Desbois
013
Smes
PQ
2230
.L5
M5
1842

UN

MIRAGE

PAR

H. DE LATOUCHE.

PARIS

DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL, 88.

—

1842

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unmirage00lato

I.

Le jour commençait à poindre. Les glaces fermées de la voiture étaient ternies par de légères vapeurs et étoilées même au dehors de quelques éclaboussures du sable de la route, tant le pas des chevaux avait été rapide. Cette nuit du mois de mai 1823, qu'un souffle du nord-est était venu soudainement glacer,

s'était écoulée si vite que l'aube, luttant avec le reflet des bougies de poste prêtes à s'éteindre, étonna celui des deux voyageurs qui se tenait éveillé. Quarante lieues franchies dans les ténèbres ! et à peine se serait-il cru hors des barrières de Paris. Il était emporté ainsi depuis douze heures, sans avoir été dérangé ni arrêté un moment, grâce aux soins intelligens d'un domestique à cheval. A peine s'il avait entrevu briller une étoile au ciel pur et froid, senti la halte de quelques uns des relais, reconnu à des lumières croisant brusquement ses yeux comme des éclairs, un ou deux des nombreux villages semés sur la route de Normandie. Maintenant il était garanti encore des regards curieux, comme on l'est derrière un cristal dépoli, mais il commençait à saisir le vol des grands ormeaux fuyant sur la route et la voix de quelques travailleurs qui se rendaient aux champs. Pour avoir ainsi les yeux ouverts, ce voyageur cachait une raison que ne soupçon-

nait personne ; et sa disposition à la sécurité était loin d'être égale à celle de tous ceux qui s'intéressaient à son sort.

C'était un officier. Il occupait l'angle de droite du coupé, et dans tout l'arrangement de sa pose il y avait effort pour laisser libre la presque totalité de la place à un compagnon demi étendu sur le même siége. Celui-ci reposait la tête appuyée sur le cœur de l'autre. Ils étaient fraternellement enveloppés dans un seul manteau. Le bras qui soutenait le front endormi et penché avait la patiente adresse et la chaste docilité de celui d'une nourrice : l'autre bras, étendu le long du corps, le pressait doucement pour empêcher qu'il ne fléchît ; car un pied du dormeur avait déjà glissé, et sur la peau d'ours servant de tapis à la voiture, ce pied se découvrait furtivement sous le bord du manteau. Des cheveux fins s'étaient échappés d'un foulard, et à travers leur réseau épanché un peu en désordre, se laissait entrevoir,

sur la poitrine de l'officier le ruban rouge donné par l'Empereur. On aurait dit une grenade fleurie jetée dans cette chevelure d'enfant.

Avant de se résoudre à troubler le sommeil de son compagnon, le protecteur le contempla avec des yeux si pleins de tendresse qu'il s'y présenta quelques larmes. Il s'oublia dans l'ineffable bonheur de l'admirer longtemps; puis il se dit à lui-même :

— Si pourtant nous ne devions plus nous revoir !

Une idée impérieuse venait de traverser cette imagination. L'officier, c'était un lieutenant de chasseurs, Elzéar Salvigny, désira ressaisir les seuls instants qui restaient peut-être à la liberté d'exprimer ses vœux; et avec douceur il dit alors bien bas et bien près de l'oreille de l'autre fugitif :

— Lève-toi, ma bien-aimée.

— Où sommes-nous, fit en tressaillant la jeune fille ?

Elle était rouge de sommeil et peut-être aussi de quelques confus souvenirs.

—Au terme de notre voyage.

—Déjà? Mais vous vous trompez, ami, ajouta-t-elle en essuyant une des glaces avec son mouchoir brodé. On n'aperçoit ni la mer ni les collines que je connais si bien. Qu'est-ce donc que ce paysage, ces hauts bâtimens, cet horizon ingrat?

Et en disant ces paroles, elle interrogeait curieusement les regards de l'officier ; mais elle les rencontra attachés sur elle avec une expression si profondément amoureuse, qu'au lieu d'oser poursuivre, elle inclina de nouveau sa tête et la cacha sur l'épaule de son guide.

Le premier aspect du pays inconnu avait été jugé du sommet d'un plateau que parcourait alors la voiture. Bientôt on eut à redescendre, avant de franchir une plus haute colline ; et la première vue effacée, les chevaux mis au

pas, le postillon escortant à pied l'équipage, la voyageuse réoccupa correctement sa place. Elle se prit avec une grace folâtre à lisser ses cheveux, refit une tresse en mouillant ses agiles doigts sur ses lèvres; puis, pendant qu'elle substituait au mouchoir de l'Inde la capote de velours bleu restée suspendue au filet de la voiture, son compagnon, à genoux devant elle, effaçait quelques plis de la robe en les assouplissant sous son haleine. Alors l'enfant baissa une des glaces pour renouveler l'air; et cette atmosphère dont ils avaient vécu, échange de leur souffle et de leurs paroles, fut remplacée par la bise rigide. Il entra dans leur monde exclusif quelque chose d'un monde étranger. Il leur revint les préoccupations de leur fuite et de leur avenir oubliés. Mademoiselle d'Orthès eut froid; Elzéar lui prit doucement les deux mains et voulut commencer à parler avec un sourire qui déguisait mal son angoisse.

— Mais où sommes-nous? répéta la jeune fille avec inquiétude.

— Je vous ai trompée, Rosane. J'ai dissimulé le but de ce voyage. Je n'ai pu vous détourner du projet de me suivre, et ne voulais pas être empêché non plus d'accomplir un devoir; mais le moment est venu de vous avouer la vérité tout entière.

L'officier s'attendait à quelque stupeur : l'effroi de l'imprudente était déjà passé; et elle dit avec une sécurité et une candeur toute passionnée :

— Qu'importe que vous modifiez nos projets! Votre sort est le mien, n'est-ce pas? Vous disposez de deux âmes; ne serai-je pas à vous dans ce monde et dans l'autre?

Salvigny la pressa contre son cœur. Et puis il se demanda secrètement où il avait puisé la stoïque vertu de respecter tant de charmes, d'unir tant de réserve aux ardeurs dont il était brûlé. Ni l'un ni l'autre n'avait succombé,

et pourtant ils étaient aimés tous les deux.

— Je suis compromis, vous le savez, dit Elzéar, dans la sanglante affaire des sergents de La Rochelle.

— Et je sais aussi, dit Rosane exaltée, que nous échappons aux émissaires de Decazes. Vous allez passer en Amérique et je vous suis. Là, vous me donnerez votre nom, que j'aime, et nous vivrons du bonheur des premiers humains. L'Amérique! sur cette terre nouvelle, nul souvenir des méchants ne nous suivra : vos yeux ne rencontreront rien qui puisse éveiller dans ce cœur-là une dangereuse image, ni dans le mien une rivalité jalouse. Elzéar! sous l'abri des bananiers verts, le paradis perdu se retrouvera.

— O poëte! dit l'officier. Mais je n'ai pu ni accepter votre entier sacrifice, ni obtenir de ma résignation de renoncer à la patrie. Quand je suis allé vous faire mes adieux, vous avez

voulu braver les périls de ma traversée et les susceptibilités du monde.

— Puis, dit-elle, mon tuteur absent, j'ai su obtenir de la facilité de sa jeune femme qu'elle me servît de complice à simuler un voyage devenu brusquement nécessaire dans ma famille, que sais-je? auprès d'une tante malade.

— Et vous avez cru tout gagner si vous sauviez les premiers soupçons de la société qui vous entoure, et je me suis vu dans l'impossibilité de refuser à mes côtés cette présence qui m'enivre. Quand vous vous êtes trouvée là, dans ce fragile équipage, j'ai senti l'entraînement, le vertige. Pouvais-je être assez ennemi de moi-même et du bonheur humain, qui n'a qu'une fois peut-être une chance possible, pour anéantir ce bonheur? Enfin, vous le dirai-je? il y a dans l'abandon de cette démarche, dans la témérité de votre résolution à vous attacher à mes pas, dans l'action de vous

compromettre pour moi, il y a un engagement si irrévocable de m'appartenir, un don si complet de votre existence, que je n'ai pu trouver l'affreux courage de repousser mon trésor. C'est là, n'est-ce pas, un nœud indissoluble? Vous êtes à moi irrévocablement? l'honneur nous lie comme l'amour? Mais Rosane, sur les choses qui dans ce monde n'appartiennent pas à notre volonté, il est plus que temps que je m'explique.

— Vous me troublez!

— Écoutez-moi. Si j'allais être minutieux dans quelques détails, souvenez-vous qu'il s'agit, je crois, du plus solennel instant de notre vie.

— Vous êtes grave, dit Mlle d'Orthès avec un enivrant sourire : tout est sérieux dans ce noble cœur; et c'est peut-être une telle sympathie des contrastes qui a fait le premier lien de nos âmes si diverses. Ne dirait-on pas que

nous voilà près d'une séparation bien longue, qu'il s'agit de dispositions testamentaires ?

Elzéar détourna la tête.

Mais il avait déjà revu le pur et frais sourire de Rosane. Elle effleura la main de l'officier de l'électrique toucher de la sienne, et Elzéar reprit l'entretien avec calme.

—Vous savez ma religion politique, dit-il, mais non tous les événemens qui s'y rapportent. J'appartiens à cette classe d'enfans dévoués qui a accepté le sérieux héritage de 89. Ceux-là s'indignent à l'idée du sang de leur pères stérilement perdu, et ils tiennent à honneur d'achever la Révolution, comme le plus noble et le plus juste mouvement qui ait encore mis en jeu parmi les hommes le courage et l'intelligence. Pour ceux-là, il faut poursuivre un tel devoir ou renoncer à ce titre d'homme. Je portais les armes avant que la loi militaire m'en eût fait un devoir, parce que j'avais compris, dès l'âge de raison, que la guerre

serait le premier des moyens pour propager nos idées d'affranchissement.

Rosane, malgré la gravité d'un tel début et l'austérité d'un sujet qui semblait fort étranger à l'habitude de ses réflexions, écoutait. Elle avait pressenti que ce préambule, sans doute nécessaire, allait la conduire à un intérêt privé très immédiat.

— La cause de la liberté, mon enfant, poursuivit Elzéar, me parut devoir être servie par les armes. Napoléon m'a semblé l'instrument de Dieu, accomplissant à son insu une mission toute contraire à sa volonté de despote. Il croyait recommencer Charlemagne, et n'était que le continuateur armé de la philosophie républicaine, un complément des idées du dix-huitième siècle, une épée faisant faire le tour du monde au principe tricolore. La régénération ébauchée par de grands travaux législatifs, il en poursuivait l'œuvre à son tour à coups de canon. On l'a appelé Robespierre

à cheval : il y aurait quelque justesse dans ce mot, s'il pouvait être équitable de comparer à un théoricien impitoyable le capitaine qui fut grand comme Alexandre et perspicace comme Charles-Quint. Ce soldat a fait avancer l'avenir. Il a, comme le laboureur, porté le fer qui déchire et féconde. Mirabeau avait appris au peuple ses propres forces, Napoléon lui révéla son génie. Il fit voir comment les prolétaires portent le laurier et la couronne, et il abaissa le prestige royal. Les décrets de la Convention avaient fait trembler l'Europe, nos baïonnettes d'Austerlitz poursuivirent cet avantage. Puis, en obligeant les peuples à se visiter, bien que ce fût en ennemis, Bonaparte les a malgré lui fraternisés. Il a contraint les plus endormis dans le servilisme à se frotter les yeux au progrès de notre civilisation. L'Allemagne, après le joug, a vu surgir une nationalité toute faite. Elle passe de l'état de rêve à un commencement d'action, et l'Espagne s'est retrou-

vée tout entière pour nous combattre. Sans Napoléon, les moines dévoreraient encore ce pays : c'est le fédéralisme de la haine qui a créé l'émancipation de la Péninsule. Enfin, c'est pour s'être estimés sur les champs de bataille que les peuples de l'Europe formeront demain une alliance qui méritera une fois le nom de sainte. — Pour moi, Rosa-Anna (car j'aime votre double et gracieux nom depuis la première fois que je l'ai entendu prononcer) pour moi, si je m'étais senti de l'entraînement vers le génie qui démocratisait l'Europe, jugez si je m'associai à sa fortune quand la France fut menacée et qu'il fallut défendre notre propre sol ! A Champ-Aubert, on me fit offrir cette croix : — Je vous la donne au nom de l'Empereur, me dit mon colonel. — Je la reçois au nom de la France, répondis-je. Napoléon n'était pas loin ; il fronça le sourcil ; mais avait-il le temps d'inquiéter alors les IDÉOLOGUES qui prodiguaient près de lui leur sang ! — Vous

êtes distraite : voulez-vous que nous mettions pied à terre?

— Non pas, non pas, dit la jeune fille, redoublant d'attention. Seulement, j'aperçois là-bas des tours....

— On m'offrit des grades élevés, poursuivit Salvigny. J'avais mes raisons pour ne pas m'éloigner de la condition du soldat. Je ne veux pas me faire suspecter de lui, car il suspecte infailliblement ses chefs. Après Waterloo je restai dans les rangs. Je voulais et je veux toujours essayer de porter l'intelligence dans les masses, éclairer sous l'uniforme l'obéissance passive. Comprenez-vous bien ce que je vous dis? Il nous faut, non une armée dans une nation, mais une nation armée. C'est par le moyen du soldat, trop souvent instrument de prétoire et de tyrannie, qu'il sera beau d'affranchir un jour nos frères de cette condition que lui ont faite les riches : travailler, souffrir et se taire.

Un des premiers j'entrai dans le carbonarisme : c'est là que j'ai connu Bories et ses camarades, qui, arrêtés à La Rochelle, viennent de succomber à une accusation de complot contre la sûreté de l'état. Mon nom a été souvent prononcé dans ce procès. J'étais en congé alors, hors de France, loin du drapeau; et dans l'impossibilité de me produire en temps utile devant les dénonciations du procureur général, j'ai été condamné par contumace. Mais j'accours effacer cette responsabilité; elle pourrait gêner, entraver toute ma carrière. J'aurais pu m'éloigner, comme je vous l'ai dit, passer à New-York, j'en avais les moyens faciles; mais déserter, émigrer! nous devons à la France notre vie et notre mort. Le risque d'une captivité à terme vaudrait même encore mieux que la liberté dans l'exil. L'exil, c'est déja un tombeau.

— Prenez garde, ô mon Dieu ! s'écria Rosane. Et s'ils allaient sévir contre vous ? Dé-

fendez-vous d'une générosité si dangereuse. Les Bourbons! les connaissez-vous?

— Il faut, chérie, purger les premiers soupçons qui me circonviennent; ils nuiraient à l'indépendance de notre sort. Je n'ai pas encouru encore leurs sérieuses colères, et je prétends ne laisser peser sur moi aucune vengeance avant de l'avoir méritée.

L'attention de Mlle d'Orthès était en ce moment attirée de nouveau au dehors.

— J'ai, poursuivit l'officier enthousiaste, l'idée qu'un jour assez prochain nous délivrera des Bourbons de toute race, et que la guerre sera un moyen de régénération. Je veux être de cette grande époque.

— Mais qu'est-ce donc que ces murailles? demanda encore la jeune fille, dont les yeux ne quittaient plus un horizon rapproché.

— La forteresse où je viens me constituer prisonnier.

II.

Rosane avait frémi. Elle avait voulu parler, elle avait voulu faire arrêter la voiture : efforts perdus ! Mais qu'elle était troublée et pâle, elle qui eût été préparée à s'embarquer dès le lendemain pour l'Amérique.

— Pauvre Bories ! continua tranquillement Elzéar. Avec quel courage il a persisté dans son silence, sa générosité à se charger de tout !

Il a été le Riégo de la France, et ses trois compagnons se sont montrés dignes de lui. Ces jeunes cœurs n'avaient encore fait que des vœux : mais la cour, les juges, Marchangy étaient si altérés de ce sang! Ce Marchangy, n'a-t-il pas inventé un comité-directeur, menacé des carbonari l'ordre social, les trônes et chaque famille? Puis, dans son pathos, il a apostrophé le Génie des abîmes : du pathos et du sang! C'est la peur transmise aux jurés qui a rendu la sentence de mort. Je viens de rencontrer la vieille mère de Bories en traversant son village de Villefranche. Hélas! elle ne se doute pas du sort de son enfant. Elle accuse son retard à écrire. On écarte de ses yeux tout journal. Ses voisins vont au devant des détachemens qui passent afin de les prévenir, car la mère interroge tout ce qui est soldat, et l'on s'entend pour lui cacher la vérité fatale. N'est-ce pas touchant?

— Ainsi, dit Rosane, vous oseriez courir le

périlleux hasard de vous livrer à un ennemi vainqueur ! Et moi ?

— Toi, tu n'auras pas l'ombre d'une timidité inutile : ton âme comprend la mienne. Tu retourneras à Paris dans cette voiture même, escortée toujours de mon soldat, mon vieux et fidèle Julien. A Paris, nul ne se sera aperçu de ton absence ; et la douce fierté d'avoir fait notre devoir, puis la fréquence de nos lettres doit servir à nous consoler... si je puis être consolé, moi, de vivre séparé de vous pendant quelques semaines.

— Vous ne suivrez pas cette résolution, dit Rosane.

— Pourquoi ?

— Je vous le défends.

— Ah ! vous dites : Je veux ?

— Ami !

— Cette parole pourrait être plus impérieuse encore.

— Eh bien... JE TE LE DÉFENDS, reprit-elle.

Cette locution était l'infaillible commandement par lequel se faisait obéir cette jeune fille. Mais cette fois :

— Je céderais si j'en étais le maître, dit Elzéar. Cette citadelle, je ne l'ai pas choisie pour un but de voyage agréable et le lieu où j'eusse voulu abdiquer ma liberté, mais elle renferme déjà un captif qui m'est cher : Stéphane, un camarade que sa liaison avec moi a peut-être un peu compromis ; mon premier devoir n'est-il pas d'éloigner de sa tête un danger que j'ai pu attirer sur elle ?

Le couple descendit alors de voiture. Il n'était parvenu que dans un des faubourgs de la ville ; mais il s'agissait d'éviter aux portes, occupées militairement, des questions prématurées. La chaise vide gagna l'hôtel des Trois-Couronnes, et nos amis pénétrèrent à pied dans cette cité gothique, eux étrangers et émus, comme s'ils eussent été de paisibles

habitans qui reviendraient d'une promenade matinale. La journée s'annonçait pluvieuse : les nuées volaient très bas, tout était triste, et pourtant c'était un jour de renaissance dans l'année. Ils passèrent devant les murs d'un collége et une bibliothèque, aspects dont l'image ne devait plus s'effacer de leur mémoire parce qu'ils en étaient frappés ensemble. Puis ils traversèrent un mail désert, et enfin un ancien cimetière où ils furent saisis de la première apparition de la saison tardive. Ce fut là qu'ils rencontrèrent le printemps. Les grands arbres d'un rempart exposé au sud avaient à leurs rameaux humides et noirs des feuilles d'un vert si tendre, si naissant et si doux, que tous deux se sentirent à la fois pénétrés d'un éclair de bien-être. Ils se regardèrent. Il échappa à la riante voyageuse de dire :

— Restons ici.

L'officier soupira et sourit.

Arrivés à l'auberge, guidés par une bonne

femme dont le parapluie étroit les abritait contre la bruine devenue épaisse, le froid avait surpris Rosane et agitait ses membres délicats. Un peu de feu, un peu de café leur fut offert dans une chambre haute; et là, la sécurité reparut bientôt sur les traits de tous deux. Elzéar s'éloigna. Rosane remarqua aussitôt un rayon de soleil qui jouait entre les lettres d'or d'une flèche sur le toit voisin, et elle accueillit l'idée d'une promenade et le désir de faire agréer à Elzéar l'inconséquente fantaisie d'aller visiter la cathédrale. Quand son compagnon reparut, il était, lui, dans la rigoureuse exactitude de l'uniforme et prêt à s'aller présenter devant le gouverneur de la forteresse.

— Vous me faites peur, dit l'enfant gâté.

— Je ne viens point cependant vous parler d'adieux. Quel que soit le sort qu'on me réserve, ce n'est pas en ce moment que j'aurais à vous les adresser. Et... qu'allez-vous faire pendant mon absence?

— Durera-t-elle longtemps ?

— Si l'on voulait de moi dans la royale hôtellerie, encore me permettrait-on de mettre quelque ordre à mes affaires.

— N'allez pas là !

— Essayez de dormir une heure, dit Elzéar : la nuit a été fatigante et longue.

— Ingrat !

— Repose, ma bien-aimée; tu seras plus charmante après, et peut-être qu'un songe empêchera la séparation que je m'impose.

Rosane, à la pensée de demeurer seule, fut déconcertée un moment. Son beau front se plissa, elle regarda autour d'elle pour quêter un objet de distraction, un clavecin, quelque livre; elle n'en n'aperçut pas, et alors elle posa ses deux mains près du hausse-col de l'officier, sur ces blanches mains sa tête; et envoya, en dessous, le regard oblique de l'enfant boudeur qui résiste à l'accomplissement d'un devoir.

D'un chaste coup d'œil l'officier montra l'alcôve à rideaux de laine verte, qui s'enfonçait loin de la croisée. Rosane fit, en séparant brusquement ses lèvres fraîches l'une de l'autre, un petit bruit d'opposition mutine; mais son ami, flattant son goût pour le rythme harmonieux des vers, lui rappela ceux que Clotilde de Surville, la plus maternelle des Muses, adresse à son nouveau-né ;

Viens, cher enfantelet! S'espand sur toi le somme,
Se clost ton œil; plus ne bouges, tu dors!
N'estoit ce tayn flouri des couleurs de la pomme.....

— J'obéis à tout ce que vous voulez, soupira la rebelle : elle s'accommodait déjà sur l'oreiller blanc, puis jeta un schall à ses pieds, afin d'éviter quelque nouvelle surprise du froid. Mais pourquoi ne faites-vous donc pas, vous, ce que je veux? Ai-je hésité à rien promettre, sans exiger des sermens, moi ?

— Vous repentiriez-vous d'avoir accompli mon vœu le plus cher et comblé ma sécurité ?

— Je ne crois pas ; mais pourquoi des mystères que je ne saurais comprendre ? D'où vient que cette nuit, par exemple, dans cette voiture qui trompait toutes mes espérances, vous m'avez fait promettre, jurer, je crois, de ne disposer de moi qu'après deux ans, à dater de ce jour ?

— A moins, interrompit Salvigny avec une étreinte passionnée, que je ne vienne, avant ce temps, réclamer moi-même quelques droits...

— Oui, il faut que je sois à vous ou à personne. Mais si je vous appartiens, vous êtes à moi aussi apparemment, mon maître : et comment ne serais-je pas en droit de régler votre avenir, si vous avez ordonné du mien? Ce serment, je l'ai fait toutefois : et je suis prête à le réécrire de mon sang. Le faut-il ?

— Non : ta religion et ta probité suffisent. Mais n'ai-je pas agi comme vous ? Je me suis engagé comme vous l'êtes ; et même j'avais prévenu l'absolu abandon de mon sort avant

que d'implorer cet acte si important de votre volonté. Ne vous ai-je pas remis, sous enveloppe, un papier que vous ne devez ouvrir en mon absence qu'après cette époque de deux ans ? J'en ai marqué la date au pied même de la suscription.

— Et il m'effraie, dit Rosane, ce papier. Pourquoi plié, pourquoi cacheté si hermétiquement?

— Et même, ajouta Elzéar, déjà glissé dans le coffret que voilà pour être remporté à Paris. Précaution prise peut-être pour se défendre de la distraction de vos doigts, curieuse fille d'Ève ! Mais non, va : je n'ai pas plus de défiance contre le dépositaire que vous n'avez droit d'en avoir contre moi-même. Ce papier... eh bien ! c'est un engagement pareil au vôtre.

— Mais il contient plusieurs feuilles réunies?

— Elles ont toutes leur utilité.

— Et quand je disais que vous étiez solennel!

A tout cela, moi, je ne comprends qu'une chose.

— Et c'est ?

— Que je t'aime. Je suis à vous comme je fus jadis à ma mère. Oh ! bercez-moi comme elle, Monsieur, d'affectueuses paroles et des plus douces images de l'avenir !

Puis, en prononçant ce vœu, déjà l'abattement des fatigues passées, la tiédeur du café glissée dans ses veines et l'influence même du lit où elle était posée conseillaient le sommeil à Rosane. Elle était entraînée rapidement vers un état analogue au somnambulisme. Elle n'entendait plus qu'à travers un voile, posé sur l'ouïe comme le serait sur vos yeux une gaze transparente, ces paroles d'Elzéar, agenouillé près de son lit :

— Dors, mon enfant : ne sais-tu pas que je t'aime ? que je t'aime de tous les amours ? Tant que ce cœur battra ma vie se consacre à

la tienne, et je saurais veiller encore sur toi peut-être de l'autre côté du tombeau.

Alors l'officier attendri et demi fasciné de l'enivrant danger d'une telle position, se hâta de sortir pour ne pas troubler un sommeil qui était peut-être un protecteur. Il s'éloigna sur la pointe du pied et ouvrit fort doucement la porte; mais, comme il en allait franchir le seuil, Rosane parut rappelée à elle-même par une commotion toute magnétique.

— Reviendrez-vous ? murmura-t-elle.

Il s'approcha pour donner une vague assurance et baisa la main pendante au bord de la couche. Cette main, étoilée de fossettes et douce comme un blanc velours, redormait déjà. Elzéar posa vite et intérieurement sur un fauteuil la clé restée au dehors sur la porte et s'éloigna. Midi sonnait à la cathédrale.

Cette sécurité venait de lui rendre toute la sienne. Ce sommeil, envoyé des anges, lui parut un gage de leur protection, et malgré lui

cependant il se dit, en suivant le contraste de ses idées devenues toutes favorables :

— Que doit être amère la pensée de n'avoir pas accueilli la prévision qu'un jour heureux n'aurait point de lendemain, que la dernière des douces heures venait de passer ! Avoir subi dans sa destinée un tel mécompte doit devenir un remords. Ah ! si l'on devinait que tel instant ne sera plus marqué sur le cadran de notre vie, avec quel délire on voudrait épuiser la dernière goutte du miel ! Allons, quel que soit mon sort, à moi, je ne puis du moins être empêché de la revoir, et je ne mourrai pas avant que dans un dernier adieu nos deux âmes n'aient été échangées.

Comment se défendre d'idolâtrer, en effet, cette créature d'élite ! Rosane était un de ces êtres en qui LE CHARME est le premier don, l'intelligence la plus haute beauté. Attrait intellectuel, séduction de l'âme et du corps, elle attirait par la promesse des voluptés de l'esprit

autant que par l'ardeur excitée des sens. Le goût était son attribut comme il est celui d'un fruit suave ; l'esprit des fleurs n'était pas plus naturel que le sien. Quand on avait goûté l'attrait de sa présence, quel désert que le reste du monde! Comment l'oubli fût-il devenu possible? cherchez donc la monnaie d'un pareil trésor, osez aimer une femme après avoir connu cet ange! Marchait-elle, la légère enfant, c'était l'élégance de l'oiseau ; elle tournait comme lui sa tête vive et mobile pour écouter. Elle était frêle, pleine d'une pudique retenue, et toutefois la conscience de la perfection dans ses formes donnait à quelques uns de ses mouvemens une sécurité inattendue. Elle avait l'intrépidité de la grace et l'innocente effronterie de la beauté. Mais quel défaut était donc au milieu des trésors dont elle était douée? car Dieu n'avait pas voulu sans doute déshériter tout son sexe pour elle. Quelle imperfection se cachait là sous tant de charme ?

Pour Elzéar, c'était un de ces rêveurs constamment épris de périls ou de solitude. L'action des passions vulgaires, les vains bruits du monde ne déposaient sur lui qu'un limon importun. Ces esprits-là sont moins seuls avec leur cœur qu'au milieu des sociétés vides. Ces sortes d'imaginations sont plus peuplées d'un rêve que de toutes les paroles des cercles retentissans : hommes qui regardent en dedans et vivent de la richesse de leur âme, ils ont le privilége de se faire l'immensité avec une affection. Ils savent, comme Dieu, se créer de rien un univers. Mais ils ont besoin d'occuper leur dévouement dans une affection élevée. L'enthousiasme leur est nécessaire comme l'air. Ils tournent vers l'objet dont ils sont épris, femme ou idée, toutes les facettes de ce diamant appelé leur âme ; et à ceux-là il faut aimer ou mourir. Elzéar aimait Rosane comme une sœur, comme une maîtresse, comme un enfant.

III.

La porte de Rosane n'avait pas été plus tôt fermée qu'Elzéar avait senti se serrer son cœur et s'y glisser le repentir d'une détermination bien rigoureuse. Cette chambre, ces douze pieds d'espace enferment pour lui l'univers : il y voudrait rentrer ; mais déranger capricieusement le bien-être et chasser le sommeil ! Il

hésite. Déjà le péril qui le menace a exalté sa retenue auprès de la jeune fille abandonnée à sa discrétion. Est-il bien sûr de son sort? et pour accomplir un devoir qui répare, l'avenir lui appartiendra-t-il? Puis, tandis qu'immobile un moment devant les panneaux de cette porte, il interroge encore l'inflexible serrure à fleurs d'acier grossières, déjà l'image de Stéphane est revenue à lui. C'est pour moi, c'est par suite de l'obstination d'un généreux silence qu'est emprisonné ce jeune homme, se dit-il; il faut le secourir, l'aller rendre à la liberté et à sa mère.

Et il partit.

Dès qu'il eut franchi le pont-levis de la citadelle :

—Mon lieutenant, dit le concierge, puisque vous avez à parler à M. le gouverneur, je dois vous dire qu'il est sorti, sorti à cheval depuis ce matin. M. le marquis de Vauguerrande a cette habitude au lever du jour. Il ne reviendra

guère avant une heure ; mais vous entendrez battre au champ pour sa rentrée. Voulez-vous laisser votre nom et votre demande d'audience ?

— Les voilà, mon brave.

— Vous arrivez de Paris, Monsieur ? Parle-t-on toujours à Paris du sacre de notre bon Roi XVIII ? de l'indemnité des émigrés ? C'est que, voyez-vous, on est fort intéressé ici à ce grand acte de justice.

— Vous avez, n'est-ce pas, interrompit Elzéar, parmi les officiers de cette garnison, un capitaine nommé Lauval ?

— C'est l'aide-de-camp du général, Monsieur ; son secrétaire, l'homme de confiance. C'est M. de Lauval qui le remplace en son absence. Désirez-vous qu'on lui fasse passer aussi votre carte ?

— Vous m'obligerez.

Alors le vieux concierge, reste de vendéen mutilé à Savenay, appela un enfant qui jouait

sur l'affût d'un canon, et lui donna cette commission à faire. La face du marmot s'épanouit, et il prit sur-le-champ son vol pour obéir. Cette figure, cette action, donnèrent à Elzéar l'idée d'une fleur et d'un papillon qui se seraient égarés dans ces tristes murailles.

— Votre petit-fils? dit-il à l'invalide.

Et l'invalide fit, avec orgueil, un signe affirmatif.

—C'est Brise-Bleu, ajouta-t-il. Ils l'avaient appelé Théodose, mais je lui ai passé héréditairement le nom que j'ai porté à la guerre.

Alors, résigné à attendre sur le préau plutôt que d'entrer au poste, Salvigny avança vers l'angle des remparts, d'où ses yeux plongèrent sur la profondeur des fossés. Du côté sud, quelques figuiers et plusieurs plants de tabac essayaient de croître sous une culture qu'on jugeait pénible et minutieuse, comme elle plaît aux symétriques troupiers; mais, à l'opposite, la terre de ces bas-fonds était absolument nue.

Aucun violier n'avait trouvé à vivre entre les assises en talus. Seulement, quelques ondulations de ce terrain inégal avertissaient sinistrement que la bêche avait quelquefois fouillé là.

Le drapeau blanc, sur le donjon le plus élevé, flottait sous les coups secs de la bise. Des martinets criards volaient circulairement à l'entour. Des sentinelles étaient relevées en silence et semblaient indifféremment recevoir cette monotone liberté.

C'était pendant nos désastres de 1813 que Salvigny avait connu Lauval. Ce dernier, rejeton d'une famille antique, avait été pris par cette conscription dérisoirement privilégiée qu'on avait appelée Garde-d'honneur. Sans le hasard qui lui donna un si loyal camarade, le gentilhomme conscrit aurait succombé à la malveillance que lui témoignaient les autres sous-lieutenans, à cause des épaulettes improvisées de ce grade dont il fut affublé bientôt

malgré lui. Cette injustice fut un des caprices aristocratiques de Napoléon au profit des héritiers de races patriciennes. Puis Salvigny, dans un duel, avait été le second au jeune comte. Pendant la retraite de Saint-Dizier, il l'avait porté blessé jusqu'à l'ambulance, de sorte que malgré le contraste de leur éducation politique, ces deux officiers étaient dévoués l'un à l'autre. Elzéar, dans les Cent-jours, fut à peine élevé d'un grade entre les batailles de Fleurus et de Waterloo, mais après juin 1815, son compagnon qui n'avait point servi arriva d'emblée au rang de capitaine. Ainsi le moins ancien était devenu le supérieur de l'autre; mais nul sentiment de vanité ni d'envie ne semblait devoir altérer jamais leurs affectueux rapports.

Lauval arriva avec précipitation dans la cour, et le joyeux messager s'empressa de lui montrer du doigt le voyageur accoudé sur le parapet.

A la vue de son frère d'armes, Salvigny resta dans un immobile contentement. Ses yeux s'animèrent pour chercher des yeux amis, et ses bras s'ouvrirent instinctivement. Le capitaine, en voyant le républicain déjà introduit dans l'enceinte, avait pâli. On eût dit que ses pas avaient hésité.

— Que désirez-vous, Monsieur? dit-il au lieutenant.

— T'embrasser d'abord. Puis demander ici certaine hospitalité pour un prévenu qui vient faire rectifier sa condamnation préparatoire.

— Je ne vous connais pas, dit Lauval.

— Toi?

— Formulez clairement, s'il vous plaît, votre requête.

— Je demande donc, reprit Elzéar étonné, à me constituer prisonnier, afin que ma conduite soit examinée de nouveau par une commission militaire. Où est Stéphane, qui m'a précédé ici?

Lauval, à cette demande, se sentit frappé dans sa respiration. Il avait fait un mouvement de poitrine en arrière, et n'avait point répondu. Se pouvait-il qu'il n'entendît pas?

— On m'a fait espérer, poursuivit l'arrivant, qu'en me présentant devant l'état-major de cette division militaire...

— Nous n'avons aucun ordre pour vous recevoir, interrompit le capitaine. En seriez-vous porteur, Monsieur?

— Je n'apporte que la responsabilité de ma tête.

— Nous ne sommes autorisés aucunement à vous introduire.

— Oh! veux-tu me faire penser que quelques honneurs changent un homme comme toi? Crains-tu ma position contagieuse? Mais je te connais. Que signifie cette blessante comédie?

— Sergent! dit M. de Lauval, faites rouvrir les portes à cet officier sur-le-champ.

— Il me sera permis peut-être d'attendre ici le marquis de Vauguerrande, répliqua Salvigny ; et malgré toute l'autorité de monsieur l'aide-de-camp...

On entendait quelques pas de chevaux s'approcher extérieurement du rempart.

— Eh ! sors donc, malheureux ! dit rapidement et à voix basse le nouveau capitaine.

Et il serrait la main d'Elzéar, et il y avait une larme d'attendrissement et de colère dans ses yeux.

Le poste avait déjà pris les armes; la haie s'était formée et les tambours battaient pour l'entrée du gouverneur. Ce gouverneur était un homme de Gand, ami du duc de Feltre. Lauval se plaça alors devant Elzéar; et par l'épaisseur de son corps et de son chapeau soulevé un peu contre l'usage, il l'effaça devant le marquis.

Le petit état-major royaliste avait hâte d'aller déjeûner, et tout le monde s'éloignait quand

le concierge courut après M. le gouverneur et lui remit diverses espèces de papiers arrivés en son absence.

Le marquis ne retint que La Quotidienne et la carte d'Elzéar. Il s'arrêta.

— Où donc est cet officier? demanda-t-il avec empressement.

— Le lieutenant était de passage, répondit Lauval. Il est reparti, Général.

— Pas encore, contredit Elzéar en s'avançant. Il réitéra alors sa demande ; et le marquis émigré, soit qu'il fût touché de la loyauté d'un adversaire, soit un autre motif connu de lui seul, laissa percer un mouvement de satisfaction. Il s'anima d'abord comme pour exprimer un commandement, puis changea d'avis, tourna sur le talon de sa botte à l'écuyère, et se retrouvant en face du voyageur :

— Monsieur, lui dit-il avec cette politesse de l'ancien régime, déférence traditionnelle inventée pour maintenir l'inégalité plutôt que

rapprocher les hommes, vous me ferez l'amitié de partager notre déjeuner de soldat.

Salvigny répondit par le salut de l'obéissance silencieuse.

A table, on parla de l'opposition du pavillon Marsan et des fréquens voyages à Londres de M. le prince de Polignac, unique espoir alors des esprits sains, et arbitre des destinées de la France. Au dessert :

— Vous serez mal ici, Monsieur, fit observer le gouverneur à Salvigny. Nous n'avons à vous offrir qu'un étroit donjon, et pour spectacle l'unique exercice des armes, mais je vous félicite sur votre résolution d'accomplir un devoir. J'aime à reconnaître la loyauté partout où elle se rencontre. Cette démarche est fort chevaleresque et honore votre caractère. Je vous souhaite le meilleur succès.

— Mais nous n'avons, mon général, insista une dernière fois Lauval, aucun droit d'ac-

corder au lieutenant ce qu'il sollicite. Il faudrait un ordre particulier du ministre. La commission spéciale est pour le moment dissoute, le prévenu et ses juges ne seraient nullement en règle.

Le marquis jeta un regard sévère à l'aide-de-camp, puis reprenant la parole, avec le ton protecteur :

— Nous ne pouvons dénier justice à Monsieur, dit-il, et refuser d'accéder à des vœux si honorables. Monsieur a compté sur notre hospitalité : c'est un service qu'il faut lui rendre. Nous écrirons à Son Excellence ce soir même, afin d'obtenir une autorisation officielle. Je suis assez accoutumé à sa bienveillance, comme elle l'est à mon zèle quand il s'agit du service du roi, pour que cette légère faveur ne puisse nous être refusée. Faites appeler, s'il vous plaît, le greffier du conseil.

Lauval sentit que plus d'insistance ne vaincrait, ce jour-là, ni la résolution du gouver-

neur, ni l'entêtement du prisonnier, mais il pensa à chercher quelque autre moyen de déjouer cette double et singulière bonne volonté.

Durant les formalités relatives à l'écrou, le gouverneur s'éloigna : il lui était urgent de vaquer à quelque devoir de sa charge, et en allant renouveler le mot d'ordre, il emmena le capitaine Lauval avec lui.

Quand les écritures furent achevées, le registre une fois en règle, avec les nom, prénoms, qualités du requérant, Salvigny demanda à aller finir ses affaires en ville, et donner quelques ordres à son auberge avant de revenir occuper sa prison.

— Ce permis, dit l'officier qui avait assisté le greffier dans son ministère, ne peut vous être refusé. Nul ne saurait suspecter votre bon vouloir et votre parole, mais le gouverneur lui seul, Monsieur, a le droit de déférer à cette demande. Les portes ne s'ouvrent ici (pour laisser sortir qui que ce soit) que sur

un ordre écrit de sa main. Vous savez que pour le moment il est occupé au dehors... mais....

— Mais je n'ai pas une minute à perdre, reprit Salvigny. Je ne suis point ici seul. Des soins pressans me réclament; il s'agit d'instructions à transmettre aussi à mon domestique sur des intérêts sacrés.

— Votre domestique peut venir : aucune consigne ne le défend. Vous ne serez peut-être mis au secret qu'après l'arrivée des instructions ministérielles et des commissions rogatoires. Écrivez : je me charge, Monsieur, de faire porter votre billet et d'obtenir toutes les satisfactions qu'il me sera loisible de vous donner.

—C'est moi qui veux et dois me transporter à l'instant à l'auberge des Trois-Couronnes, protesta Elzéar. Faites si vous voulez qu'on m'accompagne, Monsieur, mais...

— Mais vous êtes écroué, Lieutenant. La faculté de sortir désormais, avant l'issue de

votre procès, si elle peut vous être concédée, ne doit l'être, je le répète, que par notre gouverneur et sur sa responsabilité personnelle. Voulez-vous, avant qu'il ne rentre, être conduit au logement qu'on vous accorde ? Vous trouverez là à vous reposer, et à écrire. Vous aurez mis déjà en ordre une partie des dispositions que vous voulez faire exécuter.

Salvigny, qui connaissait l'inflexibilité des consignes et le point d'honneur attaché à l'exécution des plus absurdes, trouva profitable d'aller se recueillir, en effet, sur les partis à prendre dans sa position si brusquement nouvelle, et il résolut aussi de faire venir provisoirement Julien. Il monta l'escalier assez noir de la tour, précédé de l'officier comme d'un guide, et suivi par deux desservans de la maison, apparemment oisifs. Là il fut laissé seul, écrivit, sa lettre fut portée; puis il se mit à attendre à l'étroite fenêtre de sa cellule aérienne le gouverneur qui pouvait rentrer de ce côté

des remparts. Il n'aperçut à ses pieds que la petite ville gîsant comme une flotille sous l'abri d'une haute falaise. Les habitations étaient comme attirées, fascinées sous les ailes de cette forteresse, ainsi que des oisillons sous l'énorme envergure d'un milan sauvage. Au loin, il démêla le toit sous lequel il avait laissé Rosane. Il lui sembla voir aussi le messager porteur de sa lettre errer très lentement et fort distrait dans une des rues qui serpentaient entre les bâtimens comme une obscure ornière. Il suivait l'enfant des yeux, il le ressaisit sur la place publique, jouant avec d'autres écoliers, tandis que sa lettre à lui, si pressée, la moitié de la vie d'un captif, était posée au bord du chapeau de l'enfant sur la mardelle d'un puits banal. Elzéar séchait d'impatience, et le soleil descendait. Le jour redevint pâle comme il s'était montré au matin. Irrité que sa liberté lui fût disputée déjà par un mésentendu si cruel, le lieutenant résolut de redescendre. Il

irait chercher le gouverneur dans l'intérieur de la forteresse, puisqu'il lui était défendu de franchir cette enceinte. Il va aller trouver Lauval, l'intéresser à son inquiétude. Il saisit la poignée de fer servant de loquet à sa lourde porte, mais il l'ébranle vainement. Il sent que cette porte vient d'être arrêtée en dehors par d'énormes verrous : il ne les a pas même entendus mouvoir.

IV.

— Où suis-je? se dit Rosane en se soulevant sur son lit, engourdie et plaintive.

La fatigue, qu'elle ne s'était pas même soupçonnée d'abord, l'avait domptée. La tête devenue pesante, elle avait subi le poids d'un cauchemar; et, à son vif étonnement, le premier rayon de la lune pénétrait déjà par

la croisée de la chambre d'auberge, quand elle reprit ses sens avec le mécontentement d'elle-même.

—Il me délaisse bien longtemps! se dit-elle.

Puis, en couronnant sa tête avec son bras, comme la statue antique de la Cléopâtre, elle prit une attitude rêveuse et continua entre ses dents avec le monotone murmure de la chatte:

— Est-ce distraction? est-ce indifférence? est-ce un ménagement assez mal inspiré pour cette léthargie qui me fatigue?

Décontenancée d'être seule, ennuyée plus qu'attristée, elle s'inquiéta de l'heure, descendit sur le parquet, chercha une pendule, puis une sonnette, et se faisant suivre du long cordon jusque devant une glace où son teint lui apparut étrange, elle sonna à réveiller tous les échos de la maison.

Le lieutenant était toujours dehors, et Julien rentrait à l'instant même de la citadelle, où il avait été appelé. Julien monta. Son maintien,

sa figure annonçaient une récente calamité.

— Mon ami, où est votre maître ?

Julien présenta un billet :

« J'ai été servi avec plus de zèle que je ne l'avais espéré, mon ange. On me retient pour avancer ma délivrance. Les règles de la discipline empêcheront peut-être que je n'aille vous faire mes adieux : est-ce un mal ? Je vous aurais vu pleurer ; et le peu de jours qui va nous désunir vaut-il ce chagrin ? Une nuit suffit à franchir la distance que nous avons mise entre vous et Paris. Je dois me féliciter qu'on nous ait ôté les moyens de prolonger votre absence. Le tuteur ne sera instruit de rien. Réintégrez-vous bien vite à son domicile, c'est un grave magistrat dont il ne faut pas encourir la censure, et rentrez sous la protection indulgente de sa jeune femme, cette folle Mme de Lussey. J'espère être jugé sans délais, car tout le monde ici est

bienveillant pour moi. Repartez donc. Julien veillera sur vous, comme le mari qu'il est de la bonne gouvernante qui vous a élevée. Lui-même ne s'appelle-t-il pas votre père nourricier? Repartez. Vous m'écrirez, chérie, sous le couvert du capitaine Lauval : c'est l'ami que la providence m'a fait retrouver ici, comme je l'espérais. Faites que, parmi les livres nouveaux, ceux que vous aimerez me parviennent; et surtout souvent, bien souvent des mots tracés par cette main qui sera un jour à moi. Je n'ai dans ce séjour qu'une chose à craindre : c'est que là-bas, au milieu du monde qui va vous reconquérir, le temps ne vous paraisse court. Oh! quelque rapide que soit l'intervalle entre mon retour et le congé qu'il me faut prendre ici à la hâte, promettez de le trouver pénible. Tous mes rêves vont suivre vos pas, chaque palpitation de mon cœur répondre aux battemens du vôtre. »

—Oh! mon Dieu! s'écria Rosane dès qu'elle

eut compris l'amertume de cet abandon, il ne se peut pas qu'on me prive si tôt de le voir. Je vais aller trouver ses geôliers. Il faut bien que je lui parle encore; il est l'arbitre de ma destinée entière. Julien, conduisez-moi jusqu'au pied de cette odieuse prison.

Et la désolée ne pouvait étouffer les plaintes qui lui échappaient. Il y avait dans ce cœur si subitement heurté autant de dépit que de chagrin. Elle avait tout perdu avec le protecteur qu'elle avait suivi. Sous ses pieds charmans l'univers manquait à cette heure.

Julien voulut prendre un fallot pour sortir, on ne lui en donna pas le temps. Et les voilà tous deux gagnant dans les ténèbres l'extrémité de cette petite ville où s'élevait le château fort. La parisienne, la petite maîtresse, errant sur la pointe de l'orteil dans l'obscurité inhospitalière de ces rues de province, ne ressemblait pas mal quelquefois, dans l'hésitation de sa marche, à l'hermine qui préfère

la mort au danger de souiller sa fourrure. La nuit était devenue profonde, les ponts-levis étaient déjà relevés, et quand la jeune fille se présenta en face de la poterne, elle n'obtint de la sentinelle que l'ordre brutal et impitoyable :

— Au large !

Elle fit le tour des murs. La bise, coupée par les angles multipliés du rempart, répondait seule à ses plaintes. La pluie s'égouttait des toits aigus à intervalles mélancoliques, et ainsi qu'un vaisseau en panne, cette lourde masse de bâtimens semblait déjà endormie et morte.

—Ne sauriez-vous, dit Rosane, m'indiquer au moins dans quelle partie de cette forteresse on peut l'avoir relégué ?

— C'est ce que je cherchais à reconnaître, répondit Julien. J'ai remarqué, dans la haute cellule, que l'unique fenêtre du lieutenant regardait une croix.

Et en disant ces mots, il s'orientait confusément. Mais Rosane aperçut naître une petite

clarté : elle s'essayait à une ouverture allongée, plus semblable à une meurtrière qu'au passage de l'air et du jour accordés à un prisonnier. Dans quelques vases de terre, des arbustes garnissaient les barreaux pour les déguiser. C'était déjà un soin empressé du capitaine Lauval, et Julien se croyant sûr alors de reconnaître ces détails :

— Mademoiselle ! je remets parfaitement la tour où l'on m'a fait monter.

Rosane approcha le plus près possible. Elle voyait et s'indignait de n'être point vue. Enfin, au milieu de ses pleurs continus, elle poussa un cri plus déchirant : ce cri avait une inflexion si connue d'Elzéar qu'elle espéra en avoir été entendue. C'était un rappel souvent échangé entre eux dans leurs promenades, alors que Rosane encore enfant demeurait à la campagne chez sa tante. S'arrêtait-il dans les bois à dessiner pour elle ? Elle, emportée par de curieux instincts, allait quelquefois plus

loin observer les oiseaux de passage ou ramasser quelques caillous bizarres. Qui ne connaît l'angoisse des plus courtes séparations quand on aime? Est-elle là, le paysage qui vous entoure, c'est l'Éden. Ne la voyez-vous plus et ne sauriez-vous l'entendre, quel désert!

Ici l'accent avait été si plaintif qu'il donna à la jeune fille elle-même la froideur d'un frisson. Mais derrière les barreaux, voilà qu'il se lève une ombre.

Entre les croisillons une main passe qui agite un mouchoir, et Rosane reconnut, comme si elle avait pu le reconnaître dans les ténèbres, le foulard dont son cou avait été entouré la nuit précédente. Elle l'avait vu au matin reprendre à son ami, non sans qu'il en eût baisé la douce tiédeur. Les larmes recommencèrent à couler avec la facile grace d'une fontaine, car pleurer était une des facultés de cette créature impressionnable. Elle était prompte aux émotions variées : mais pleurer,

n'est-ce pas quelquefois s'attendrir sur soi-même?

Puis, dans l'obscurité du rempart un manteau vint à passer. L'inconnu avait paru observer Rosane, se baisser pour mieux la reconnaître, et hésiter un moment s'il ne s'arrêterait point.

—Nous sommes reconnus, murmura Julien tout bas; rentrons, Mademoiselle, et gardons-nous de commettre quelque imprudence.

Rosane s'attacha au bras du seul protecteur qui lui restât. Elle n'avait pu, depuis un moment, se défendre d'un sentiment d'appréhension plus profonde. Elle rentra glacée, indécise, déconcertée, désespérée. Que fera-t-elle? A quoi se résoudre? Comment quitter la ville où gît tout son avenir? Mais aussi de quelle utilité sera-t-elle au prisonnier? Ailleurs elle peut, au contraire, le servir, solliciter, faire hâter sa délivrance.

Le lendemain, il lui sembla apercevoir de

nouveau rôder quelqu'un dans les cours de l'auberge où sa voiture était remisée, et vers le soir, au tomber de la nuit, sa résolution était prise. Elle partira.

Elle ira au devant des ressources que peut seul offrir Paris pour le salut de l'accusé.

Au moment de s'éloigner, elle trouva toutefois moyen de faire revenir secrètement Brise-Bleu à l'hôtel et de lui confier un billet glissé dans une boîte pleine de conserves de roses et de friandises.

— La moitié de tout cela pour toi si tu le fais parvenir...

—... au lieutenant arrivé hier soir, n'est-ce pas, Madame ?

Et Rosane se prit à sourire avec l'enfant, et elle ajouta :

— Dis-lui tout bas que je t'ai embrassé sur le front.

Mlle d'Orthès partit donc un peu moins triste après s'être ménagé cette équivoque intelli-

gence dans la place. Mais que son retour à Paris lui fut encore pénible! Le froid, la solitude! Est-ce bien là la même route? Ce siècle d'ennui n'occupe-t-il que le nombre d'heures qui a formé une des nuits précédentes?

Julien, placé cette fois sur le siège extérieur de la voiture, crut remarquer, dès le départ, qu'un courrier escortait leur marche; mais, au lieu de précéder les voyageurs, il se serait tenu en arrière. Ce cavalier ne s'approchait qu'au moment des relais. Il agissait comme s'il eût espéré alors voir descendre Rosane, en obtenir quelques ordres, une instruction, un regard. Seulement, une fois, dans une montée, un cheval vint à s'abattre, et l'inconnu avança. Rosane, qui put nettement distinguer cet homme, ne sut pas maîtriser un mouvement de répulsion violente.

— Est-ce quelque malfaiteur? dit Julien saisissant les pistolets de son maître. Laissez-moi punir cette insolence.

— Ne tirez pas ! s'écria Rosane.

Et puis elle ajouta pour elle-même :

— Quelle absence de délicatesse ! Comment comprendre si mal et offenser ainsi la position d'une femme ! Il y a des gens devant qui il est révélé tout de suite que nulle sympathie ne saurait jamais nous lier.

La voyageuse ne put arriver à Paris que le lendemain, en plein jour. Une même providence ne veillait déjà plus sur la célérité de sa course. Elle traversa les boulevards, enfoncée dans l'angle du coupé, et heureuse seulement de s'apercevoir qu'elle n'était plus suivie.

Du reste, personne dans la société de Mme de Lussey n'avait soupçonné encore cette absence. La tutrice, en embrassant l'errante colombe, trouva sage de lui proposer pour le soir même de la conduire aux Italiens, afin de prévenir, disait-elle, toute remarque et ménager les convenances. Rosane fit effort

sur elle pour céder à ces obsessions ; mais, à travers l'éclat des toilettes et le frénétique succès qu'obtint le ténor ce soir-là, eût-elle sous les yeux, pendant toute la durée du spectacle, des images exclusivement sérieuses?

— Crivelli a atteint la perfection, fit observer Mme de Lussey.

— Peut-être, dit judicieusement Rosane, n'a-t-il pas attaqué la stretta de sa cavatine aussi habilement que la dernière fois.

V.

Mme de Lussey entra le surlendemain de bonne heure dans l'appartement de sa pupille et lui remit un billet. Il était venu sous son adresse officielle. C'était déjà un souvenir du prisonnier. La tutrice rendit justice à cette délicate voie de correspondance, puis elle laissa seule Rosane savourer ce muet entretien.

La lettre était empreinte de gaîté et d'espoir. Elle parlait de réunion prochaine, et cependant on s'occupait avec activité de mettre l'officier en jugement. M. de Lussey savait que le télégraphe avait été employé pour expédier l'ordre immédiat de commencer l'instruction. Les renseignemens, se disait-il, seront-ils tous favorables?

Quelle joie, écrivait Salvigny, de retourner dans peu de jours confondre deux existences qui n'en font qu'une devant Dieu! car vous êtes l'intelligence qui me fait mouvoir. Auriez-vous cru, Rosane, que de loin j'eusse pu vous aimer davantage, que votre image deviendrait plus puissante encore que vous, la grâce d'un souvenir plus forte que la présence?

Me voilà à vous sans distraction rivale. Ici la vie s'arrête, toute carrière politique est finie, le monde extérieur expire; mais l'âme se recueille et se développe. Je n'ai qu'une

pensée dans cette solitude et ma solitude est peuplée. J'entends ce cri, votre adieu, qui monte pour moi dans les airs à la même heure chaque soir. Que parle notre ami Shakspeare « du nain-géant Don Cupido, seigneur aux bras croisés? » il n'y a rien de si occupé au monde qu'un amoureux. Vous vous êtes crue partie? Eh bien! jamais vous ne fûtes mieux présente. Mémoire, cœur, rêves, vous remplissez tout. Je me souviens de vous le jour, et la nuit je te vois.

Ah! c'est du premier instant que vous avez frappé ma vue que l'univers a été complet. C'était sous votre image que je m'étais figuré l'Ange qui doit garder mes jours. Savez-vous ce que je crois encore? c'est que vous êtes mon âme. Votre voix n'est pas celle d'un habitant de cette terre. Dès que je l'entendis elle me calma, elle assoupit mes maux comme la harpe du berger apaisait les nuits de Saül. Voulez-vous que je vous raconte à vous-même

ce que vous fûtes pour moi, comment vous m'êtes apparue et pourquoi je vous chéris? mais vous saviez toutes ces choses un peu avant moi-même. Vous fûtes dans notre double secret dès qu'après avoir échangé un premier regard, nous nous écoutâmes parler. Je crois comprendre que l'affection inspirée par vous n'est pas seulement un tribut payé à la beauté, un grain d'encens brûlé devant votre image, mais un dévouement que vous saurez rendre. Je me sens heureux à vos côtés; là je trouve la paix, élément de mon avenir. Un jour ne m'avez-vous pas assuré que vous étiez petite et laide, que les trésors de l'esprit vous manquaient? Longtemps je ne vous ai pas pardonné à vous-même d'avoir dit ce mal de vous; de vous qui avez tout l'attrait d'une femme et la grâce d'un enfant. Jusqu'à votre venue, mon blanc Messie, la vie ne m'avait paru qu'un composé d'espoirs menteurs et de chagrins réels. J'avais accusé l'éternelle

prévoyance. Pourquoi, disais-je, toutes ces épreuves? que veulent tant de châtimens sans cause, ces trahisons subies, ces amitiés trompées? Je ne sentais point mes adversités providentielles : elles ne m'étaient point offertes en échange de l'avenir. A présent, je sais la portée de toutes les souffrances et j'en comprends la compensation. Elles étaient destinées à acquitter le bonheur de vous rencontrer. Ce passé, Dieu juste! il était le prix de son cœur, c'était ma rançon pour être aimé d'elle! Anna, vous m'avez réconcilié avec l'équité suprême. Oh! votre sourire a payé bien des larmes, allez! Que de blessures cicatrisées par un regard de vous! Il n'y a plus dans ce monde d'êtres méchans depuis que votre présence les rachète, plus de cœurs faux depuis qu'un ange est venu partager notre exil. Tu as tout innocenté, toi! Je ne quitterai plus cette terre en la maudissant. C'est pour se prouver lui-même que le ciel donne la vie à quelques

femmes. Béni soit ton créateur : je lui pardonne d'avoir été le mien.

O chère! imagine que depuis que tu m'as aimé tout se transfigure ici-bas. Quelle couronne (fût-ce celle de France que nous voulons briser) quelle couronne eût été comparable à un tel bonheur? Je ne reconnais plus les objets, ni les hommes ne me reconnaissent plus. J'ai cessé de compter par trente ans, je me sens rajeunir, mes yeux rayonnent, mes muscles s'assouplissent, le bonheur m'a rendu la foi. A présent j'ai de l'indulgence envers la nature entière : tous les ciels sont purs, toutes les actions sont bonnes.

C'est vous seule pourtant qui avez brillé dans mes ténèbres. Vous marchez devant moi et la lumière est en vous. Déjà dans ce confus Paris, à travers mille palais, il n'y avait qu'une maison; parmi tant d'êtres, un seul. Le jour, les chars qui se croisaient vous emportaient tous entre leurs cloisons vernies et dorées; les

schalls, les mantelets cachaient vos blanches épaules; je me surprenais à suivre, quand je retrouvais quelque chose de votre taille, de votre forme, à suivre anxieusement les femmes qu'abritaient un chapeau de paille et un voile vert. Ah! cette simple parure, cette flottante livrée aux couleurs du printemps, que j'en ai aimé l'aspect! Nulle d'elles n'avait ni ta grace ni ta démarche; mais vous êtes partout pour moi : je vous retrouve en tout ce que je fais, en tout ce que je vois, en tout ce que je pense. De quelque côté que descende la brise, elle m'apporte vos accens; chaque parfum, c'est ton souffle. Que ne puis-je encore vous regarder dormir! A chaque réveil, je me dis en pensant à vous comme l'enfant à son oiseau chéri : Est-il encore vivant, mon trésor? Dans cette nature pleine de vous, chaque atome vous appartient ou vous rappelle. Ces nuées vont passer au dessus d'elle ou l'ont déjà pro-

tégée sous leur ombre ; cette hirondelle qui rase les blés s'en rapproche dans son vol. Je vous entends dans la plainte des heures, je vous vois assise sur l'autre rive, ou debout devant ce monument austère. Votre profil se dessine au balcon de cette croisée. La lune se lève-t-elle ? vous la regardez peut-être ; la pluie va vous attrister ; ce rayon de l'aube a dû vous sourire ; cette histoire que l'on racontait hier, elle vous aurait égayée. Oh ! si j'étais là-bas, au sommet de ces arbres, mieux encore sur la flèche de ce donjon, peut-être la verrais-je arriver plus tôt. Quel habile magicien à peupler l'univers que l'enthousiasme qui nous fait vivre en un autre !

L'unité d'un tel sentiment n'entre-t-elle pas dans tous les cœurs élevés ? Les impuissans seuls changent de culte, n'est-ce pas ? Je vous aime comme a été idolâtrée Béatrix, comme Buonarotti aimait Colonna. Ce sentiment,

répétez-le avec moi, il est unique dans tous les nobles cœurs. Comme il n'y a qu'un Dieu dans le monde, il n'y a aussi qu'un seul amour.

VI.

Vous ne m'écrivez point, Rosane. Quand vous viendra-t-il à la pensée l'angoisse qui m'oppresse et combien sont longues les heures d'un prisonnier? Moi, je vous écris tous les jours, sans mesure et sans fin. Quel baume serait pour moi les lignes que Lauval saurait bien me faire parvenir!

La cause d'un tel retard, d'un tel oubli, quelle peut-elle être? Est-ce donc l'attrait du monde, est-ce la répulsion contagieuse que répand autour de soi le malheur, est-il donc simple, quand on jouit, de se détacher si vite de ce qui souffre? Mais le monde, il méprise ceux qui le cherchent et n'estime que les esprits qui s'en séparent. Que pouvez-vous perdre à ne pas entendre ce qui se dit là, à ne point voir ce qui s'y fait? C'est le recueillement qui compose la vie. Les plaisirs bruyans sont le stérile bonheur des gens qui ne sentent rien. Étourdir la vie est-ce en jouir? Exister selon la foule, mais ce n'est ni agir ni penser. Ne croyez donc pas que cette vie ne vaille absolument que ce que le monde en sait faire. Il faut cultiver, agrandir son âme dans la retraite et non la dépenser avec les indifférens. Qu'as-tu fait pour devenir si pure? disait Lockman à la perle. — J'ai vécu seule.

Mais si l'on m'avait calomnié près de vous?

Quelqu'un m'a-t-il refroidi votre cœur? Oh! ce sera votre tante! cette tante qui n'a jamais été mère, et vient encore vous voir quelquefois chez Mme de Lussey. Si l'on a mal parlé de moi en votre présence, je le pressens, je le devine, car nul homme ne se fût attaqué à moi, l'insulteur ne peut être qu'une vieille fille. C'est une de ces vanités devenues si jalouses quand elles sentent se retirer d'elles les hommages. J'avoue que j'ai horreur de cette nature. Elle est dégradée d'âme plus que de corps. Quelques femmes, quand l'âge de l'adultère est passé, traitent d'usurpation la jeunesse des enfans; mais surtout là où le démon est impuissant à mal faire, il envoie à sa place une vieille fille. Je ne sais quel moderne écrivain, un réformateur romantique, a demandé par amour de la paix, de l'humanité, mesure de salubrité, pitié de leurs souffances et des nôtres, qu'on éloignât ces animaux nuisibles: je crois même qu'il a proposé de les abattre.

Dans ce révoltant sarcasme, si les membres de notre famille n'étaient pas compris, il y aurait peut-être une pensée humanitaire. Quoi! il est donc vrai, ce qui fut séduisant, lorsqu'il cesse de l'être, se fait envieux! Les créatures stériles déclarent la guerre à tout ce qui n'est pas éteint comme elles. Écoutez-les hurler contre les clartés de la lune; voyez-les, ainsi que la ronce, se courber sur toutes les fontaines. Arrivée de son premier état à la seconde phase, telle femme qui n'a pas rempli sa mission sur la terre, c'est le papillon qui se fait chenille. Oui, oui, c'est un être inutile qui m'a calomnié dans ton esprit. Je ne voudrais pas être injuste, mais je sais ce qu'ils sont capables d'inventer contre nous pour nous faire un malveillant de chacune de leurs connaissances, empoisonner contre vous le regard de tous ceux qui vous rencontrent dès qu'ils ont inoculé là leur venin. On pardonne rarement le bien que vous

avez pu faire, jamais le mal qu'on vous a fait. Ta tante, à qui Dieu fasse miséricorde, souviens-toi comme elle nous poursuivait déjà d'ignobles espionnages, quand nous n'avions pour nous voir qu'une heure dans les jardins secrets de Mousseaux, l'enfoncement désert de la rue Pigale, l'abri roulant des pauvres citadines, ou le demi-jour d'une silencieuse chapelle. C'était un bel esprit que ta tante! une musicienne émérite, cigale ayant chanté beaucoup plus longtemps que l'été. Elle avait déjà dissipé sa sensibilité sur des fredons, usé son cœur contre les choses mortes. Mais Rosa, comment avez-vous pu croire ce qu'on vous a dit? Faible cœur! Nulle probité n'est à l'abri d'un plat mensonge. Et vous n'avez pas su me défendre! Ne m'auriez-vous aimé que par l'opinion que vous aviez vue aux autres de moi, et seriez-vous changeante à ce point qu'une calomnie pût ruiner votre dévouement? Je sais bien que l'amour est surtout l'idée qu'on a de la

supériorité devant le monde de l'être qu'on divinise; mais l'estime que vous m'accordiez, l'auriez-vous perdue sur un propos ? Les gens qui m'ont prêté ces torts sont plus que des assassins. Me faire oublier de vous, vouloir me dépouiller du trésor qui seul donne du prix aux autres, mais c'est une action plus lâche que de me venir frapper ici sans défense. Qu'on me charge d'un meurtre, jamais d'avoir cessé de mériter ton cœur. Oh! moi, voyez-vous, la différence de nos âmes, c'est que je ne croirai jamais de mal sur vous. Si vous étiez coupable, je ne voudrais pas le savoir. Je démentirais votre propre aveu. Je me résigne à passer dans votre esprit pour un monstre plutôt que vous accueillir dans le mien avec des idées moins favorables. Tu as commencé dans mon imagination par être un dieu, si tu devais descendre de ces régions, vienne auparavant la mort. J'aime mieux être perdu dans ton souvenir que d'avoir à te pleurer

dans le mien. Accablez-moi, mais respectez-vous. Ne soyez jamais de cette nature ingrate et versatile de la femme, âmes impuissantes à garder les souvenirs, surfaces brillantes sans profondeur. Cette calomnie, je la brave. On n'est pas longtemps blessé des injures dont on méconnaît la justesse ; mais comment me consolerais-je de vous vénérer moins? Tout ce qui n'est plus toi n'est rien : la création commence et finit à toi.

Un rival ! — Si un rival.. si ce jeune homme qui vous obsédait quelquefois, qui vous suivait, dites-vous, dans vos voyages et que vous nommiez je crois Anatole, m'avait remplacé dans les préoccupations de votre esprit? Ne m'avez-vous pas dit qu'il était doux, poli, affable, mais léger et froid, cet apprenti ambassadeur que vos parens avaient pensé à vous donner? que vous aviez reconnu combien ses dehors vous avaient trompée et que pour votre avenir une pareille union serait affreuse? Ce

sont vos expressions; je les possède écrites. Si c'est lui, dis-je, qui vous occupe ainsi depuis deux semaines, avouez-le. Craignez ma perspicacité. Je vous vois; et malgré la distance qui nous sépare je suis plus près de vous que vous n'en êtes vous-même. Hélas! vous êtes de ce sexe enfant à qui le cœur de l'homme a été donné pour un hochet. Quelques affections sont ainsi faites, l'amour est involontaire, mais avouez-le. N'essayez point de nous abuser tous les trois. Si vous m'abandonnez, du moins ne me trahissez pas. Affranchissez-vous avec noblesse, ne dégradez votre caractère par aucune dissimulation, respectez en vous mon idole. Ce que Dieu a créé de plus gracieux, ne lui ôtez jamais sa poésie. Qu'il me reste du moins un vif regret et d'honorables souvenirs : ce doit être un deuil bien amer que n'estimer plus ce qu'on a tant aimé!

Oh! mais pardonnez-moi. Je me tourmente et me dévore ici sous mon mal. La fixité d'une

idée obsède dans la solitude, l'exaspération et la folie vous gagnent. Depuis deux jours j'attends une lettre, et elle ne vient pas. Savez-vous ce que c'est que deux jours devant des murailles? Quand l'insomnie se suspend pour moi un quart d'heure, je rêve que demain j'irai vous voir, et demain je serai enchaîné! Pourquoi me suis-je volontairement jeté ici? Je regrette d'avoir obéi à une voix de ma conscience. Ces verrous prêtent donc contre moi leur office à un autre afin de me faire oublier!

Oui, oui, vous voulez vous dégager et vous me le faites déjà sentir. Eh! bien, quoi de plus simple? Mais mettez là, dis-je, de la grandeur d'âme. Suivez, pour fuir, un libre chemin. Ne ressemblez pas à quelques jeunes filles qui souillent leurs ailes de Péri dans le mensonge. La plupart prennent pour s'éloigner, au lieu du trottoir, le ruisseau. Elles commencent en déesses et finissent en grisettes. Oh! ne les imitez pas! Dites que vous aimez ailleurs : je

souhaite cet aveu plutôt que subir l'incertitude. Il me faut l'excès du mal pour en guérir. Oh! s'il fallait un jour n'être plus aimé de vous, qu'il serait facile ici de mourir!

Mais si je vous inspirais si peu de confiance, pourquoi m'avoir livré votre cœur; pourquoi ai-je obtenu de vos lèvres plus qu'un sourire; ou, s'il était à moi, ce cœur, d'où vient que vous êtes si avide à le reprendre? Oh! oui, ce sera cet oisif diplomate! Vous lui aviez déjà fait du mal, je le sais : c'était trop. Mal et bien, tout devait m'appartenir, venant de vous.

Mais peut-être me trompé-je n'est-ce pas! Ce pourrait n'être là que les fantômes d'une imagination de captif. Quelle rivalité saurait surgir entre nous? T'aimera-t-il comme je t'aime? La femme que je cherchais, la femme que j'ai rêvée, la femme dont Dieu avait mis le portrait dans mon cœur, c'est toi : toi partout! Je vous ai aimée, depuis que j'existe, avant

que vous fussiez éclose peut-être. Ne me reprochez pas quelques erreurs passées et des souffrances dont j'ai payé la honte : ce sont des rêves évanouis, des cadavres d'amour qui ont jonché mes folles années, mais épuré l'âme qui t'appartient. Aime-moi seulement pendant cette courte vie ; je t'aimerai, moi, durant l'éternité. Que serait une affection passagère comme nos jours !

Maintenant, si vous saviez quels enchantemens se rattachent aux souvenirs seulement des lieux où je vous ai vue ! Comment se fait-il qu'ici, dans ma prison, je ne puisse me retracer sans une émotion qui va aux larmes les moindres buissons que nous avons effleurés, les rues que nous avons traversées ensemble, la disposition des nuages quand nous regardions coucher le soleil en même temps. Je vois toujours, soit ce village de N. dans les bois, soit la pauvre maison de poste sur la route dont tu n'osais le soir franchir les cours dans

l'obscurité. Je te suis dans tes visites du faubourg chez ce vieillard, tu sais bien, qui demeurait chez un vannier. Sa chétive maison, la voilà, avec la gothique sculpture qui dominait l'étroite porte. Je sens l'odeur de l'osier. Voici la trappe qui descendait à l'atelier souterrain de l'artisan. — Monsieur, me dit-il un jour, étonné de ce que je parvenais jusque-là pour prendre une information qui ne regardait que toi : il y a trente ans que je passe toutes mes journées dans cette cave. — Y avez-vous été heureux? — Eh! eh! répondit-il. Et il tournait les yeux vers sa Beaucis, comme le Philémon de La Fontaine.

Oh! moi je mourrai, vois-tu, ton souvenir dans le cœur et ton nom à la bouche. Dieu ne peut m'avoir montré ce trésor et le retirer aussitôt. Ce serait une dérision trop amère!

Mais encore une fois, vous n'êtes pas tenue de me rendre l'indicible dévoûment que je vous porte. Il n'y a peut-être que les malheureux

qui sachent aimer! Parce qu'il n'y a pas deux pensées pour moi dans le monde, parce que je vois vos yeux dans les fleurs et votre sourire dans les étoiles, pourquoi partageriez-vous ce délire? Mais quand il y aura pour vous deux objets dans la nature, que vous ne devinerez pas mon sort avant qu'il s'accomplisse, n'entendrez que ce qu'on vous dira et ne verrez plus votre ami dans tous les êtres, passer dans les vents, errer dans les nuages, ne vous abusez plus, vous aurez cessé de m'aimer.

Oh! mon Dieu! si à cet ange je ne puis apporter tous les biens de ce monde, qu'au moins je ne lui cause pas l'ombre d'un mal. Ne lui faites jamais sentir les maux qui m'atteignent et donnez-moi les siens à souffrir. Seulement, qu'elle ne me préfère pas quelque être impuissant à la comprendre et à l'apprécier; que la richesse de cette âme n'aille point s'égarer jusqu'à prêter ce qui manque à un être vulgaire pour lui composer une illusion de

sympathie. Affranchissez-la, mon Dieu, de la trivialité des liens, faites-lui une liberté, une fortune, une indépendance aux dépens de mon sort, et laissez-moi ici misérablement périr.

Adieu, Anna. Qu'à ceux qui m'ont calomnié le ciel pardonne; car moi je ne leur pardonnerai jamais. Je ne voudrais pas du ciel à leurs côtés! Mais à quelque sort que ma vie soit réservée, aucune lèvre de femme n'effacera jamais de mes lèvres l'empreinte des vôtres.

VII.

Vous êtes en péril, ami, écrivit enfin Mlle D'Orthès à la date du 18 juin : je l'ai entendu dire; laissez-moi accourir près de vous. Ce voyage est-il possible, y donnez-vous votre consentement?

M. de Lussey, qui sait bien que nous nous connaissons mais se doute peu de tout ce que

je prends d'intérêt à votre destinée, disait hier devant nous : — « Sa générosité a été une imprudence; il pourrait être rigoureusement condamné! » Et il ajoutait que vous deviez l'être déjà; mais il ne sait à quelle peine. Il se trompe, n'est-ce pas? C'est un homme que ses dispositions d'humeur portent à adopter toujours les suppositions les plus sinistres. C'est comme il prétendait que le lieutenant Stéphane, pour qui vous vous intéressiez tant et qui est entré le premier dans la citadelle, avait été fusillé. Il s'abuse. Qui en aurait été instruit avant vous?

Mais, mon Dieu! si on allait disposer de votre liberté pour longtemps, que deviendrions-nous? Ce sont des craintes exagérées sans doute, mais répondez sans perdre une minute. Donnez l'état de cette procédure. Dites où vous en êtes, indiquez surtout les démarches qu'il faut faire ici pour influencer vos juges. Nous trouverions des protecteurs, même

parmi vos ennemis; ils vous estiment tous. Madame de Lussey, qui approuve mes sentimens, secondera utilement toutes nos démarches. Mais n'est-ce pas que les appréhensions de son mari sont folles! Votre innocence est à l'abri des animosités de parti. Écrivez que vous allez revenir.

La solitude ne vous est pas meilleure qu'à moi, mon pauvre ami; elle aigrit votre caractère et vous jette dans des défiances que je n'ai jamais mérité de faire naître. Je demande à Dieu d'éloigner les doutes de nos cœurs; car après les mille châteaux déjà renversés, il ne nous reste de bien assuré dans l'avenir que nos deux volontés : et que deviendrions-nous donc, si la confiance nous abandonnait? A quoi m'aurait-il servi d'avoir bravé tant de difficultés pour vous prouver mon affection, si vous n'y croyez plus? Vous vous ennuyez. J'éprouve le même sentiment. Je vous parle à toute heure, m'entendez-vous? Êtes-vous

triste quand je vous demande de l'être? Pardonnez-moi, mais je ne vous demanderai pas souvent d'être heureux tant que nous serons séparés. Votre santé se soutient-elle? Cet air du littoral ne vous vaut rien, j'en suis sûre. J'ai rêvé que vous étiez déjà changé et maigri; et l'on m'avoue que cela est probable : assurez-moi qu'il n'en est rien. Je donnerais ma part de bonheur pour assurer le vôtre, mais il paraît que cette part n'est pas forte : rien de ce qui m'entoure n'est heureux.

Je ne saurais vous exprimer mes langueurs sans nom, mes accablemens découragés et le vide qui s'empare de mes jours. Qu'avez-vous donc fait de moi pour que je me trouve si étrangère et si seule tout à coup? Je prie Dieu de me pardonner si, à cause de vous, j'oublie le reste du monde. Ce n'est plus moi qui suis en moi. Je me sens remplacée par quelqu'un d'égoïste, de superstitieux. Je n'oserais l'avouer qu'à vous seul, mais je cherche

à lire dans l'avenir, je me suis fait tirer les cartes, et elles m'ont répondu mal. Est-il possible que je m'en préoccupe, moi qui ai ri si souvent de cet enfantillage de grand'mère? Si je pouvais vous dire toute l'amertume qui me serre le cœur quand je viens à penser que vous pourriez m'aimer moins un jour, moi qui ai pour vous une affection si profonde, si sentie, si éternelle qu'elle ne peut être suspectée jamais. J'aimerais mieux mourir que vous donner un soupçon. Heureuse la jeune fille endormie dans les bras de sa nourrice, dit un beau livre, et dont la tombe n'est pas plus grande que son berceau!

Mon ami, la personne dont le prénom vous est, je ne sais comment, resté dans la mémoire, M. Anatole, Comte de Mauvion, m'importune en effet de ses assiduités. Je comprends qu'il hésite à se déclarer hautement: mon maintien devant lui est si peu encourageant! Une fatalité, un romanesque hasard l'a

fait me rencontrer dans la ville même où j'ai été forcée de vous quitter. Il revenait, à ce qu'il paraît, d'Angleterre, où quelques missions l'appellent parfois pour des intérêts politiques. Me voyant seule et ne soupçonnant guère les motifs de mon voyage, il a cru de sa chevalerie de m'escorter respectueusement et à distance, sur cette route où je n'avais que Julien pour défenseur. Mais j'ai fort déconcerté son dévouement et repoussé son donquichotisme jusqu'à méconnaître sa personne dans l'emploi qu'il prenait de mon chaperon mystérieux. Quel honneur vous faites à qui ne mérite pas de troubler votre repos! De pareils Adonis sont en vérité bien peu dangereux. Il faut avoir le cœur bien bête pour adresser des hommages à la personne que vous aimez. Celui-là est fort content de lui habituellement. Il a le teint des femmes; il semblerait destiné à être notre rival plutôt que notre serviteur.

Adieu. Il y a bien dans tout ceci un coupable, mais c'est vous; vous qui avez douté. Vos journées sont longues? Voulez-vous m'en croire : abrégez-en le cours par des occupations régulières et des subdivisions du temps auxquelles vous asservirez son emploi. Ainsi partagées, les fractions de ce temps seront plus profitables et plus rapidement remplies. Moi, quand j'étais en pension, à douze ou quatorze ans, j'ordonnais d'avance toutes mes heures. Avant de suivre mon réglement j'allais le porter sur l'autel de la Vierge pour lui demander d'observer fidèlement ce que je m'étais imposé. Il m'arrivait rarement d'y manquer, car j'écrivais mes LOIS dans l'intérieur de mon pupitre, et mes yeux s'y trouvaient naturellement portés à toute heure du jour. Suivrez-vous votre réglement si je vous le fais?

Et au bas de ces mots, il était dessiné sur trois colonnes un petit tableau qu'on aurait

pu nommer synoptique. Là, sous trois divisions : HEURES, ACTIONS et PENSÉES, l'emploi de chacun des jours de la semaine était tracé pour le détenu. Puis chacune des fractions était indiquée avec une exactitude pleine de pédanterie et de grace : TOILETTE, REPAS, TRAVAIL. Les promenades, et par dessus tout certaines préoccupations de cœur, rien n'était oublié. Penser à ELLE était recommandé au prisonnier avec une régularité toute monacale. L'heure du lever, prescrite comme celle du sommeil, devait ramener la prière : mais devant les chiffres du cadran correspondant aux plus pieux conseils, il y avait toujours une autre recommandation, et le mot ELLE était incessamment répété à la colonne PENSÉE. ELLE reparaissait à presque toutes les heures. Si Elzéar, enchanté de cette sollicitude, avait modifié quelque chose à une telle discipline, c'eût été pour reproduire cette injonction plus souvent encore et la substituer à toutes les autres.

Adieu, répétait en finissant la riante fiancée. Prenez patience; ne soyez pas plus défiant que moi-même ni plus jeune que votre âge. Ayez foi dans mon attachement, car il est éternel. N'ai-je pas été toute à vous par la volonté du cœur? Ne nous calomniez plus tous deux, ingrat, car vous ne m'aimez que parce vous croyez en moi : et moi, si je vous oublie sur la terre, que Dieu m'oublie dans le ciel!

P. S. M. le capitaine Lauval vous remettra de ma part un petit paquet plus long que large. Qu'il respecte le secret de ce mystérieux envoi : ce sont des pantoufles grecques que je vous ai brodées moi-même, et deux petits boutons en brillans.

VIII.

FERDINAND DE LAUVAL A M. LE PRÉSIDENT DE LUSSEY.

De la forteresse de..... juin 1825.

Je vous écris, Monsieur le Président, à l'insu de notre ami commun, le lieutenant Salvigny.

Vous le savez prisonnier, mais vous ignorez que dans la soirée d'hier la commission spéciale a prononcé sur son sort. Le résultat n'a pas

été conforme à ce que devait laisser espérer la conduite de cet officier, toute imprudente qu'elle ait été, ni sa confiance à se remettre aux mains des gens du Roi. Néanmoins il nous reste encore des chances favorables. Le défenseur vient de former un pourvoi en cassation et un appel au garde-des-sceaux en règlement de juges. Accusé du crime d'embauchage et de séductions opérées sur des individus étrangers au service, Salvigny peut invoquer l'article 441 du Code d'instruction criminelle, et réclamer un autre tribunal, puisque ses co-prévenus sont mi-partie civils et mi-partie militaires.

Une première instance, Monsieur, est déjà soumise à l'autorité du ministre de la guerre. Personne mieux que vous, en votre qualité de magistrat, ne peut concurremment agir près du chef de la justice. Vous êtes donc invité à ne pas perdre une heure pour joindre vos démarches aux nôtres, de peur qu'on ne vienne

à s'appuyer, pour mettre l'arrêt à exécution, sur l'article 38 de la loi de brumaire an v.

Tout ce que ma famille et moi possédons de crédit auprès du Maréchal sera employé sans aucun délai.

Le condamné, confiant dans son cœur droit, ne sait pas combien peut être imminent le péril qu'il court. Ai-je besoin d'ajouter, Monsieur, que je crois toutefois prévenir un de ses vœux, en vous priant de n'ébruiter autour de vous aucune circonstance de cette affaire?

Agréez, Monsieur le président, etc.

IX.

Elzéar, charmé de la lettre de Rosane, s'était hâté de lui répondre :

« Je ne suis point en péril. Est-ce qu'il y a quelque chose à craindre quand on est aimé? Qu'il ne soit tenté aucune démarche en ma faveur, il n'y aurait là ni dignité ni utilité pour nous. Je dis nous, tant j'ai hâte de

m'accoutumer à ne plus séparer mes intérêts des vôtres.

J'ai désiré profiter du bénéfice auquel on doit croire en venant se reposer sur la loyauté militaire : si cette sécurité était ici déçue, si une décision venait à menacer ma liberté, il me resterait la ressource d'invoquer une autre autorité judiciaire. Alors il se pourrait que je fusse transféré, et peut-être s'établirait-il quelque difficulté pour vous faire connaître mon nouveau refuge ; mais fiez-vous à mon zèle : il deviendrait surnaturel au besoin pour vous adresser encore des marques de souvenir.

Pardonnez-moi d'avoir été jaloux : mais n'est-ce pas là encore un hommage? Il me semble que si dans un autre monde j'avais été femme, j'aurais montré quelque indulgence pour ce passionné défaut. La raison et lui sont peu compatibles, mais qui ne pardonne à sa victime de l'avoir égaré jusqu'à la folie? qui ne consent à être aimé ÉPERDUMENT?

Qu'inventerai-je bien, aujourd'hui, pour vous distraire, racheter la maussaderie de ma dernière lettre et reporter enfin dans votre esprit toute la sérénité qui règne dans le mien? Ici, les PROMENADES que vous m'ordonnez, et dont on est moins libéral que vous ne l'êtes sur le papier, je les remplace par quelques entretiens soit avec Lauval, soit avec M. le gouverneur qui a mis beaucoup d'insistance à venir me faire causer depuis quelques jours; soit enfin par une ou deux parties d'échecs avec l'aumônier du régiment encloîtré dans cette forteresse. Ce partner-là est un homme qui a vu le monde, le monde des arts, du moins; et il parle quelquefois critique, aventures, théâtres comme ferait un navigateur revenu des pays lointains. J'aimerais, si je me sentais maître d'appliquer quelque contention d'esprit à autre chose qu'à ce qui vous touche, j'aimerais à vous faire part de ce qu'on nous raconte ici pour abréger nos soirs. Vous vi-

vriez un peu de ma vie. Que ne puis-je vous faire assister, Anna Rosa (car j'aime à jouer avec votre nom comme avec les boucles de vos cheveux) que ne puis-je vous faire assister par une traduction, même infidèle, aux discours que j'entends passer à travers mon idée fixe !

Le digne homme a été autrefois, je pense, un poëte, peut-être un journaliste, et cependant il parle d'intérêts littéraires avec intelligence et amour. Il ne dédaigne pas jusqu'au souvenir des apparitions qu'il a faites dans les coulisses au temps de sa jeunesse. Il nous professe à tort et à travers quelques lambeaux d'esthétique bizarre. »

Eh ! qu'importe ! pensa Rosane. Ce n'est pas là ce que j'attends ; ce sont des nouvelles touchant sa liberté. Quelle étrange disposition d'esprit ! Elle continua avec mécontentement :

« Il ne faut pas, Messieurs, nous disait hier

le réthoricien, qu'une fable marche trop droit et que le récit procède d'une manière trop hâtive vers son dénoûment. — C'est pourtant, docteur, le précepte d'Horace. — Ceci, contredit-il, peut convenir à l'impatience des vulgaires lecteurs; le talent des détails peut embarrasser la narration pour la molle attention des bourgeois; mais arrivé au but précipité du drame, que reste-t-il aux compagnons de route de l'auteur? Le grossier appétit satisfait, l'oisive curiosité repue, le nonchalant consommateur d'émotions a épuisé l'intérêt d'anecdote, et il se débarrasse d'un superficiel souvenir. Tandis que si l'écrivain s'est arrêté à propos et a semé sur quelques sentiers les miettes d'un pain savoureux, on aimera à repasser sur ses traces. Le cœur et l'imagination ont fait là l'office de Pages qui vous auraient escorté; peut-être le soin de ces compagnons à ramasser mille bouquets, à choisir mille blancs caillous aura pour un quart d'heure impatienté votre

empressement; mais le soir, au gîte, ce sont eux qui vous montreront le seul trésor qui soit le profit de ce trajet.

Pourquoi, lui demandai-je, mon Père, la critique insulte-t-elle si assidûment aux efforts du génie? — Demandez-moi, dit-il, ce que l'écarlate a fait aux vaches : elles ne peuvent pas le souffrir. Et puis, quand il poursuit de son venin le ver-luisant, le pauvre envieux crapaud ne lui dit qu'une chose : Pourquoi luis-tu?

Notre directeur nous fait remarquer que l'art préoccupe exclusivement les esprits voués à l'art. Confiez vos peines à un peintre, il n'examinera que l'expression de vos traits; il observera, pendant les détails que vous lui déduirez sur la perfidie d'un dépositaire infidèle, que vous avez un très beau méplat sur le nez. Il étudiera sur vous la contraction des muscles zigomatiques ou l'effet piquant de telle lumière. Pour un lyrique, les événemens de l'univers,

depuis le développement d'un bouton de myosotis jusqu'à la chute d'un empire, se résument en une strophe. Talma lui avouait qu'il s'était écouté sanglotter lui-même après la mort de son père : il cherchait à fixer dans sa mémoire les inflexions de sa douleur, et se croyait un mauvais fils parce que le comédien ne pouvait s'empêcher d'observer l'homme. Notre confesseur a une fois assisté une actrice dans sa deuxième mort, car la première pour ces dames c'est l'action de quitter le théâtre : la seconde ne s'appelle que le trépas. Tous les personnages qu'elle avait jadis créés composaient une galerie de dessins coloriés dansant autour de son alcôve. Ce sont mes sœurs, disait-elle. Et elle mourut dans les convulsions de la caducité, en face d'une figure de nymphe peinte par Girodet. C'était un chef-d'œuvre de fraîcheur et de grace : le spectre se reconnaissait encore dans ce portrait.

Je me suis appliqué autrefois, nous a-t-il

raconté encore, à observer dans mes loisirs de laïc, à l'orchestre du Théâtre Français, le vénérable symphoniste qui avait composé l'air : « O ma tendre musette ! » C'était un alto. Cette moitié d'artiste était distrait, parce que sa principale vocation le réclamait ailleurs, et cette vocation, c'était de tricoter des chausses. Les entr'actes étaient son labeur, le drame son repos. Quand Oreste allait au temple égorger Pyrrhus, il fallait bien déposer les aiguilles ; mais le crime accompli, l'alto reprenait curieusement ses mailles : et plus les frénétiques applaudissemens du parterre agitaient la pâle victime des Euménides, plus le concertant avançait paisiblement ses bas bleus. »

Rosane se prit à remarquer de nouveau que le ton de cette lettre était au moins singulier. Il y avait là évidemment effort pour apporter de la gaieté et quelque liberté d'humeur. Elle s'interrompit, effleura d'un coup d'œil les trois

pages qui en composaient la suite, et ne découvrant, par cet examen superficiel, rien qui se rapportât aux nouvelles dont elle était impatiente, elle suspendit un moment sa lecture pour prendre elle-même la plume et écrire ceci à Elzéar :

« Je rentre d'une excursion charmante. Je viens de passer une après-dînée aussi douce qu'elle pouvait l'être loin de vous; et je me sentirais presqu'un remords de ce naïf plaisir si je ne me hâtais de vous le raconter.

Imaginez-vous que notre tuteur, le grave président, avait ce soir je ne sais quelle visite à rendre à un grave personnage, une Excellence, je crois. Ce dignitaire va souvent, à ses heures de loisir, se délasser dans un château près de Marly. Le président, pour se rendre là, allait nous enlever, à nous autres femmes, la voiture destinée aux promenades du soir, quand Mme de Lussey lui a proposé de nous

emmener du moins avec lui dans sa course champêtre. Il hésitait d'abord, « parce que le ministre va là-bas sans famille, dit-il, et ne reçoit pas d'étranger à sa villa. » Mais le temps était si calme, le clair de lune devait être si pur et si riche à cette époque de l'automne, que Clotilde a su lever toutes les difficultés en déclarant que nous ne franchirions point le parc de Monseigneur. Satisfaites de respirer le silence des champs, nous devions discrètement attendre la fin de la visite en nous promenant dans les chemins verts d'alentour. M. de Lussey a paru se résigner.

— Il est superstitieux, m'a dit sa femme à l'oreille. Il va, je gage, demander quelque faveur, quelque grâce, et il réfléchit que ma présence lui a porté bonheur plus d'une fois.

Arrivés devant la grille jadis féodale, le magistrat a mis pied à terre et a pénétré seul dans l'enceinte. Nous autres, nous sommes restées dans la calèche, abritées sous un catalpa nou-

vellement épanoui, et bien résolues à ne point enfreindre nos capitulations. Mais j'ai aperçu du chèvrefeuille retombant à quelque distance sur un mur peu élevé, et je n'ai pu résister à la fantaisie d'en aller faire un bouquet. Le chèvrefeuille me rappelle toujours ce salon de musique au fond du jardin de ma tante et les airs si frais des maîtres italiens que nous allions y étudier. Les senteurs, n'est-ce pas, réveillent la mémoire, la sollicitent? elles savent franchir les distances et effacer les années. J'ai entendu dire, et je crois que c'est à vous, qu'il suffisait de respirer l'esprit de telle plante pour se sentir rajeunir et quelquefois pour pleurer.

Or, voilà qu'en suivant la clôture extérieure il s'est rencontré, demi ouverte, une de ces portes-jardinières qui ne servent ordinairement qu'aux ouvriers, et sont comme perdues dans d'épais massifs. La baie de cette secrète entrée avait l'air d'un cadre de tableau : d'un tableau de fleurs dessinées par Vanspandonck.

Un rayon mourant du soleil faisait reluire les poteaux de l'huisserie comme des moulures, et moi j'ai toujours eu envie de franchir le seuil doré d'un paysage, d'entrer courir vers un horizon de Ruisdaël ou de Claude Lorrain. Ici, j'ai avancé la tête dans cette bordure ; elle donnait jour à la plus fantastique des perspectives : gazon de velours, eaux courantes, majestueux ombrages.

—Oh! Mesdames, a dit un vieux jardinier qui souriait : M. le garde-des-sceaux n'empêche jamais les dames d'entrer. Nous étions chez le garde-des-sceaux ! J'avais obéi à la séduction avant même de consulter ma compagne, et cet enclos nous a paru à toutes les deux un ravissant Eden. Figurez-vous la nuit prête à tomber, les constellations naissant dans le miroir des bassins où l'on voyait flotter leurs scintillantes coroles, puis les émanations d'arbustes de tous climats se croisant dans cette atmosphère comme avaient dû faire une heure

avant mille papillons bigarrés comme nos éventails. Harmonie, silence, espoir, tout était là dans ce beau lieu. Ce qui en rendait peut-être plus frappante encore l'attrayante aménité, c'était la gravité du château, assis dans une clairière sur la colline. Sa masse noire et sinistre à peine éclairée dans une des ailes de la façade, contrastait avec l'indulgente quiétude des bosquets en fleurs. Je vous ai alors rappelé dans ma pensée à jouir avec nous de cet enivrement; puis la bague que je tiens de vous venait de me serrer sympathiquement le doigt jusqu'à une étreinte presque pénible, quand le président s'est retrouvé devant nos pas. Il revenait de son audience, il marchait le front pensif. Il a paru triste, abattu, contrarié de nous rencontrer là; puis il a mal écouté nos excuses; et sa femme, jugeant que sa démarche n'avait peut-être pas entièrement réussi, n'a eu garde de s'en enquérir davantage. Nous sommes remontés en voiture: Clotilde était pensive, et

moi j'avais les yeux fixés à l'ouest, sur un horizon tout brodé d'étoiles. C'est de ce côté qu'est votre séjour. Vous savez que nous avons tous là-haut une étoile qui préside à notre avenir. Il s'en est détaché une alors du firmament, une des plus belles ; et j'ai demandé l'explication de ce phénomène, qui m'avait souvent préoccupée. « C'est, m'a dit Mme de « Lussey, l'annonce d'une destinée qui s'a- « chève : c'est une âme qui va s'envoler à « Dieu. » Le président a détourné la tête d'un air soucieux, par pitié sans doute d'une réponse que j'avais moi-même déjà entendue faire à ma nourrice ; mais jamais peut-être ne me suis-je senti un plus vif désir que ce présage ne regardât aucun de nous. Je veux vivre. Ces jardins enchantés m'ont fait envie. C'est une retraite comme celle-là qu'il nous faudrait quand vous sortirez de prison. Hâtez-vous. L'on vous attend. Nous irons passer aux champs une partie des étés. L'air y est plus vif, le teint

plus animé, les réunions sont plus joyeuses et les plaisirs plus variés. Venez donc. Tantôt nous glisserons sur un lac au bruit des concerts nocturnes, au lointain retentissement des cors ; nous irons voir au crépuscule voler les fusées par dessus la cime géante des ormes; nous réciterons des proverbes, nous danserons avec les villageoises. Une châtelaine, n'est-ce pas, a le droit de vivre sans soins et sans soucis ; belle comme une fleur, légère comme un phalène ; de végéter avec les roses de son verger, de gazouiller avec les oiseaux de ses bois ? »

Et puis ce récit de Rosane une fois achevé, relu, cacheté et envoyé à la poste, la jeune fille reprit toute sa sérénité habituelle. Elle poursuivit la lecture commencée de la lettre d'Elzéar, et son esprit alors se trouva plus en harmonie avec quelques oiseux détails, quelques folles hilarités dont la missive était remplie.

« Ce prêtre, continua-t-elle donc, a connu une respectable duègne, fermière à Feydeau, médaille frappée au temps du consulat sous le nom de Ma tante Aurore : c'était Mme Gonthier, maman Gonthier, comme l'appelait tout le monde. Elle avait choisi cet homme pour distribuer ses aumônes. Lui, il avait su qu'à quinze ans Babet avait aimé le chevalier de Florian, et il désirait quelques détails sur le caractère et les mœurs de l'auteur d'Estelle et de Bliombéris. On lui avait dit que ce courtisan de Penthièvre était quelque peu emporté dans ses erreurs, et que le berger du gardon jouait quelquefois de la houlette contre la beauté qui tyrannisait son cœur. Il osa en parler à maman Gonthier. Celle-ci lui montra un portrait de dragon poudré, pastel fidèlement conservé et ressemblant à Médor un peu plus qu'au dieu Mars. — Serait-il vrai, Madame, que ce pastoral écrivain eût des momens d'humeur ? — Passagers : Monsieur. Il enfonçait quelque-

fois, à la manière des jeunes chats, ses cinq griffes et le pouce dans mes joues assez rondes alors et rosées; mais...—Vous l'aimiez?—Oh! oui! Il me battait, Monsieur, mais il ne me payait pas.

On voit, j'espère, que mon directeur est un aumônier de régiment.

Pour moi, je vais reprendre la vie, Rosane, et la liberté : nous allons renaître ensemble. Que la prison donne d'attrait à l'indépendance et au doux pouvoir de courir le monde! C'est moi qui vous prendrai par la main, qui vous présenterai à l'Italie, aux arts, aux admirateurs de tous les pays poétiques, charmés de votre présence comme j'en serai toujours enivré moi-même. Oh! le beau soir que celui où nous arriverons à Rome! Vois-tu les fleurs croissant sur les vieux murs s'incliner à ton aspect pour te saluer au souffle frais des Apennins; le soleil, pour dormir, s'envelopper dans ses rideaux de pourpre; le Tibre rouler ses flots

d'or entre les deux files de ces marbres-penseurs que Michel-Ange a créés pour être admirés de tes yeux ? Puis sur les fauves montagnes de l'Abruzze, nous irons surprendre l'aube à l'orée des forêts de mélèzes. Si tu pars avant moi du châlet, va, je saurai suivre ta trace à la rosée que tu feras jaillir sur les prés, ou bien reconnaître sur le sable ma biche légère à la trace de ses petits pieds. — Oh ! puisque déjà ici, dans cette solitude, rien qu'en pressant sur mes paupières les cheveux que je tiens de toi, j'obtiens que tu m'apparaisses, juge de mon bonheur quand ton bras appuyé sur le mien m'entourera partout de sa douceur électrique. Qu'importe que nous soyons peu riches ! je t'apprendrai toute ma philosophie : n'avoir jamais besoin de ce qui nous manque. Nous voyagerons le jour, et à la veillée des soirs humides tu me chanteras quelques naïves ballades, celle des hameaux de notre province. Enfin à minuit, réveillée par l'ouragan nei-

geux, tu presseras contre moi, frileuse, ton cœur timide et palpitant. Ma chère vie, laisse-moi parler encore, laisse-moi divaguer, m'occuper de toi pour avoir un instant de consolation; laisse-moi créer des rêves, associe rmême déjà une seconde existence à la tienne. A ce sein vierge, veux-tu qu'il se suspende un enfant qui sourit? Qu'est-il de gracieux autant que cette alliance? N'est-ce pas la plus ravissante image que la plus chaste des religions ait su créer? Puisque tu crois, mon ange, je croirai avec toi. Je croirai à ton Dieu : ce blond fils de Marie dont tu prononces le nom si doux, Jésus, avec un accent plus doux encore que son nom.

Pourquoi n'a-t-il donc pas aimé, ton dieu? Pourquoi ne trouvé-je dans sa vie mortelle aucune trace de cette faiblesse divine? Un homme qui n'a pas aimé peut-il bien être un dieu? Ah! je croirais le simple mortel qu'on aime plus voisin de cet attribut-là. Lorsque

Satan conduisit ton sage sur la montagne, on dit qu'il lui fit admirer à ses pieds tous les royaumes terrestres et qu'il les lui offrit pour le séduire. O mauvais tentateur! que ne lui montrait-il une femme et l'espérance d'en être aimé.

X.

Anatole, je ne sais si nous l'avons déjà dit, tenait aux maisons les plus monarchiques de France. Il était fort en crédit à la cour. Il pouvait obtenir par lui-même ou ses protecteurs toutes les entrées de faveur aux fêtes du château et dans les cercles diplomatiques. Il se présentait souvent chez le magistrat qui le

recevait bien ; ils avaient plus d'une fois causé intimement ensemble, et M. de Lussey paraissait confiant en ce jeune homme, qu'il savait à la fois discret par esprit de conduite et pressé dans ses projets d'établissement. Depuis deux jours le comte était presque sollicité par les dames d'obtenir des invitations pour un bal chez l'ambassadeur de Sardaigne, quand il arriva à Rosane une nouvelle lettre d'Elzéar. Elle la lut à la hâte, et frappée qu'elle était d'une préoccupation de coquetterie, elle fut empêchée de s'identifier bien profondément avec les dispositions du captif.

Elzéar écrivait :

Comme tout change à l'horizon de cette vie ! Avec quelle mobilité, Rosane, s'effacent les tableaux qui nous entourent ! Le moment où l'on parle est loin de nous et les illusions se détruisent plus vite encore que les instans ne se succèdent. Aujourd'hui je suis triste. Cette

disposition inattendue m'a surpris ce matin et je m'accuse de céder à cet entraînement. Il vient sans doute de ce que nous n'avions point encore reçu hier de Paris, le gouverneur une réponse qu'il attend, moi un souvenir de vous. Désormais j'écrirai moins souvent, afin de n'importuner personne de mes ennuis. Je me sens abattu aujourd'hui par de sombres pensées : mais qu'attendre des loisirs d'un prisonnier ? Si nous ne pouvons, quand nous sommes éveillés, choisir nos rêves, comment les gouvernerions-nous dans le sommeil ?

J'ai rêvé de tristes choses. Et je suis si accoutumé à tout épancher dans votre cœur que j'ai envie de vous les dire, ne fût-ce que pour les oublier. J'ai rêvé que c'était aujourd'hui le dernier jour de mon procès. On allait délibérer. Dans ce songe j'avais, comme cela est dans la réalité, réclamé de nouveaux juges ; mais quelques hommes de parti craignant apparemment que je n'obtinsse cette justice, au-

raient pris sur eux de ne point attendre l'effet de mon pourvoi, et m'auraient donné seulement quelques heures pour écrire, régler des intérêts, consigner des volontés dernières.

Je t'avais écrit plusieurs fois! Je m'étais occupé de ton avenir.

Mes devoirs étaient déjà remplis, et il me semblait que je n'avais plus que la moitié d'une nuit à passer sur cette terre. Je crois que j'étais si sûr de mon sort que je m'y étais résigné. L'approche du dénoûment me donnait quelque modestie sur mes espérances d'autrefois. Aurais-je été bien sûr, Rosane, de pouvoir faire votre bonheur? Notre vie, vous disais-je à vous-même dans ce songe, ne s'est pas toujours annoncée sous les mêmes auspices, et allumée des mêmes flammes. Vous recherchez le monde : des dissipations et des passe-temps s'appellent pour vous des plaisirs; et moi je n'estimais que la paix et l'étude. En ses jours même les plus attrayans, cette vie

avant de vous aimer du moins, ne m'avait paru qu'un trésor amer. Que serais-je souvent devenu si je n'avais caché un peu de fantaisie au fond de mon cœur ; si, quand les amitiés humaines me trahissaient, la solitude ne se fût pas fait ma sœur; si elle n'avait mis autour de moi, pour voiler trop d'objets réels, la cour de ses fantômes ? Et puis les âmes fiancées se retrouveront au ciel, n'est-ce pas? Je vous demandais celà : le pensez-vous bien? Là, nous comprendrons l'infini qui pèse tant à notre intelligence dans cette première et transitoire patrie. C'est dans l'autre que je voulais aller vous attendre : je me persuadais... mais pourquoi s'attacher à des fictions... que plus sombre mais plus calme, cette vie du tombeau devait être préférable à celle-ci, où tant de déceptions sont à craindre. Un tombeau ! c'est donc le terme des ambitions? L'infortuné vient donc jeter là sa misère, un roi sa

couronne, la femme sa beauté, l'amant son espérance ?

Dans cette hallucination, j'étais affligé de partir si promptement : mais bien moins que lorsque j'ai craint pour votre vie à vous. Alors vous souvient-il de mon effroi ? Cette frêle poitrine s'embrasait; on voyait l'orbite de vos yeux se creuser et leur azur pâlir. Veut-elle s'envoler déjà ? pensais-je. Un nouvel ange irait-il demain s'arrêter à la droite de Dieu ? Comme je pleurais..... pendant les heures de ton sommeil !

Je me rappelle mes pensées aussi bien que mes actions durant ce dernier cauchemar. Je me disais : L'homme se croit libre et une force irrésistible l'entraîne. J'ai trouvé beau de marcher armé d'une épée pour une pensée noble, de traverser les fleuves, les forêts, les cités, de voir accourir aux balcons les jeunes femmes quand les reflets du soleil allumaient nos baïonnettes et que les brises du matin enflaient nos

drapeaux. Sur les champs de bataille, j'ai défendu ma vie parce que tu l'aimais. Et tout cela pour venir tomber dans les fossés d'une forteresse, seul et inutile. Ah! mourir seul! Pleurez, vous qui savez aimer. Personne ne me fermera les yeux.

Et puis mourir sans l'avoir possédée, quand elle m'appartenait par le plus sacré des droits, le pouvoir qui se donne! Qui me consolera, dans l'éternité, de la pensée qu'elle a été mienne et que je n'ai pas saisi ce trésor, un trésor qui ne fuyait point comme l'onde rafraîchissante et les fruits dorés sous les lèvres du Titan. Périsse la vertu qui a pu ainsi m'enchaîner au supplice des regrets! C'est là l'enfer auquel j'ai refusé de croire. Oh! l'idée qu'un autre pourrait être nommé votre époux, Anna, me tuait d'avance, la raison m'abandonnait avant la vie, le désespoir était roi de mon cœur.

Et pourtant, si sans moi elle devait être heureuse! — Voilà dans quel flottant abîme

de contradictions et de déchiremens j'ai eu à lutter pendant des heures d'agonie.

On m'avait donné dans cette forteresse la permission de descendre au solitaire jardin, car on n'avait plus rien à me refuser. Je crus voir là que le jour tombait. C'était un soir pareil à celui où tu vins passer ton bras autour du mien sous les grands arbres qui terminent le verger de notre hameau, t'en souvient-il? un soir, un soir d'avril où, brûlé d'avoir en t'écoutant respiré de trop près ton haleine, j'osai te dire dans l'obscurité : — Donne-moi ce que je te vole. Et tes lèvres se trouvèrent sous les miennes, et je te sentis mourir dans les bras qui te retenaient. Mais ici, pendant mon rêve, la bise qui avait passé sous les pins devant le porche, arrivait à moi froide et amère. La lune, que j'ai tant aimée quand elle glissait entre les feuillages comme un oiseau aux aîles d'argent, ressemblait à une tête errante, un pâle débris de condamné qui a déjà subi la hache.

Les horloges et les sentinelles se répondaient. Toutes redisaient le mot d'ordre et répétaient à mon oreille : — Prenez garde à vous !

Ici, j'ai quitté un moment la plume : vous pourrez le voir. J'avais entendu un bruit de chevaux. Ce pouvait être l'estafette, porteur d'un ordre pour me transférer. C'est à Paris peut-être qu'on m'eût conduit : c'est là que sont mes prétendus complices. Oh ! concevez-vous déjà ce changement du sort ? Mais ce mouvement dans la forteresse n'était pas produit par l'événement que j'espérais. On fût monté jusqu'à mon donjon ; déjà j'aurais vu Lauval, le front rayonnant de joie.

Si ce courrier pourtant fût venu, quel bonheur ! Je ne veux pas mourir ; il reste une tâche à faire, des droits à reprendre et à consacrer. Je veux être encore à la patrie et à toi. Sortir de ce lieu : se pourrait-il ? Voir le ciel large, être rapproché du séjour où vous êtes !

Quelle consolation que d'habiter déjà la même ville, tressaillir aux mêmes impressions de l'air, être caressé du même rayon de soleil!

Hélas! oui, je m'étais trompé : achevons donc ce que je vous expose.

Dans les derniers momens de cette angoisse je n'ai pensé qu'à vous, esprit charmant qui releviez mon courage, fleur suspendue jusqu'au dernier soir aux murs de ma prison, palme jetée sur mon cercueil! A votre âge, on se plaint et on se console, au mien on se tait et on meurt.

Eh! quand elle m'aurait donné de mauvais jours? réfléchissais-je encore, je ne me serais jamais repenti d'en avoir fait l'arbitre de ma destinée. Éternelle gratitude à qui nous a fait connaître un divin sentiment, ne fût-ce que pour la durée d'un éclair. Quel vide, ô mon Dieu, que la condition des indifférens! L'amour, dit l'Imitation, qui veille toujours et ne dort jamais, même dans le sommeil, c'est le

soutien de la vie, c'est le pain de l'âme. De toutes les indigences, celle du cœur est la plus horrible à souffrir. Si elle m'eût oublié, eh bien! je l'eusse peut-être aimée encore, plutôt que d'être repris par l'indifférence. C'est cette haute sympathie par qui tout se crée : à force d'aimer, on a animé une statue. Que faut-il pour croire aux miracles et pour les accomplir? Aimer. Lève les yeux : presque tous les signes célestes rappellent des amours. Les étoiles, dit Marguerite de Navarre, n'ont de place au ciel que pour avoir aimé. Il y a des hommes qui renoncent à la fortune, à la gloire, à la considération même, plutôt que n'aimer pas : je le conçois. Te sens-tu aimée, toi, dis? Eh bien! tu as touché le faîte des félicités humaines. Consens, si je quittais ce monde à renoncer à son séjour, de peur des déceptions à venir. Emportons les illusions qui nous restent, veux-tu, ce sont les seuls biens véritables que Dieu ait départis aux humains. La vie

n'est qu'un long suicide. Heureux sont les morts, dit l'Éclésiaste. Viens! ce qu'on appelle mourir n'est qu'entrer dans une vie inconnue, épurée. C'est quand on a passé le fleuve qu'on s'assied sur les purs gazons de l'Éden.

Rosane, toutes ces pensées m'agitaient donc successivement, et j'en étais là de cette alternative, quand il m'a semblé que je voyais entrer Lauval dans mon rêve. Il pleurait. Alors j'ai demandé à être enseveli dans mon manteau; le manteau qui t'a reçue, Rosane, quand tu dormais appuyée sur mon cœur. Il m'est cher deux fois : mon premier général avait gardé le sien depuis les mûriers de Marengo, et il voulut qu'on l'en revêtît sur le lit de Sainte-Hélène. Le mien aussi a protégé mon humble sommeil sur un champ de bataille. Il porte déjà l'empreinte de deux balles reçues à Champ-Aubert..... mais le plus précieux des souvenirs qu'il recèle, c'est, je le confesse, de

t'avoir serrée dans ses plis durant cette nuit qui t'amena aux portes de ma forteresse. Il me semble qu'il conserve la grace de ta forme et le parfum de tes cheveux. Il me semble.....

Une dernière fois voilà ma lettre interrompue; mais je ne rêve plus maintenant. On vient. Soit! C'était assez s'attendrir; je me reprochais de m'être laissé aller trop longtemps à des idées qui ressemblent à de la faiblesse. Maintenant ce ne peut être que le messager qui délivre : accueillons l'espérance, ma captivité va finir.

POST-SCRIPTUM. Je ferme ce léger pli sans adieu. N'oublie plus d'envoyer les livres que j'ai demandés et sers-toi toujours du couvert et du nom du capitaine Lauval.

Au revoir! la plus pure moitié de mon âme.

XI.

Mme de Lussey disait à Mlle d'Orthès, une après-dinée qu'elles étaient toutes deux assez rêveusement accoudées sur le balcon en terrasse qui dominait les cours de l'hôtel :

— Ma chère enfant, il ne faut pas accueillir des pressentimens sans vraisemblance et vous laisser vaincre par la mélancolie. La dernière

lettre que vous avez reçue de lui était bizarre et découragée, mais nous en aurons bientôt quelques autres.

— Je les attends, dit Rosane. Mais j'ai moins de résignation que je ne le voudrais, et que ne prétend m'en imposer votre mari. Je ne suis pas de ces femmes à qui les absens passent du cœur.

— Je le sais. Vous êtes romanesque plutôt et vous vous exagérez le devoir. En serez-vous un jour plus heureuse! Et qu'avez-vous répondu à ce cher prisonnier?

— Je ne lui ai pas répondu encore.

— J'aurais bien une distraction à vous proposer...

— Il n'en est pas pour moi.

— Une surprise...

— Laquelle?

— Oh! vous allez vous récrier; vous allez vous croire obligée à l'ennui et à la retraite, parce qu'un pauvre et loyal proscrit, enfermé

à quarante lieues de nous, ne pourra prendre part à cette fête.

— Quelle fête?

— Oh! rien.

— Encore? Serait-ce chez l'ambassadeur de Sardaigne?

— La plus riche et brillante société de Paris. On y a fait inviter mon mari et sa famille.

— Le comte?

— Peut-être.

— Je vous sais gré, Clotilde, de me connaître bien, dit Mlle d'Orthès. A moi une invitation, des parures, un bal! quand un péril peut à l'heure qu'il est menacer l'homme dont je dois porter le nom.

— Nous ne pensons pas de même, chère petite. Je ne crois point que nos distractions ajoutent aux chagrins des êtres qui nous sont chers et qu'il faille nous inoculer leurs maux, sans aucune chance pour les en guérir, ou

même les consoler. Cette obligation supposerait les autres égoïstes.

— Vous croyez ?

— Mais je n'insiste point sur cette idée. Ce sera une rare occasion perdue : la réunion doit être des plus belles qui seront remarquées cet hiver.

— Que n'est-il ici !

— Je le voudrais.

— Et.. quand.. se donne-t-elle, cette fête ?

— Ce soir.

— Ce soir ? Oh ! malheureusement l'impossible m'empêche ici de montrer le mérite que j'aurais eu à lutter contre la tentation. Je n'ai, que je sache, ni habits ni bijous qui soient de mise dans ce rendez-vous du plus grand monde.

— A moi, dit Mme de Lussey, qui n'ai pas vos scrupules, il eût été permis peut-être de prendre une telle sollicitude pour vous. N'ai-je pas le droit d'être un peu votre sœur, votre providence et votre amie ?

— Que voulez-vous dire ?

— Que vous devriez combattre le travers sentimental de votre esprit, Rosane; vous confier un peu plus à mon dévouement.

Et tout en poursuivant cette grave controverse, les deux dames quittèrent la terrasse en se donnant le bras dans la familière habitude de leurs confidences. Puis Mme de Lussey entra nonchalamment dans sa chambre à coucher; et là, sur une ottomane, deux robes de bal exactement pareilles et d'une magnificence du goût le plus pur s'étalaient dans une rivalité charmante. Deux écrins s'ouvraient sur la console et deux bouquets de fleurs naturelles exhalaient leur senteur insensible et pénétrante.

— Vous présiderez du moins à ma toilette et m'aiderez de vos conseils, Rosane.

— Est-ce que les turquoises auraient été pour moi ? demanda la blonde enfant.

— Comme les topazes pour mes cheveux noirs, approuva d'un signe empressé la géné-

reuse rivale. Essayez donc un peu ce diadème. Les pendans d'oreille ont été montés par Gonzalvi.

Déjà la capote, mise contre le soleil, avait volé sur le haut d'un chiffonnier, et la charmante affligée fit jouer le bleu riant des bijous dans les tresses de sa longue chevelure. Il lui vint dans l'idée que l'ensemble d'une telle parure lui siérait mieux qu'à Mme de Lussey; et pourtant elle commençait à trouver son amie resplendissante, à mesure que la femme de chambre avançait dans l'édifice de la toilette.

— Mais c'est sur vous que vous pourriez mieux voir et juger; et avec la robe, l'écharpe, l'éventail, le bouquet, dit négligemment la tutrice.

— Je veux bien rendre cet hommage à votre bon goût, ma pourvoyeuse fée, payer ce tribut à votre complaisance et peut-être à ma propre coquetterie, là, dans votre cham-

bre et devant ce seul miroir; mais vous sentez qu'il serait inconvenant que je parusse ainsi aujourd'hui devant le monde.

— Eh bien, vous avez raison, reprit gaiement l'autre femme; le monde serait vaincu. Jamais je ne vous ai vue si jolie. Je ne connais aucun ajustement qui soit si naturellement à votre avantage. Que de cœurs vous épargnez par votre modestie, ma chère! que de conquêtes vous nous laissez à faire!

La camériste présenta les plus mignons souliers de satin qui jamais eussent enfermé des pieds de mandarine, et à peine Rosane se les eût-elle laissé chausser qu'un bruit familier, un toc-toc conjugal se fit entendre à la porte.

— Entrez, dit Mme de Lussey résolument.

Et avant que Rosane eût pu s'y opposer, fuir ou se dérober du moins vers l'alcôve pour dépouiller bien vite le frais vêtement, M. de Lussey était auprès de sa femme.

La figure du magistrat était soucieuse. Il

venait évidemment parler d'affaires, mais il sembla que la présence de sa pupille le gênât en ce moment.

— Mademoiselle aussi, dit-il, ira à ce bal?

— Pourquoi non, mon ami? Mais vous avez quelque chose à m'annoncer.

— C'est que je n'irai pas, moi.

— Quel caprice!

— J'ai des démarches, des ennuis, des soins nouveaux et urgens à prendre. — Mais qui est donc là?

— M. de Mauvion! annonça en rentrant la femme de chambre. Il est depuis longtemps au salon qui demande si ces dames auraient besoin d'un cavalier de plus et voudraient lui permettre de leur offrir la main.

— Très bien! dit M. de Lussey en s'éloignant: raison de plus pour qu'on n'ait pas ici besoin de moi. Anatole est un familier des grands hôtels et des chancelleries, il vous sera

beaucoup plus utile et plus agréable que moi chez l'ambassadeur.

M. de Lussey n'avait jamais montré de dispositions hostiles contre ce jeune homme : il le savait riche; et quel tuteur prévoyant décourage jamais ces sortes de prétendans autour d'une orpheline à marier ?

L'espèce de désapprobation qui venait d'être donnée sur la présence de Mlle d'Orthès à la fête ébranla pour elle la résolution de n'y pas aller. La contradiction lutta dans son esprit avec l'inconvenance de cette démarche, puisqu'on lui connaissait un motif d'inquiétude; et elle ne savait déjà plus à quel parti s'arrêter quand M. de Mauvion entra lui-même dans le boudoir. Les portes étaient restées ouvertes. Le diplomate put entrevoir la toilette des deux dames qu'il allait escorter; et l'effet que produisit sur lui la grace de Rosane illumina si soudainement sa figure, que la jeune fille rougit du plaisir d'être trouvée si belle. Elle

se sentit moins de courage à sacrifier son triomphe. Elle opposa encore des hésitations, des refus, mais sa compagne n'entrevoyait plus là que les précautions de la coquetterie demi rendue. En descendant au salon, Rosane dit qu'elle ne sortirait pas; elle le dit près de la voiture; elle le disait au fond du carrosse en entrant dans les cours resplendissantes de l'ambassade; puis, invitée au premier quadrille par Anatole, il fallut bien se résoudre à ne pas afficher plus longtemps l'air maussade.

Anatole avait ce savoir faire qui réussit presque toujours auprès de quelques dames, il faut bien le dire à la honte de qui de droit; il avait cette froideur suffisante, imperturbable fatuité, vernis d'outrecuidance qui fait passer tant de choses en quelques cercles aristocratiques.

— Vous voilà bien grave à présent, Mademoiselle, dit-il pendant une trêve entre deux galops: Vous regrettez votre chambre soli-

taire, et si vous y étiez recluse, avouez que votre esprit serait au bal.

— Je puis changer d'impressions, Monsieur, sur un sujet de si peu d'importance, dit Rosane; mais je ne change jamais d'avis sur les esprits moqueurs et désobligeans.

— Les femmes savent-elles bien ce qu'elles veulent!

— Elles savent du moins ce qu'elles ne veulent pas. Je me sens déjà fatiguée : ayez la bonté de me reconduire à ma place.

— Je vois, dit le dandy empressé d'obéir, puis se retirant après avoir salué respectueusement, que Jean-Paul, un auteur que j'étudie à tort et à travers, a bien raison de dire : Les hommes ont toujours quelque chose à faire et envoient leur âme loin d'eux; les femmes restent au logis avec leur cœur.

Il allait rentrer à la danse; Rosane le retint d'un coup d'œil. Elle le sentait supérieur celui-là parce qu'il ne tremblait point devant elle.

Et aussi, elle venait de voir entrer la comtesse de R., et ne voulait pas être quittée au profit de cette idole assidue de M. de Mauvion.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas, dit-elle, Monsieur, dans votre esprit, quelque indulgence pour des préoccupations sérieuses? Est-ce que ne point dénier des affections déjà anciennes, ses engagemens, rester attachée à ses amis tant qu'ils sont malheureux, vous semble indigne de tout intérêt, de tout hommage?

— D'autant moins, répondit Anatole, que cette personne-là, et je désire que ce soit vous dont vous parliez, serait une exception à son sexe. Le reste se croit le droit d'échapper à la logique des sentimens.

Anatole convenait bien en ce moment avec lui-même qu'il passait les bornes de l'impertinance, mais le moyen de séduction était d'urgence: il était fort intéressé à faire cette conquête!

— Les dames, reprit-il en tempérant par un sourire son insolente gaieté, ont des goûts, des engoûmens, des passions à fleur de peau; mais des attachemens, en sont-elles même susceptibles! Ces créatures de gaze et de dentelles dont nous avons fait nos maîtres ont rarement l'énergie d'aimer : faire l'amour est leur passe-temps ordinaire, mais le sentir! Elles sont peut-être capables de vertu, mais de constance!..

Rosane fit un mouvement d'effroi.

— Ce n'est pas leur faute, ajouta indulgemment le jeune homme : c'est une infirmité imposée à leur nature. La plupart des jeunes filles restent à l'état de poupées gracieuses. Elles aiment trois jours. Eh bien, c'est la durée d'une fleur. Leur cœur tourne comme le lait s'aigrit. Le chêne ne s'étonne pas quand la paquerette se fane si vite à ses pieds. La fleur n'est pas plus de la nature de l'arbre que vous n'êtes de la nôtre. La femme,

quoi qu'en dise la Genèse, n'est pas issue de la côte de l'homme.

— Vous avez bien raison ! Monsieur, dit Rosane : notre origine est plus digne de Dieu. Les anges ont autrefois aimé les femmes.

—Autrefois, dit Anatole ; mais ces intrigues-là me paraissent finies. Attachez-vous maintenant à la plus parfaite, et vous serez toujours (dans le siècle où nous sommes), obligé de lui pardonner votre successeur... ou votre prédécesseur.

Ce dernier mot blessa si profondément Mlle d'Orthès que M. de Mauvion la vit pâlir.

— Vous souffrez? dit-il.

Il offrit son bras et conduisit la danseuse vers un premier salon servant de vestibule. Là, on ouvrit une porte-fenêtre donnant sur de vastes jardins, et à la vue d'un ciel étoilé, devant un seul nuage fauve qui fuyait à l'occident comme pour contraster avec la pureté du reste du ciel, Rosane se souvint d'Elzéar,

admirateur si passionné de la sérénité des nuits. Une larme lui vint aux yeux; elle se dit, sans se défendre de laisser arriver jusqu'à Anatole des paroles prononcées à demi voix :

— Hélas! quelle pensée l'occupe en ce moment? Que fait-il?

Une explosion d'armes se fit entendre; elle partait d'une prochaine charmille.

Mlle d'Orthès poussa un cri de terreur et se sentit défaillir.

— Ce n'est rien! ce n'est rien! crièrent des domestiques en passant rapidement pour aller rassurer les dames : une maladresse de l'artificier; le feu mis trop tôt à des pièces mal disposées. On n'attend plus que le signal de son Excellence.

Anatole, dans la demi obscurité où tout était retombé subitement, se pencha pour expliquer cette nouvelle et rassurer Rosane. Il effleura ses cheveux; il fallait presser la taille de la jeune fille pour la relever, et un vertige

le saisit. Il osa..... (une femme a tant d'attraits couverte de larmes, il est dans sa douleur, pour qui la respecte moins qu'il ne la désire, un entraînement de compassion si voluptueuse...) il osa, dans l'égarement que provoquait l'ombre complice, rencontrer les lèvres de la victime; et Rosane, comme la jeune lionne, dressa impérieusement sa tête. Puis, avec un accent d'horreur, elle répéta :

— Du sang! j'ai vu du sang!

On accourut : Mme de Lussey la première, et elle entendit les étranges paroles prononcées par sa pupille.

— Elle se sera, dit-elle, heurtée contre l'angle d'un meuble. Elle est blessée sans doute au front.

On apporta des flambeaux, de l'eau, des compresses : il n'y avait point là de blessures. Ce sang aperçu par Rosane ou qu'elle avait senti couler, on n'en reconnut aucune trace; il n'était que dans son imagination troublée.

XII.

Rentrée chez elle, Mlle d'Orthès ne s'était point couchée. Elle avait erré dans son appartement, suivie par de vagues fantômes et surtout par le remords d'avoir laissé sans réponse plusieurs des lettres du prisonnier. Avec quelle hâte elle quitta la parure dont elle avait consenti étourdiment à se revêtir! Elle se prépara

à répondre à Elzéar en recherchant quelques uns de ses derniers écrits. Ai-je bien lu sa plus récente lettre, se dit-elle? n'a-t-il pas caché là un sens sinistre? Non; il recommande partout la patience et parle de fidélité et d'espoir avec plus de douce autorité que jamais. Il s'est amélioré dans sa prison et nous nous dépravons dans le monde. Il échappe à la lassitude du malheur, il a plus de richesse d'âme que nous tous!

Puis, éloignant tout à coup la table placée devant elle :

— Si, au lieu d'un froid papier, j'allais le trouver moi-même? Je vaux mieux, ajouta son sourire d'orgueil, que toutes les excuses du monde. Quelles paroles écrites égaleront ma présence. Montrons-lui ce dévouement. Si je ne sais parvenir jusqu'à lui, au moins il me verra : je l'apercevrai, ne fût-ce qu'à la fenêtre où j'ai déjà vu briller sa lampe. Mais s'il n'était plus dans cette forteresse? Eh bien!

j'aurai du moins de ses nouvelles. Je lui dois bien cette expiation pour le désordre de mes pensées, et pour l'avoir affligé sans doute par d'inexplicables silences.

Alors elle alla réveiller la femme de Julien, dévouée ainsi que le sergent aux deux futurs époux. Elle lui donna une croix d'or pour Edmée, sa sœur de lait encore en pension; et sans se confier à d'autres personnes, remettant à son retour à chercher une raison de cette courte absence, Rosane trouva moyen de mettre promptement à exécution ce projet. Avant le jour elle avait su se faire amener une chaise de poste, et escortée de sa vieille compagne, reprendre une route qu'elle connaissait déjà.

— Oui, oui, donnons-lui ce périlleux témoignage, se répéta-t-elle souvent pour se rassurer contre tous les genres de terreur qui l'attendaient sur une grande route, car plus d'un ormeau parut à deux femmes seules un bandit

apposté, plus d'un coup de vent inattendu dans les portières de la calèche leur demanda la bourse ou la vie.

Arrivée en douze heures à la citadelle, Rosane ne sut plus comment s'y prendre pour donner suite à cette entreprise. Elle n'avait commencé à réfléchir qu'en présence même des difficultés. Elle demanda le capitaine Lauval, et il lui fut répondu sans hésitation qu'il n'était point au château, comme si à une telle démarche prévue de sa part, la réplique eût été d'avance une consigne. Alors elle annonça qu'elle désirait parler au gouverneur lui-même, et le concierge ne put résister aux instances qu'elle sut faire par tous les moyens de persuasion possibles pour pénétrer dans la première cour. La citadelle était en ce moment déserte, les troupes occupées de manœuvres sur les glacis les plus éloignés. Un silence rigide régnait autour de la voyageuse.

C'était l'hiver. Au dessus des toits inégale-

ment couverts de neige, peu de cheminées fumantes annonçaient la présence des hôtes et le bien-être du foyer. Les sentinelles frappaient du pied; leurs manteaux claquaient au vent; nul soldat n'avait quitté le corps-de-garde pour venir s'occuper de l'étrangère : pas même Brise-Bleu, resté à tenir affectueusement un tuyau de poêle dans ses bras.

La première pensée de Rosane, son premier mouvement fut de regarder le long de ces hautes tours pour essayer à reconnaître la croisée où elle avait vu flotter un signal d'adieu; elle comprit qu'elle devait être pratiquée sur une autre façade. Le préau où elle était admise ne décrivait, en forme de terrasse, que la moitié de l'enceinte entourant le château. Mais vers la partie du nord, le pied des bâtimens s'enfonçait dans ces fossés dont la partie rocailleuse et aride avait déjà attiré les regards de Salvigny, le jour de son arrivée. Rosane, que personne ne surveillait et qui avait pris la pré-

caution de se couvrir d'un manteau blanc pour être de plus loin et plus distinctement aperçue, découvrit un escalier à pic descendant dans ces profondeurs. De là elle pouvait accomplir le reste du chemin dessinant la circonférence des remparts. Elle suivit témérairement les pierres étroites et glissantes, mais arrivée dans ces fossés comment s'y reconnaître encore? Il y a si loin de l'aspect des objets naïvement éclairés par le jour au fantastique prestige que leur a prêté une fois le crépuscule et les étoiles! Cependant, à force de mesurer de bas en haut le fût gigantesque de ces colonnes de briques, ses yeux s'arrêtèrent sur une meurtrière ouverte en ogive. Les brumes venues de la mer prochaine montaient en légers flocons, elles entouraient l'édifice de mouvantes spirales et contrariaient les observations de Rosane. Il fallut attendre. Elle espérait saisir une éclaircie entre toutes ces vapeurs. Aucune patience pouvait-elle lui manquer dans cette con-

templation? Elle alla, résignée et attentive, s'asseoir sur un tertre de pierres et de gazon qu'un sourire du soleil venait de toucher, comme pour en effacer la neige. Là, elle fut assaillie d'une amertume vague et profonde. L'imagination qui cherche les sombres idées les rencontre facilement. Elle vit sous un campanile de forme monacale, une cloche isolée qui, en prise à tous les vents, profilait sa silhouette sur ce ciel grisâtre.

La raffale passa et la cloche se prenant à sonner toute seule, la superstitieuse enfant se leva pour quitter l'élévation du terrain sur lequel elle était assise. Sa présence pouvait être une profanation! S'il y avait là, pensa-t-elle, un de ces infortunés qui succombent avant le jour de la justice humaine? — Si après qu'on lui a fait user ici sa liberté mortelle, ses restes demeuraient enchaînés encore? — Si on ne l'avait pas même rendu à une terre libre, à la société morte de ses frères? — Après le trépas

une peine! — Si c'était là un tombeau prisonnier!

La brume se déchira. Rosane vit distinctement, avec ses barreaux qu'elle croyait reconnaître, la croisée étroite. Tout accusait un lieu inhabité; il lui sembla que l'araignée avait déjà tissu là ses toiles épaissies de poussière. Dans des vases de terre quelques branches d'arbustes penchaient flétries et desséchées.

Lauval avait été averti, cependant, qu'une dame arrivée de Paris et qui le demandait, avait malgré un premier refus pénétré dans la forteresse. Plutôt que de laisser alors l'étrangère s'adresser à quelque autre que lui, il l'avait cherchée, suivie, et trouvée enfin se reposant sur la terre glacée. Il était demeuré interdit et immobile derrière elle.

Rosane reconnaissait alors, et à ne plus hésiter, cette fenêtre allongée où la main d'Elzéar lui avait été tendue. Dans l'exaltation de ses craintes et surtout de son impatience à le

revoir, il lui échappa de dire, sans soupçonner qu'elle eût émis tout haut sa pensée :

— Mon Dieu ! s'il n'était plus ici !

— Il n'y est plus, Madame, dit une voix calme derrière elle.

C'était la voix de Lauval.

— Libre ! s'écria Rosane, le front rayonnant d'espérance.

— Oui.

— Il a été ordonné de son sort?

— Sur un ordre expédié de la cour.

— Y a-t-il longtemps ? demanda la fiancée tremblant d'émotion et de joie.

— Peu de jours, dit rapidement l'officier.

— Et où est-il ?

— Vous savez qu'un secret environne tout ce qui touche les prisonniers d'état, mais... vous aurez bientôt de ses nouvelles.

— Ah ! je comprends, dit l'enfant mobile : on l'aura transféré. C'est un événement prévu, qu'il m'avait annoncé lui-même.

Lauval accueillant cette idée avec un sourire, se hâta de faire un signe affirmatif.

—Il subit donc ailleurs une captivité moins rude, Monsieur? Oh! je respecte la discrétion militaire! Mais on lui rendra bientôt une plus entière liberté? Puisse-t-il sur sa route trouver le moyen de s'évader, et gagner enfin, comme il en avait repoussé le premier projet, l'Angleterre ou l'Amérique! Vous a-t-il parlé de moi?

—Jusqu'au dernier moment, dit le capitaine.

— Et ma lettre du seize, la plus récemment envoyée, l'avait-il reçue?

— La voilà, dit Lauval. Je n'ai pu remplir vos intentions. Mais votre présence ici, Madame... il fait bien froid... vous êtes bien mal!.. c'est une démarche inutile et peut-être dangereuse. Hâtez-vous de vous éloigner.

—Oui, oui, approuva Rosane avec confiance et de plus en plus enivrée de joie.

Il y avait dans ce peu de paroles d'un ami, ces conseils donnés avec douceur et la sérénité qui avait gagné le visage de Lauval, il y avait une telle coïncidence avec les vœux et les espérances de la jeune fille que les terreurs qui avaient agité son imagination disparurent.

— Merci! Monsieur, dit-elle, et adieu. Ne craignez pas mes inconséquences. Je repartirai ce soir. J'ai hâte d'être à mon tour loin d'un lieu si austère: mais nous nous reverrons.

— Je le souhaite.

— Et sous de plus heureux auspices encore!

— Espérons.

— Ne devinez-vous pas lesquels? Je crois savoir que votre ami n'a point de secret pour vous, Monsieur.

— Aucuns.

— Eh bien! il m'aura prévenue sans doute dans une fraternelle invitation.. ou bien ma félicité est si grande qu'elle me permettra aussi de vous l'adresser.

— Laquelle?

— Une fête!.. promettez, si une fête prochaine, une sainte union doit se célébrer sur la terre de France..., promettez d'y venir apporter vos vœux.

Lauval s'inclina, et il résolut d'accompagner la voyageuse hors de la citadelle. A l'auberge des Trois-Couronnes, il se tint à ses côtés assidûment, et il prit soin lui-même d'ordonner les préparatifs du départ. Rosane, en le remerciant, lui tendit la main : elle voulut toucher celle qu'Elzéar avait tant de fois serrée avec estime.

— Ainsi nos conditions, Monsieur, s'améliorent déjà, dit-elle, en nous éloignant de vous : vous me pardonnerez de me féliciter de l'événement qui vous sépare d'un ami. En calculant les chances de son sort, il doit vous être consolant de penser : Du moins nous ne le verrons plus souffrir dans ces sombres murailles.

Quand elle revint à parler d'avenir, Lauval ne dissimula point qu'il était en proie à diverses inquiétudes, mais il se hâta de fermer la portière, en protestant de la constance de ses souvenirs et d'un dévouement sans limite à la plus chère de ses amitiés.

Au fond de la voiture qui la ramena sans retard à Paris, Rosane réfléchissait : Le bonheur s'achète. C'est une couronne dont il faut désarmer les épines; mais le meilleur des deux être unis relève infailliblement la destinée de l'autre. Ainsi j'ai le profit des vertus d'Elzéar. Est-ce que le prix mérité par ses sentimens nobles et ses actions toujours généreuses pouvait jamais nous échapper?

XIII.

Le premier événement qui frappa Rosane à sa furtive rentrée chez son tuteur, fut de recevoir et d'ouvrir une lettre venue en son absence. Elle était du lieutenant Salvigny.

Cet envoi ne contenait point encore de renseignemens sur le destin du prisonnier. Le timbre était de Paris. Rosane attribua ces

précautions à la prudence ordinaire d'Elzéar et en tira de favorables indices. Il devait être déjà plus près d'elle.

Il invitait à se rassurer pleinement, à attendre, à ne point écrire encore, à ne commettre aucune imprudence. En cherchant sur lui des informations prématurées, on pourrait ainsi compromettre l'avenir. La même enveloppe enfermait divers papiers, c'étaient quelques pages rêveuses, écrites à intervalles, des réflexions et d'imparfaites ébauches de philosophie politique et de poésie, comme il en échappe aux loisirs de quelques prisonniers. Elle remit au lendemain pour parcourir ces fragmens; et vers onze heures du matin, elle y jetait les yeux avec intérêt, quand M. de Mauvion se présenta devant elle en compagnie de Mme de Lussey. La tutrice, qui raillait habituellement les constances humaines, laissa quelques instans les jeunes gens ensemble, et la sécurité qui renaissait pour Rosane sur le

sort d'Elzéar lui fit accueillir le rival avec une faveur inaccoutumée. M. de Mauvion débuta avec cette assurance de diplomate qui ne voit rien de solennel aux rapports privés, aux intérêts de cœur : espèce d'homme qui croit seulement que là où les états se choquent les affaires commencent.

— Je n'ai point dissimulé, Mademoiselle, aux personnes qui seront consultées sur votre avenir que j'eusse voulu mériter votre affection et obtenir votre main. Vous êtes, m'a-t-on dit, la souveraine maîtresse de ces deux choses : voulez-vous m'encourager à quelque espoir?

Rosane pensa subitement : Non ! mais le dire ainsi lui semblait heurter les convenances du monde. Elle balbutia :

— J'ai... des engagemens, Monsieur, qui peuvent être réclamés d'un jour à l'autre.

— Les longs projets d'avenir sont incertains, reprit le comte. Les vœux que je forme

auraient été un peu moins entourés d'obstacles pour se réaliser.

— Je suis honorée, Monsieur, d'avoir pu vous inspirer une résolution si grave et si brusquement exprimée, mais.....

— Vous vous croyez retenue par un point d'honneur dont j'apprécie la délicatesse, Mademoiselle. Vous vous supposez sous la dépendance d'une étourderie dont je connais les démarches ; mais si le monde manquait d'indulgence pour cette générosité irréfléchie, ce n'est pas moi qui refuserais de trouver cette exaltation d'esprit toute vénielle. Le premier objet de nos rêves doit souvent cette faveur au hasard. Le cœur a besoin de se connaître et de s'éprouver pour croire à lui-même. Je sais de qui vous aviez enhardi la recherche, et je ne serais point jaloux d'une prévention qui se dissipera au premier jour.

— Vous vous trompez, Monsieur, dit la voyageuse, blessée dans la supposition de cette

instabilité. J'ai eu le temps de m'interroger sur des résolutions prises et j'y persiste.

— Au point d'aller savoir des nouvelles d'un prisonnier aux portes mêmes du lieu de sa captivité? je le savais.

Rosane ne put dissimuler sa profonde surprise.

— Mais l'homme propose, ajouta Anatole, et ce proverbe-là est plus sûr que tel autre qui avance que Dieu veut infailliblement ce que la femme sait vouloir.

— Je n'ai donné à personne le droit de mettre en doute ma persévérance, Monsieur, et mon respect pour la religion des promesses. Il est des circonstances qui augmentent encore l'obligation de les tenir.

— Écoutez-moi.

— Non, Monsieur. Vous ne voudriez pas que l'action d'insister sur une demande, d'abord flatteuse, finît par dégénérer en supposition blessante pour moi.

— Dieu m'en garde, Mademoiselle! Jai fait cette démarche dans l'intérêt égoïste de mon bonheur, je l'avoue, et pour l'acquit d'une conscience qui ne me reprochera point de n'avoir su tout tenter pour réussir; mais je veux si peu encourir votre disgrace, que si je me résigne à satisfaire les vœux de ma famille, à défaut des miens, ce sont des rapports d'amitié et d'estime que je solliciterai près de vous.

— Que voulez-vous dire?

— Que je me laisserai marier au gré des ambitions et des intérêts d'autrui, puisque je sens m'échapper l'espoir de vous consacrer mes jours.

— Vous êtes d'une docilité fort soudaine, dit Rosane en masquant d'un sourire son étonnement mêlé de dépit.

— Je n'avais demandé pour réfléchir que le temps de vous consulter, Mademoiselle, et de tenter l'épreuve que je viens de subir.

La coquetterie de Rosane parut de nouveau déconcertée un moment, puis elle dit :

— Soyez heureux, Monsieur, autant que vous méritez de l'être.

— Voulez-vous savoir à quel pis aller pourront me résigner vos dédains, Mademoiselle ? Vous devinez la personne...

— Pas le moins du monde.

— On veut me faire épouser les grands biens d'une jeune veuve : madame la comtesse de...

— Je ne veux pas savoir son nom, interrompit brusquement Rosane.

— Pourquoi ? C'était déjà une confidence amicale.

— Parce que vous venez d'en parler légèrement, Monsieur. Une recherche de vous, un des brillans partis de la nouvelle cour, ne suffirait-elle pas pour relever les plus humbles, comme pour toucher les plus orgueilleuses ?

— Eh ! entrez : entrez, madame de Lussey, interrompit à son tour Anatole. Hâtez-vous de venir mettre fin à un panégyrique par lequel on éconduit les présomptueux. Je suis enterré sous les éloges ; écoutez mon oraison funèbre.

XIV.

Mme de Lussey avait semblé toutefois vouloir rassurer Anatole d'un coup d'œil. Mais le dandy s'était éloigné, laissant Rosane étourdie de la facile résignation qu'il avait su feindre.

— Quelle incroyable légèreté ! se dit-elle, et que pourrait-il y avoir de sincère dans un caractère comme celui-là ?

Elle pensa à Elzéar. Que la comparaison le grandissait dans ses réflexions mêlées d'inquiétudes! Alors elle fut heureuse de se retrouver seule pour chercher, dans les pages qu'elle avait reçues de lui récemment, les dispositions par où cette âme avait successivement passé pour elle. Elle s'anima de toutes les émotions qu'avait retracées le prisonnier : c'était ressaisir son passé. N'est-ce pas revivre en effet de la vie de l'écrivain que suivre les traces de sa plume? Elle s'attacha d'abord à quelques lignes élogieuses dont l'inspiration répondait en ce moment au recueillement de son esprit. Il ne lui avait pas été difficile de deviner pour qui autrefois avaient été composés les premiers vers *.

M. de Mauvion, lui, n'était pas poète. Riche et homme du monde, vain et non rêveur, distrait ennuyé, il cherchait la vie hors de lui-

* Fragmens rejetés à la fin du volume.

même; il cultivait de l'existence ce qui la fait envier au commun des âmes, mais non ce qui la divinise.

La supériorité intellectuelle de Rosane n'eût pas suffi à attirer ses hommages. Une orpheline sans grande fortune, se fût-il arrêté à cette conquête si l'on n'eût repoussé ses premières démarches? Mais la vanité du fashionable s'exaltait. La jeune belle avait dans le cœur des prédilections avouées : il était piquant de les détruire. Cette obstination et ce jeu futile ont mené à des résolutions bien sérieuses et au dénoûment le plus solennel des esprits plus forts que le sien.

Pour Rosane, elle ne s'était jamais préoccupée des vulgaires avantages de cette alliance; mais sa vanité tirait parti d'une telle recherche. Les assiduités du comte la rehaussaient devant le monde. Elle était résolue à la fois à deux choses : ne pas accueillir ce prétendant, et ne pas lui rendre sa liberté, du moins avant

qu'elle n'eût disposé de la sienne propre. Elle voulait bien l'éconduire, mais non en être quittée. En un mot, dans les plans secrets de sa coquetterie, le diplomate ne devait se marier qu'après elle.

La solitude pesait à cette jeune reine du monde. A toutes ses apparitions dans les cercles se liait le souvenir des attentions d'Anatole. Il était pour quelque chose dans chacune des occasions de plaisir ou de triomphe qu'obtenait sa grace. Aux bals ou dans les réunions de la cour il était assidu comme son ombre : tel était le nœud de leur sympathie.

Mlle d'Orthès s'étonnait bien quelquefois des longs intervalles que mettait Salvigny à lui écrire et des mystères que peut-être faisait-il un peu volontairement sur son sort. Elle s'était adressée à Lauval : Lauval avait lui-même quitté la forteresse. Chaque jour elle se sentait plus seule. Qu'il faut d'intimes trésors de l'âme pour remplacer l'émulation à aimer que

fournit la présence, ou l'espoir du moins d'un prochain retour! Aimer, dans l'absence, n'est pas une force de cœur communément départie. Souvent Anna s'arrêtait à considérer le coffret où le lieutenant avait glissé des papiers mystérieux. Un jour, lassée de ne rien recevoir de lui, elle avait pensé à forcer ce secret, comme pour chercher là des renseignemens, une sécurité, des nouvelles.

Dans de pareils momens M. de Mauvion la surprenait-il? elle était maussade; elle l'éconduisait sans ménagement. Puis vers le soir, si la lettre attendue arrivait, elle regrettait d'avoir mal répondu à l'invitation d'un concert : son inquiétude avait disparu. Il ne se commet guère de dangereuses distractions envers les absens qu'aux heures où notre pensée est tranquille. Gardez-vous de trop rassurer en les quittant les êtres à qui vous vous croyez le plus cher : l'infidélité vague de l'esprit naît d'abord de sa sécurité. L'âme en souffrance, ou

même à son défaut l'amour-propre, sont des conservateurs moins équivoques de la fragilité de quelques vertus.

Voilà ce que, dans les circonstances nouvelles écrivait Salvigny à Rosane :

« Dites que je vivrai encore en vous quand je ne serai plus. L'oubli serait le plus pesant des linceuls. Dites que vous serez fidèle à vos promesses. Vous vous êtes engagée à ne point disposer de vous avant deux années sans mon consentement positif; et ce serment, je l'ai reçu dans toute sa valeur absolue, que je puisse ou non vérifier l'accomplissement de ce devoir. Vous avez dix-huit ans à peine, Anna, et jusqu'au terme de deux années révolues, vous m'appartenez. Oui ! ma liberté me fût-elle disputée encore, ou eussé-je succombé prématurément, vous êtes à moi ou à mon souvenir. Vous savez bien que c'est dans l'intérêt de

votre bonheur que j'ai conquis ce temps sur vous-même. Il doit servir à éclairer votre esprit et devenir l'élément d'une félicité plus durable. Ah! ne trahissez jamais ce pacte saint. Je saurais, pour réclamer mon droit, braver les verrous, percer l'épaisseur des murailles, échapper au séjour des morts.

Je viendrais, enfant, comme le chevalier des anciennes ballades, murmurer le mot de parjure à votre oreille, soulever la visière pour montrer à la fiancée des yeux qui ne pleurent plus, et vous emporter avec moi.

Mais ô ma bien-aimée quand mon absence ne devrait jamais finir, quand mon rêve sur cette terre serait achevé avant le vôtre, vous ne me perdriez pas. Je resterai avec vous si vous gardez mon souvenir. On ne vit pas seulement ensemble parce qu'on est rapproché : un absent peut partager aussi notre existence. Dieu n'établit jamais l'absolu divorce entre les êtres qui s'aiment encore. Il n'y a de tombeau

que l'indifférence. Je vivrais en vous, fussé-je condamné à un exil éternel, et plus volontiers qu'en moi-même, car vous êtes la plus chère et la meilleure moitié de moi. L'âme sait éternellement prendre part à ce qui l'intéresse ici-bas. On ne défend jamais au père la prévision du sort de ses enfans : vous êtes mon enfant, Rosane. Du haut des cieux où ton amour me manquerait, je descendrais dans ton cœur. Tu croiras que c'est mon souvenir, et ce sera ma présence. Oh! que tes regrets deviennent mon apothéose. Mais aussi périssent les cœurs égoïstes! Si jamais tu dois changer, ou si moi j'étais retranché du monde, je ne voudrais pas éteindre ton avenir où je ne pourrais participer : j'accourrais alors seulement le surveiller encore et le seconder. Je vous dirais : Préparez-vous à quelque séparation possible. Je puis être menacé un jour. Qui a jamais osé dire : « Je ne mourrai pas : il y a sur cette terre d'exil un lieu qui est le mien, des choses qui m'appar-

tiennent. » Seulement retardez, sans moi, l'heure de vous engager. Attendez l'âge de la clairvoyance, soumettez votre avenir à d'essentielles épreuves, car enfin il faudra accomplir votre destinée : hélas! et la destinée d'une femme est dans la condition de l'épouse, dans le caractère sacré de la mère.

Vous serez donc un jour épouse! Rien ne doit vous dérober à ce devoir. Et dans cette phase de la vie, si vous la parcouriez sans moi, je vous devrais encore des conseils. Que seraient un intérêt et un dévouement enfermés dans l'égoïsme? Pitié pour une affection qui ne saurait dépasser la durée de la vie. Quelle distance peut donc mettre la mort entre nous qu'elle n'empêche de franchir? L'amour, c'est l'âme : et l'âme est immortelle!

Que le mariage, Anna, tel que ses liens absurdes sont tissus par nos codes, ne terrasse point votre courage. La réhabilitation d'un tel engagement est dans la conduite de sa princi-

pale victime. La pureté de la femme peut lui rendre toute sa dignité. Dans l'esclavage où l'ont jetée les lois du plus fort, nos mœurs déjà la protégent. Voyez ! L'intérêt du monde est pour elle. Elle n'encourt nul injuste déshonneur. Quelle soit chaste en dépit des exemples, et l'infidélité du mari ne la peut souiller jamais. Elle la rend plus grande au contraire devant l'opinion et la justice universelle. Si au lieu d'imiter, de surpasser des torts qui ne sont nullement comparables aux désordres qu'entraînent ses fautes, l'épouse offensée répudiait les caresses du parjure et établissait par la vertu sa supériorité, grandie des aberrations même du dominateur, elle le ramènerait à ses pieds par le repentir et le respect.

Vous serez mère aussi. — Cette volupté seule complète l'existence. Un autre..... Se peut-il ! Et tu seras son esclave, toi qui aurais été mon Dieu ! — Oh ! ne hâtez pas ce sacrifice : ou plutôt, Rosane.... dans quelques

lieux secrets que vous alliez alors porter votre fuite et votre orgueil, vous les trouverez arrosés de mes larmes. Oh ! refusez à un mortel un ange. Qui donc te mérite? Écoute ! s'il est un lieu que sans toi on ose appeler le ciel, j'irai t'y attendre. Garde-toi pour une vie meilleure, un autre monde... et moi.

XV.

Cette lettre parut à Rosane un de ces rêves sans nom que seule peut engendrer fatalement la solitude : abandon absolu, désert sans limites où l'esprit se fausse et se tord sur lui-même. Elle douta d'autant moins qu'il n'y eût là en effet cette passagère folie qui prend

aux solitaires, qu'Elzéar n'indiquait pas même les moyens de lui adresser les réponses.

On assurait que depuis quelque temps, il devait avoir été embarqué pour rejoindre un bataillon colonial.

Quand Mme de Lussey, seule personne à flatter quelquefois les regrets de sa pupille, lui parlait de l'officier absent : — Il m'écrit rarement répondait Rosane : il y a dans ses lettres un peu moins de tendresse, mais il y a des conseils ; il y a même des sermons !

Le timbre des envois était toujours celui de Paris. Il était donc évident qu'ils parvenaient jusque là par l'entremise d'une personne dévouée ; mais pourquoi ce confident s'enveloppait-il de tant de précautions et comment était-il donc devenu si difficile de faire arriver des réponses au prisonnier ?

Rosane se résignait à attendre, bien que l'absence dût avoir, pour ce frêle caractère, plus d'amertume que pour tout autre. Elle alla

tout l'hiver assidûment dans le monde chercher quelque allégement à ses ennuis; et là, malgré la pâleur devenue assez habituelle sur son charmant visage, et peut-être à cause des distractions où l'on voyait parfois tomber son esprit, ses succès grandissaient de jour en jour.

Le ministère venait d'être changé : c'était au profit des idées féodales. Les chances d'avancement s'étaient améliorées pour le comte Anatole, et Mlle d'Orthès n'avait pas manqué cette circonstance de redoubler de hauteur et d'indifférence envers lui. Elle se faisait un plaisir d'humilier le triomphateur devant la disgrâce prolongée de son rival. Le grave M. de Lussey avait même dit une fois en souriant à la jeune fille :

— Vous traitez aussi par trop mal ce pauvre favori de la fortune; vous abusez de votre position d'opprimée et de victime.

M. de Mauvion sollicitait l'ambassade de

Naples. C'était, dans la carrière d'un homme de son âge, la plus brillante des missions, et, pour tous, une haute faveur à cause des liens de famille entre les deux cours. Mais le Roi semblait mettre une condition à l'accomplissement des vœux du solliciteur. Cette condition était rigoureuse : c'était qu'il fût marié. Ce lien devait attacher plus de poids et de considération à son caractère officiel. Mme la duchesse de Berry, spécialement consultée sur le choix d'un envoyé dans sa propre maison, avait demandé au courtisan quand la jeune épouse lui serait présentée. La comtesse de R., déjà reçue au pavillon Marsan et admise avec distinction dans l'intimité de la princesse, paraissait réservée à cet honneur; le bruit s'en accrédita; et si fort que Rosane jugea de l'intérêt de sa coquetterie d'agir assez habilement pour ramener promptement Anatole à renouveler près d'elle sa démarche. Anatole le fit; et alors Mlle d'Orthès, pressée aussi par son

tuteur d'agréer un parti si avantageux, se sentit embarrassée dans le piège qu'elle s'était tendu. Elle hésita, rougit, et finit, un beau jour qu'elle était plus que jamais pressée d'obsessions renaissantes, par demander trois mois pour se consulter.

— Trois mois! se récria la future excellence; mais il y aurait, Mademoiselle, le temps de disposer dix fois de l'ambassade en faveur d'un concurrent, faire languir le service, désorganiser l'équilibre européen!

La coquette tint bon, et le gentilhomme attendit.

— Du moins, avait dit M. de Lussey, que ce délai expire à un terme fixe et arrêté sous mes auspices : à quatre-vingt-dix jours de celui-ci, par exemple. C'est une date à enregistrer, cher comte. Vous, mon enfant, vous pourrez d'ici là ou vous taire ou vous expliquer, mais votre silence sera pris pour l'acceptation du futur.

Rosane avait baissé la tête en signe d'adhésion, bien qu'elle ne fût aucunement résolue.

On ne sait pas toutes les considérations qui engageaient M. de Lussey à seconder les projets du comte et à le servir en cette occurrence : mais une de ces raisons était fort urgente. Il s'agissait de la dot de la pupille, compromise par l'administration du magistrat.

La certitude d'avoir peu de comptes à rendre, devant un riche et amoureux poursuivant, pouvait bien être de quelque poids dans la partialité du curateur. Nous avons dit le prétendant amoureux : l'était-il ? aurait-il pu se prononcer là-dessus bien nettement lui-même? Tout était plus décousu dans ses désirs que dans ses ambitions. Mme de R. réunissait les chances les plus nombreuses à déterminer son choix; mais la bonne volonté de la comtesse était acquise, et Rosane ne voulait pas de ses hommages. C'était là le principal attrait de cette dernière conquête. Mlle d'Orthès,

conduite à son insu à la perte de sa fortune, ne se doutait guère des motifs qui donnaient à ses solliciteurs une telle conformité dans leurs vœux; mais elle était seule. Il manquait à sa vie une condition : l'assiduité d'un servage, l'orgueil de se voir incessamment adulée. Il fallait à cette vanité juvénile, à ce dévouement éphémère, un complément d'intérêt à vivre qu'elle ne savait puiser à d'autres sources. Voir à leurs pieds un esclave est un élément aussi nécessaire à plus d'une fille d'Ève que la rosée aux prairies. Elzéar présent, ce culte eût suffi au besoin de plaire, à la soif de régner; mais l'attente avait creusé un stérile abîme autour de Rosane. A toutes il n'est pas donné la puissance de vivre d'elles-mêmes, plus qu'aux fruits de mûrir sans soleil. Leur animation vient des sentimens extérieurs, et il ne serait pas plus juste de les accuser de leurs impressions mobiles que de rendre les effets responsables des causes. Si la feuillée ondoie,

demandez aux vents capricieux et non aux peupliers flexibles pourquoi la tête de l'arbre s'incline avec tant de grace vers tous les points de l'horizon. La beauté est une reine qui ne saurait se passer de cour, un tyran qui n'existerait pas sans esclaves.

XVI.

Les trois mois s'écoulèrent vite. Et vers l'époque rigoureuse de donner enfin une réponse, au jour décisif du sort d'Anatole, un raout se trouva réunir l'élite de l'aristocratie parisienne chez le seigneur russe le plus connu par la magnificence de son luxe et la protection éclairée qu'il accordait aux arts. Rosane, qu'on

eût craint d'effaroucher en la pressant sur l'avenir, avait, à son insu ou capricieusement peut-être, laissé épuiser l'intervalle qu'eussent voulu abréger tous les autres intéressés à différens titres. Au dernier soir de la dernière semaine, elle était donc là dans un des salons les plus mystérieusement éclairés : elle parlait bas à Mme de Lussey ; et pendant que le comte la regardait avec inquiétude, lisant dans la distraction même de ses yeux et leur expression mélancolique la certitude d'échouer dans ses espérances, elle disait :

— Qu'il y a longtemps, ma chère, que je n'ai reçu de nouvelles ! Il m'oublie, n'est-ce pas ? Il y avait bien de l'orgueil à moi d'avoir cru inspirer un sentiment durable. O faiblesse du cœur de l'homme ! c'est l'effet du temps, ce n'est peut-être pas sa faute. On est donc avertie quand on n'est plus l'unique objet de la pensée d'un autre ? Je ne ferais donc plus son bonheur ? Il ne m'aime plus : je le sens.

— Ils ne méritent pas tous infailliblement les prédilections qu'ils inspirent, dit Mme de Lussey.

— Mon Dieu! est-ce un si grand tort à lui d'avoir changé? soupira Rosane. Il aura vu des femmes plus gracieuses et meilleures que nous. Il sera devenu inconstant malgré lui. On dit les Créoles si remplies de manières entraînantes! elles participent des graces de l'enfance et de l'ardeur de leur soleil!

— Il n'aurait subi là qu'une loi de la nature, avoua l'indulgente Mme de Lussey.

— C'est donc une loi de la nature? dit Rosane. Hélas! je lui pardonne. Il faut pleurer sur lui. Fragile cœur! Mais peut-être suis-je à présent un obstacle à son bonheur, car nous nous étions juré réciproquement d'être fidèles.

—Promesses d'enfant, reprit l'expérimentée tutrice. Qui est-ce qui n'a pas cédé une fois dans sa vie à l'entraînement d'un de ces romanesques enthousiasmes? Ordinairement on

invoque l'astre le plus variable pour présider à ces sortes d'engagemens : c'est la lune. N'est-ce pas ainsi que vous avez fait?

— Non, dit Rosane.

— N'avez-vous pas tracé ce pacte avec une goutte de votre sang?

— Du tout, reprit encore la jeune fille avec un orgueilleux contentement.

— Eh bien! j'ai vu rompre des traités plus solennels que celui-ci, ma chère; et le premier des deux qui s'affranchit acquiert ordinairement des droits à la reconnaissance de l'autre.

— Ah! reprit Rosane, bien qu'il ait changé, je lui reste assez dévouée encore pour lui épargner un vain repentir. S'il faut que l'un des deux soit coupable aux yeux de l'autre, que ce soit moi qui le paraisse. Je l'aime assez toujours, et même après avoir subi l'humiliation de son oubli, pour lui épargner le remords d'avoir parjuré des sermens.

Rosane était de bonne foi à méconnaître son impuissance de rester fidèle; elle passait à l'inconstance par la grandeur d'âme, et expliquait ainsi par ses propres sentimens les sentimens qu'elle croyait dans un autre. Sait-on bien comment on oublie! sait-on bien comment on s'endort! Les objets s'effacent aux yeux comme les affections au cœur; et dans cette double hallucination, on prête volontiers à autrui les sensations qui sont en nous. Il n'est pas rare que dans le sommeil ou l'absence, vous attribuiez à un autre ce que vous-même vous éprouvez. C'est une transmission d'idées observée par nous tous. Vous êtes posé devant le miroir, c'est un autre que vous voyez.

— Mais, s'écria tout à coup Rosane, dans un sentiment d'orgueil mêlé à beaucoup d'effroi, si je me défiais injustement de sa constance? S'il avait succombé, l'infortuné, dans un pays lointain!

— Nous le saurions, répliqua doucement

Mme de Lussey. Et cependant on est heureux d'ignorer un malheur. A quoi bon anticiper cette connaissance? J'ai pour principe qu'il ne faut point chercher à se révéler aujourd'hui ce qu'on peut ignorer jusqu'à demain. Demain viendra-t-il jamais ! et ce qu'on ne sait point existe-t-il? Laissons couler la vie, le sort est plus sage que nous. C'est assez d'avoir à supporter le présent sans presser d'éclore un fâcheux avenir, ou s'élancer au devant d'un destin inconjurable. Tant que vous vous aimerez d'ailleurs, vous serez avertis réciproquement de votre sort. Le premier qui s'aperçoit de son état n'est pas celui qui cesse d'aimer; c'est l'autre.

Durant la fête, Anatole avait cherché parmi les danseurs un jeune statuaire qu'il avait promis de comprendre dans sa SUITE, pour lui faire accomplir le plus beau des voyages aux frais de l'état; et comptant un peu sur l'indiscrétion assez ordinaire à la profession des arts,

il l'engagea à aborder Mlle d'Orthès, afin de lui parler de Naples. L'apprenti Phidias avait déjà été présenté par Mme de Lussey à la jeune demoiselle, qui lui avait refusé la faveur de modeler sa statuette. Il se crut suffisamment accrédité par cet antécédent et accepta la mission, après avoir toutefois échangé ce peu de paroles avec son protecteur :

— Ah çà, où en êtes-vous donc, monsieur le comte, pour me charger, moi, un tiers assez maladroit, d'un sujet de conversation que vous auriez tant d'avantage à entamer vous-même?

— Eh! le sais-je! avoua Anatole. Plus je suis près du terme et plus l'inquiétude me subjugue. Je me tiens, comme vous le savez, en expectative depuis trois mois. J'ai fait toutes les démarches d'étiquette et de cœur, et il n'y a rien de décidé encore. Il a été arrêté que dans ce délai, une réponse sur ma demande serait claire et précise; c'est ce soir qu'expire

le dernier terme, et elle n'a pas daigné laisser prévoir cette réponse, la capricieuse personne qu'elle est !

— Donc elle est à vous, dit l'artiste.

— Vous entendez peu de chose à la diplomatie, mon cher. Faire durer sa puissance est dans la nature féminine, et il est piquant peut-être de ne donner qu'au dernier moment son ultimatum. Je compte sur un refus comme si je n'avais pas pris toutes mes précautions pour le cas contraire.

Le sculpteur, confondu d'étonnement par cette découverte d'usages et de mœurs si opposés à la franche étourderie de ses habitudes d'atelier, s'avança donc vers l'ennemi commun, cachant une timidité subite sous l'extérieur d'un laisser-aller habituel et sans conséquence.

— Ainsi, nous sommes encore dans ce pays de neige, dit-il, Mademoiselle; dans ce demi-

jour de brouillards et de pluie, quand le printemps est déjà couché au pied du Vésuve.

— C'est donc un bien riche ciel que l'horizon de Naples? demanda Rosane avec une inflexion de voix enthousiaste. — Mais que faire au pied du Vésuve? se reprit-elle, ne pouvant retenir un sourire à l'idée que les ambassadeurs avaient eux-mêmes quelquefois besoin d'ambassadeurs.

— Représenter la France, reprit l'étourdi parlementaire, la France jeune, couleur de rose et dansante; la France, arbitre des modes, type de toutes les graces. Nos plus charmans modèles sauraient eux-mêmes, si cela était possible, acquérir là des perfections nouvelles. Les fleurs ne se tournent-elles pas vers le soleil? Nous vous verrions épanouir encore sous les peupliers qui portent les pampres, entre les oliviers de Sorrente et les orangers de Nisida. Ce Paris glacial, vous en avez épuisé tous les hommages.

— Ah ! le froid, dit Rosane, c'est j'en conviens mon ennemi personnel. Comment se résigne-t-on volontairement à le subir ? L'hirondelle s'envole, le loir se territ ; l'homme seul vit à la surface. Je m'étonne toujours qu'on ait l'inhospitalité de laisser nues vos déesses de marbre dans les jardins de Paris.

— Et il y a des locutions si absurdes, abonda en ce sens l'artiste, qu'on ose dire ici quelquefois « une belle gelée », mots qui hurlent de se trouver ensemble. Comme si le Midi n'était pas la source unique de tout ce qui est généreux et grand ! Aussi, voyez comme l'initiation du beau est en France une exception dans les esprits, tandis que là-bas, en plein air, tout un peuple est musicien et poète. Les lazzarons sont plus intelligens qu'ici les grands seigneurs. Nos classes mitoyennes n'ont jamais le sens des arts. Que font aux bourgeois de vos villes le dessin, la mélodie, les beaux vers? On ne sait ici ni lire, ni regarder, ni entendre.

N'est-il pas des petites maîtresses de ce pays de gaulois qui se font un orgueil de patrie dans cette boueuse capitale? Mme de Staël, au bord du lac de Genève, ne regrettait-elle pas le ruisseau de la rue Saint-Honoré? En France, on sait thésauriser et vieillir; là-bas, cultiver les arts ou ne rien faire : deux paradis napolitains!

Anatole s'était approché de Rosane pendant que les ambitions de la jeune fille s'éveillaient sur l'orgueil de donner le ton dans un nouveau royaume et d'attirer les hommages d'une société et d'une cour étrangères. La comtesse de R. vint à passer, reconduite à sa place à la fin d'une valse, au milieu d'un murmure d'éloges; et Rosane se la peignit avec dépit aux fêtes de Caserte, puis assise dans le plus léger, le plus élégant des équipages traversant Tolède et Kiaja. Alors les yeux du comte purent rencontrer un regard de Mlle d'Orthès, voir s'animer les coins de sa bouche, et la

lumière parallèle passer comme deux éclairs dans ses prunelles bleues.

— Laissez-nous donc espérer, poursuivit le mandataire, de retrouver quelquefois la plus belle, la plus reine des ambassadrices dans sa loge de Saint-Charles, écoutant la voix de la Fodor ou celle des flatteurs et des rossignols en sa villa de Portici.

L'obstacle qui vous retiendrait en France, demanda la coquette, serait donc, Monsieur, bien maudit du dieu du goût? ce serait donc vous précipiter de la hauteur de vos songes, vous chasser de l'Éden, que vous éloigner de de ce pays aimé des fables?

Elle s'arrêta. Elle s'était oubliée en de si vagues causeries à se laisser bâtir à Naples de plus beaux châteaux qu'en Espagne, et sa main venait d'être touchée. Son tuteur, Mme de Lussey, le comte Anatole, et quelques amis des deux familles, sans compter l'indiscret sculpteur, avaient formé comme un cercle

autour d'elle et la dérobaient pour un instant, dans ce salon écarté, au reste des conviés. Sa main, c'était M. de Mauvion qui l'avait saisie et la portait chevaleresquement à ses lèvres, en invoquant du regard ces témoins qu'on eût dit improvisés afin de composer un conseil de famille. Le silence qu'imposa à tous cette action solennelle permit à Rosane d'entendre distinctement, sur la riche cheminée voisine, la pendule achever les derniers coups de minuit. C'était la dernière heure du dernier jour qui lui restait pour se dégager; et ce terme expirait, en surprenant l'oublieuse, comme l'heure qui livre à l'ange des ténèbres le pécheur qui a vendu son âme.

Rosane, en retirant ses doigts de la vive étreinte du comte, sentit qu'une bague venait d'être adroitement substituée à une autre; elle comprit qu'on avait interprété son indifférence : elle portait l'anneau d'esclavage, elle était fiancée.

— Monsieur! dit-elle en se levant troublée devant Anatole, qui exprimait déjà par son maintien qu'il eût courbé le genou dans tout autre lieu : vous ne prétendrez pas...

— ... à autre chose qu'à l'exécution de votre promesse et aux avantages inappréciables de cet engagement. J'espérais qu'une parole se joindrait à cette volonté tacite; mais enfin je m'applique, puisque c'est mon seul droit acquis, le bénéfice du proverbe qui enferme un consentement dans le silence.

Mlle d'Orthès chercha le bras de Mme de Lussey et l'entraîna, confuse, hors du salon. La voiture fut demandée, les deux dames quittèrent précipitamment l'hôtel russe; mais le tuteur avait déjà très significativement échangé un serrement de main avec l'immanquable ambassadeur. Ensuite il s'était empressé de répandre mille indiscrétions dans cette société, comme pour prendre acte d'une chose irrévocable et d'un événement accompli. Ana-

tole répondait aux félicitations qui vinrent l'entourer par ce silence qui ne dément point les faits, mais craint d'en accepter une part trop orgueilleuse. Son amour-propre hésitait : il avait besoin d'un plus hardi flatteur.

— Elle emporte la bague! lui dit à l'oreille le tourmenteur de marbres. Quand partons-nous pour l'Italie?

— Hélas! remarqua Anatole en prenant le bras du familier courtisan pour sortir : elle ne se donne point, elle se laisse prendre. Je ne l'ai pas obtenue du consentement, mais de l'oubli.

— Et quel bonheur, dit l'artiste, ne faut-il pas un peu escamoter à la destinée? Vous êtes bien difficile, Monseigneur!

XVII

Elzéar n'écrivait plus. Le comte épris ou ambitieux comme il l'était, le comte de Mauvion ne fit point languir la double chance qui lui était offerte. Il laissa dans quelques journaux s'ébruiter son union prochaine, et il obtint du roi la faveur de signer au contrat, en

même temps que seraient délivrées à M. l'ambassadeur ses lettres de créance.

Rosane, éblouie au milieu des préparatifs et des présentations, accablée, enivrée des soins de parure, de luxe, de départ, paraissait avoir oublié l'univers. Vous l'eussiez vue pâle et pensive, mais elle se sentait fière : elle se croyait heureuse parce qu'elle était enviée.

Ce silence d'Elzéar endormait la conscience de la distraite jeune fille. Le tuteur s'était chargé, avait-il dit, de faire parvenir à la connaissance de l'officier les événemens qui changeaient leurs premiers projets. La faible Rosane s'était confirmée dans la pensée que ce n'était pas elle qui rompait ses engagemens. Elle s'attribuait le mérite d'un sacrifice et supposait Elzéar ingrat. Oserait-il jamais revenir près d'elle?

Le matin du jour où elle devait paraître à l'église, au moment où parée et froide, elle attendait la voiture qui devait l'emporter là, on

lui annonça que quelqu'un désirait lui parler. Toute chose inattendue apportait à son esprit je ne sais quelle sensation pénible. Il lui semblait ne devoir retrouver la sécurité qu'au delà des Alpes ; elle avait hâte de mettre cette barrière entre elle et ses souvenirs. Mais les plis de son front s'effacèrent dès qu'elle reconnut la voix de sa sœur de lait. C'était Edmée qui demandait à la voir et voulait la féliciter sans doute : Edmée, la fille du soldat Julien, absent depuis plusieurs mois.

— Je viens, Mademoiselle, dit la timide pensionnaire, comme cela m'est expressément enjoint, vous faire part de mon mariage et vous remettre une lettre.

— Toi ! dit Rosane, un peu étonnée qu'on ne lui parlât pas d'abord de la cérémonie qui se préparait pour elle-même. Je savais qu'il se présentait un artisan plein d'honneur et de courage au travail ; mais je croyais savoir aussi que ton père refusait d'accorder son consen-

tement par un excès de délicatesse : il n'avait point de dot à t'offrir. Ne craignait-il pas que les parens de l'amoureux ne te reprochassent quelque jour cette disproportion entre ton sort et le leur ?

— C'est la vérité exacte, avoua Edmée ; mais il me tombe du ciel une petite fortune, à ce qu'il paraît, Mademoiselle ; et c'est aujourd'hui qu'il m'est permis de vous en parler.

— Pourquoi aujourd'hui? demanda mademoiselle d'Orthès.

— N'est-ce pas le 12 mai? On m'a enjoint d'attendre jusqu'à ce jour comme étant celui d'un heureux anniversaire.

Rosane tressaillit.

— Qui a dit ce mot d'anniversaire? demanda-t-elle.

Celui qui veut mon bien, Mademoiselle. Et vous ne vous informerez plus de son nom quand vous verrez son écriture ; celui à qui mon père est si attaché, qui nous a donné

déjà tant de preuves de bonté. Vous devinez bien, n'est-ce pas? C'est lui qui m'assure une dot; et il dit que vous serez pour quelque chose dans l'avenir qu'il veut nous faire.

— M. Salvigny vous écrit?

— Et à vous aussi, Mademoiselle. Voilà sa lettre; elle était jointe à la nôtre. Il me charge de la donner moi-même, et à vous-même, le 12 mai.

— Et où est-il? demanda Rosane en pâlissant d'effroi.

— Pas loin sans doute, mais je l'ignore.

— Tu vois comme je suis entourée, chère petite, et attendue; on me cherche, on vient me prendre.

— Oui! fit Edmée en baissant la tête; pour la cérémonie.

— J'ouvrirai ce pli dès que je serai seule; et puisqu'on a voulu me mettre de moitié dans une bonne œuvre qui t'intéresse, mon enfant, ne doute pas que je n'y réponde avec

zèle et ne te fasse appeler au premier instant.

Edmée sortit, et Mlle d'Orthès fit glisser précipitamment dans son sein le billet qui était à son adresse.

Elle était glacée d'étonnement. Ce billet qui lui inspirait une si profonde terreur, elle eût cependant voulu l'ouvrir, mais déjà les survenans étaient Mme de Lussey, le comte et les témoins. On venait prendre la mariée pour la conduire à Notre-Dame-de-Lorette.

Rosane, au milieu de ce monde déjà un peu moins inquiète et troublée, se disait cependant en franchissant le marche-pied du carosse mis à ses ordres depuis le matin : — S'il était près de moi! si j'allais l'entrevoir entre les pilliers de l'église! oh! non! eût-il écrit s'il avait pu parler? L'immensité des mers nous sépare, et cette lettre que j'ai redouté de sentir ici, près de mon cœur, elle contient ce qu'il faut pour le calmer. C'est l'abjuration de sa foi. Que

pourrait-il me dire si ce n'était adieu, après cet obstiné silence ?

Quand on entra dans le chœur, une autre cérémonie s'achevait. La fabrique, soldée richement pour ce pompeux mariage dont l'heure avait été retenue d'avance, fut surprise et embarrassée par la foule qui se croisait avec la tardive retraite des fidèles qui venaient de prier. Ils priaient pour une mère enlevée à ses enfans. On retira le premier appareil. On poussa les draperies noires dans la sacristie et les suivans du deuil, étonnés de voir sitôt allumer d'autres flambeaux et apporter déjà des fleurs, se hâtèrent de quitter la nef, en faisant rentrer furtivement des larmes déjà déplacées.

Pendant le nouvel office le luxe fut partout, la sainte allégresse nulle part. Il n'y eut d'éloquence ni dans le maintien des époux ni dans l'allocution d'apparat qui leur fut récitée. On ne remarquait ni joie rayonnante aux yeux du jeune homme, ni contentement pudique sur le

front de celle qui se faisait sa compagne. Mais de toutes parts on admira avec enthousiasme l'énorme valeur des diamans qui couvraient la nouvelle Comtesse, et la magnificence des livrées de l'ambassadeur.

Le oui fut presque inintelligiblement prononcé. Au banquet, les convives parlèrent du taux de la rente, de tout, excepté de l'objet de la fête. C'était là une affaire traitée. Aucune allusion ne fut faite au bonheur à venir d'un couple qu'unissaient les seules convenances. Pourquoi donc tant de contrainte et d'ennui au milieu de tant de splendeur? que manquait-il à cette solennité? Hélas! ce qui éclaire la vie comme la lumière éclaire la nature : une affection, trésor du pauvre et consolateur de toutes les peines. Sans ces deux créateurs, l'amour et le soleil, il n'y a point de jour au ciel ni dans les âmes.

La résignée eut à recevoir les complimens sans les comprendre. Sa première existence

était morte : elle avait désormais à franchir l'espace qui sépare un monde éteint des lieux où la résurrection commence. Tombée dans les limbes de l'indifférence, elle agissait sans le secours de son âme. Ainsi devait chanceler la statue un moment vivante, quand la main qui l'avait animée se retira.

Pendant vingt minutes la jeune femme alla s'enfermer dans sa chambre pour faire ajouter des fleurs à sa robe : Rosane allait quitter Paris, elle voulait se recueillir et dresser la liste des choses qui pourraient, en pays étranger, manquer à sa toilette. Elle désirait laisser à Mme de Lussey et à ses femmes le soin de les lui faire parvenir.

Puis vint le bal.

Rosane ne refusa l'invitation de personne et poussa l'indifférence de cette faveur jusqu'à la distraction d'engager sa main à plusieurs cavaliers pour le même quadrille.

Puis Anatole, vers minuit, pensa à se retirer.

A défaut d'amour, il se fût élevé dans ses sens de capricieux désirs, l'époux eût pensé à des droits acquis. La mariée était si charmante ! c'était la blonde sylphide, c'était l'aérienne Psyché. Et qui résiste à l'enivrante ardeur de cueillir la première fleur de l'été, de fouler la neige virginale où nul pied humain n'a encore imprimé sa trace? Mais cet amour était venu. Anatole le sentait à sa jalousie. Il s'était épris à voir assidûment et à priser enfin à sa haute valeur cette coquette inconséquente. Tant qu'elle a pu lui échapper, son enthousiasme hésitait, mais depuis qu'elle lui appartient, il éclate. L'égoïsme pouvait-il ne pas entrer dans les affections d'un tel homme? Et jaloux, celui-là l'eût été sans amour.

Rosane fut donc appelée de la part de Mme de Lussey par une de ses femmes, car Mme de Lussey, déjà mal portante, s'était retirée dans son appartement; mais, dans le premier salon précédant la chambre de la

tutrice qui lui servait de mère, la jeune mariée rencontra un obstacle : elle fut arrêtée dans l'obscurité : c'était par la main émue d'Anatole.

— Nous devons partir au point du jour, dit-il ; la fatigue vous accable ; il convient de céder quelques heures au sommeil. Tout est déjà ordonné pour le voyage. Venez reposer.

— Mais ma pauvre amie que je délaisse, dit Rosane, a besoin de ma présence, de mon secours peut-être.. Elle demande...

— Elle dort. C'est moi qui ai emprunté son nom pour vous arracher à cette fête importune. Nos convives n'attendent que votre absence pour s'éclipser eux-mêmes. Laissez-moi disposer des heures qui n'appartiennent plus qu'à nous seuls.

— Monsieur.....

— Il n'est, vous dis-je, qu'un être au monde dont la félicité réclame vos instans : c'est moi. Tout repose, et mon bonheur ne laisse ici veiller que nous.

Il prit dans ses bras la charmante esclave : sous cette proie si légère, il eut bientôt franchi dans les demi-ténèbres les corridors discrets qui menaient à la chambre de demoiselle ; car il n'avait pas voulu, devant quitter Paris si vite, faire d'établissement nuptial pour un jour. Il était enivré d'ailleurs d'être admis dans ce sanctuaire de jeune fille. Il convenait à son imagination surexcitée d'établir la volupté où avait dormi l'innocence; de placer le milan dans le nid de la colombe.

Rosane était livrée à l'effroi; il la déposa dans ce réduit où rien n'avait été changé. Quel farouche bonheur de froisser les parures de moire et de dentelles, de dénouer les cheveux odorans, de pouvoir, à la faveur de l'émoi de la victime, arrêter les yeux sur tant de trésors, apaiser de la main un cœur qui palpite, baiser les longs cils ombrant la joue pourprée! — L'haleine embaumée devient convulsive, le sein se gonfle, une blanche épaule échappe du

corset dont l'ardent époux a brisé les liens, et Rosane retombe inanimée. Elle qui a donné l'âme sans le corps, va-t-elle livrer le corps sans l'âme? Elle est à lui! Quel pouvoir saurait retarder la conquête? quels ennemis en armes sont assez puissants pour la lui enlever? quels tremblemens du sol parviendraient à le distraire? Il n'est qu'un démon capable de le glacer subitement : — c'est la jalousie.

De ce corset entr'ouvert une lettre s'est échappée; un sinistre cachet a frappé les yeux du comte, et le léger frôlement du papier en glissant à terre a suffi pour tirer Rosane de sa stupeur. Elle s'est levée. Ses yeux sont pleins d'incertitude et d'épouvante. Mais cette lettre, pourquoi est-elle là encore? comment pendant cette longue journée, malgré l'obsession du bruit et du monde, ne l'a-t-elle pas lue, ou brûlée, ou confiée à Mme de Lussey! L'instinct de la seule prudence le lui eût conseillé; mais cette inexplicable faute, en croirez-vous le

motif? Cette préoccupation s'est effacée, perdue. Cette lettre qui peut devenir si dangereuse, elle a passé de sa mémoire; elle l'a oubliée..... sur son cœur!

— Qu'est-ce que ce papier? dit Anatole avec un froid accent.

— Rien.

— Encore! Serait-ce un billet de M. Salvigny?

— Peut-être. On me l'a remis au milieu de la fête, Monsieur: au moment même d'entrer à l'église. Je ne l'ouvrirai point.

— Pourquoi?

— Le pauvre exilé qui l'écrit, on lui a peut-être caché notre mariage, et le temps m'a manqué pour le prévenir moi-même.

— Je le ferai, dit Anatole.

— Comment.....

Lisons ce qu'il vous mande. Vous hésitez? Désormais rien peut-il être étranger entre nous?

— Cette lettre, arrivée sous mon nom seul, Monsieur, m'appartient, dit Rosane.

— Elle appartient maintenant à tous deux, Madame. Ne suis-je pas devenu votre.... protecteur ?

Et ramassant l'écrit, l'ambassadeur en rompit le cachet sans emportement ni impatience.

Une autorité si imprévue, cette puissance de mari, révélée en cette circonstance, glaça Rosane de terreur ; elle en triompha cependant par une émotion plus forte : la colère.

— C'est à moi qu'on s'adresse, répéta-t-elle.

— Eh bien ! dit le comte, lisez vous-même.

— Pourquoi ?

— Parce que je le veux.

Et en prononçant ces mots, il avait déplié la lettre pour la présenter ouverte à Rosane. Dans cette action, il tomba d'entre les plis un fragment de fleur, un brin d'herbe séchée.

— Un langage mystérieux ! dit Anatole ; les

symboles de l'Orient ? Je croyais ceci bien usé.

Il poussa du pied le fragile souvenir, puis alla s'asseoir à l'angle le plus éloigné de l'appartement, dans l'attitude d'un homme qui écoutera résolument.

Rosane recouvra quelque présence d'esprit. Elle espéra que cette lettre n'apprendrait à l'époux que ce qu'elle avait avoué elle-même ; et ensuite, réfléchissant qu'elle saurait adoucir quelques expressions par l'inflexion de la voix ou sauter au besoin quelques lignes, elle se résigna à subir cette épreuve : nécessité qui devait être l'origine d'un ressentiment à ne jamais s'éteindre entre les deux époux.

Elle commença :

XIX.

« Tu m'aimes, n'est-ce pas? tu me l'as dit tant de fois avec serment, et pour la dernière fois encore dans cette voiture où nous étions si seuls, emportés comme le vent durant cette nuit éclairée à peine par les étoiles. Hélas! il était facile de pressentir en moi que c'était là mon dernier amour : il était si enivrant! Il devait, ce délire, occuper ma vie entière et l'é-

puiser. Je le sentais bien, va, à l'enchantement divin que j'éprouvais, et aux mortels regrets qui m'ont suivi dès que nous avons été séparés. — Ne m'oubliez jamais entièrement, Rosane : une telle ingratitude vous porterait malheur. »

Le remords montait déjà au cœur de la jeune femme et l'étouffait. Il fallut continuer :

« Après moi, vous serez aimée encore : c'est un hommage qui ne peut vous fuir. Du moins que ma mémoire vous serve à démêler la sincérité des affections qui vous seront offertes. Comparez le sentiment qu'on voudra vous dédier à celui que j'ai éprouvé, et mon langage au leur. Prenez conseil de mon souvenir. Avant d'ouvrir votre âme, interrogez-le, ce souvenir ; et demandez-vous : M'aimera-t-il comme je fus aimée ?

« Puisse celui qui vous possèdera — mon Dieu, j'ai tracé ce mot ! — comprendre ce que vaut un pareil trésor ! Sera-t-il, pour un sourire

de vos yeux, prêt à souffrir les tourmens de la torture? S'il était roi, comme dit le poète, donnerait-il son sceptre pour un regard de vous, s'il était dieu, le monde pour un baiser de ta bouche?

« Quoi! il viendra un jour où Rosane, qui naguère était là sur mes genoux, ne se souviendra plus de nos étreintes, et d'avoir échangé nos deux âmes! Mon nom, mon image passeront devant elle sans la troubler. Elle pourrait se donner à un autre, comme si elle s'appartenait encore, elle qui est à moi devant Dieu! »

La comtesse, effrayée, s'arrêta; puis sur une invitation de politesse affectée, elle dut se résigner à poursuivre au gré d'Anatole.

« Oh! pensez à la sécurité de l'avenir et fondez-la sur la franchise de votre conduite et de vos aveux, Rosane. Quand vous aurez choisi celui à qui vous confierez votre sort, — et vous pouvez le choisir librement : car le coffret qui repose dans vos mains contient la

donation de ma fortune tout entière, moins le léger prélèvement pour doter une pauvre fille qui vous est chère, Edmée, la fille de Julien : mon testament explique ce détail. — Quand vous aurez, dis-je, choisi mon rival, révélez-lui le passé. On peut se résigner à l'idée d'un sentiment éteint, et l'aveu même contribue peut-être à le faire pardonner; mais défendez-vous de toute spéculation sur la dissimulation ou l'erreur. Le temps ronge le mensonge; les plus secrètes pensées se dévoilent. Avouez-lui que vous avez aimé déjà. Je connais le cœur de l'homme : il pardonne beaucoup, hors d'être trompé. Un levain de colère, de mépris peut-être, germerait un jour dans son esprit, s'il n'échappait par vous-même et votre franchise au rôle que lui réserverait la déception. Ne vous donnez point dans toute l'innocence que peut supposer un jaloux. Avant d'être épouse, usez de toute loyauté : je vous l'ordonne au nom de votre intérêt le plus sacré. Je sais, je

le répète, quel est l'esprit de l'homme : j'accorde qu'il puisse accepter un rôle généreux de confident; mais il ne pardonne pas la fausseté, même celle qui l'a fait heureux un jour.

« Dis-lui que tu as été mon bien...

— Lisez.

« ... du moins par le complet hommage du cœur. Il peut savoir nos engagemens convenus, mais non nos liens secrets. Avoue, non-seulement que tu m'as été promise, mais accordée par un irrésistible abandon. On n'a pas deux virginités...

— Lisez donc ! insista le comte avec un méprisant sourire.

« .. elle consiste dans la pensée : elle se donne par la volonté de la victime plutôt que par la surprise du vainqueur. Le sacrifice en est plus entier par le don où consent l'âme que par la possession où intervient une autre volonté que la vôtre. »

La voix de Rosane s'éteignit.

Anatole s'approcha d'elle vivement, et pendant que Rosane tenait encore le papier de ses deux mains convulsivement serrées, il lut à haute voix par dessus son épaule :

« En vain le prêtre te livrera à l'étranger, c'est à moi que tu t'es donnée en présent. Souviens-toi de cette nuit de mai! Le trésor dont on a été le maître est-il moins le vôtre parce qu'on le respecte? Je t'ai respectée par ma volonté seule; mais ton possesseur légal sera réduit à envier cette conquête si délicatement inachevée. La première fleur du désir, tu ne la porteras plus à un autre : j'en ai reçu l'offrande; c'est pour moi qu'elle est éclose. Ce que j'ai cueilli, ce qui fait la possession, c'est l'élan spontané du cœur, l'oubli, l'enivrement voluptueux de la personne, les baisers rendus en pâlissant. En vain on accourra, fier de droits tardivement acquis : on n'aura que les reliefs du festin d'amour. J'aurai recueilli l'encens de l'autel, comme un dieu ; et l'autre,

les chairs de la victime, comme le sacrificateur grossier et brutal. »

Rosane, éperdue, avait laissé tomber la lettre.

— Oh! oui, dit Anatole, vous seriez à mes yeux plus chaste et plus virginalement à moi, violentée par la force autrefois, qu'épargnée ainsi par un excès d'amour.

Et ramassant l'écrit pendant que la mariée se voilait le front de ses deux mains, il s'obstina à continuer lui-même cette lecture avec la fureur de l'animal blessé qui se jette sur un fer qui le déchire :

« Que lui donnerais-tu, que d'avance tu ne m'aies donné? et je te défie, enfant, de lui offrir maintenant tout ce que j'ai reçu de toi. »

— Démentez ces paroles, Madame! cria le comte, les dents serrées de fureur.

Rosane ne pouvait même l'entendre.

« Savez-vous pourquoi, reprit l'étrange in-

terprète achevant l'écrit froissé, savez-vous pourquoi je trouvai la force de me vaincre; car j'aurais donné mon salut éternel pour cette possession d'un jour? C'est que tu m'avais écrit ces paroles : la lettre qui les contenait, je l'avais soustraite jusque dans la prison à toute l'activité de leurs recherches, et je ne l'ai brûlée que quand elle a été transcrite dans ma mémoire. La voici :

« Mon ami, soyez généreux comme vous « m'avez une fois demandé de l'être : j'ai peur. « Vous m'aimez MAL, et je sens que je vais « vous aimer de même. C'est vous que je sup- « plie de me sauver. S'il est vrai que je vous « sois profondément chère, ne cherchez pas à « m'inspirer vos sentimens. Peut-on demander « mieux que le bonheur : hélas! ne me le faites « pas désirer!

« Je me sens faible. Ah! je vous en prie avec « ferveur et tendresse, ou sauvez-moi encore, « ou oubliez-moi! Je ne cesserai dans cette vie

« ni dans l'autre de vous garder une immense,
« une éternelle reconnaissance pour cette géné-
« rosité. Oh ! faut-il que je sois assez vive-
« ment effrayée, pour consentir à proposer
« que tu m'oublies ! Je vous le demande.....
« mais ne le faites pas. Aimez-moi toujours
« et soyez assez grand pour me comprendre.
« Mon ami, devant Dieu je vous aime et n'ai-
« merai que vous ; mais grâce ! mais je vous
« conjure d'être fort pour nous deux. Déjà ce
« n'est pas à moi, c'est à vous que je dois ce
« reste de salut que je demande encore. »

« Alors je jurai d'être ton protecteur, et je le fus. Je te défendis de toi, de l'occasion et de moi-même. L'honneur fut plus fort que le délire. Si tu savais ce que j'ai subi de combats entre mon cœur et ma raison, dans cette voiture qui nous renfermait loin de tous les yeux ! Trente lieues d'absolue solitude ! un baiser aussi long qu'une nuit ! J'appelais l'enfer à nous abîmer, pourvu que tu fusses à moi :

et ce regret me dévorera durant l'éternité, sans m'arracher un repentir; car ce que j'ai vénéré en toi par une double délicatesse, c'est la future épouse et la faible femme qui se confiait. — Déchirez cette lettre, Rosane, afin qu'un étranger ne puisse jamais la connaître.

« Mais je le répète et je vous l'ordonne au nom de l'honneur : avant d'accepter un époux dites-lui que vous êtes veuve..... — Et vous l'êtes.

« Oui, vous l'êtes! N'avez-vous pas entrevu la vérité sous mes paroles? ai-je besoin de la dévoiler plus entière? Vivant, aurais-je consenti à un tel sacrifice! Soyez libre : je le suis! — Vous avez promis deux ans de fidélité à moi ou à mes mânes; il n'y a qu'un an d'écoulé et je vous rends votre parole. J'ai peur d'être égoïste, je viens vous relever de vos vœux...

— ...et déjà ils étaient violés! murmura presque sans s'interrompre Anatole.

« Quand vous lirez ces mots, termina-t-il, il y aura longtemps déjà que le premier adieu, celui que la bouche peut articuler encore, aura été dit pour vous sur la terre.

« Mais adieu, adieu encore; et c'est de l'autre côté du tombeau où leurs balles m'ont jeté que je le répète. Au bas de cette lettre, si l'on a suivi mes intentions, vous trouverez un brin d'herbe : il aura été cueilli sur ma fosse. J'écris, qu'elle est déjà ouverte sous le rempart nord de la forteresse. A l'heure où vous lisez ceci, il y a un an que je suis mort. »

La mariée poussa un cri. M. de Mauvion jeta brusquement un manteau de voyage sur ses épaules, et Rosane que la suffocation des pleurs arrachait déjà à l'évanouissement, entendit qu'il donnait des ordres pour partir seul et à l'instant.

— Et IL est mort ! dit Rosane.

— Plus heureux que moi ! acheva Anatole

en s'éloignant pour jamais. C'est à lui que je porte envie.

Rosane, abandonnée, trouva la force d'aller ramasser le brin d'herbe : et en baisant la lettre qui l'avait contenu, elle en acheva les dernières lignes. Il y avait :

« Je te laisse riche, puisses-tu être heureuse ! En paraissant devant Dieu, je lui demanderai ton salut pour le mien. Qu'il me voue à l'éternité des supplices, si je puis t'épargner un seul jour de larmes. »

FRAGMENS.

Ces mélanges, de différentes natures, annoncés à la page 169 et adressés par le prisonnier à Mlle d'Orthès, nous ne les avons placés qu'ici pour ne pas embarrasser la marche de ce drame rapide. Ceux des lecteurs qui auraient pris intérêt au sort de l'officier, et conçu quelque sympathie pour son caractère, trouveront ces ébauches réunies sans ordre, sans acception de sujets, mais telles qu'elles avaient été rassemblées à la hâte, classées et cachetées à l'heure de la mort. Nous n'avons retranché que des observations militaires, quelques détails purement stratégiques. Les fragmens n°s III, IV et VII se rapportent à des temps assez antérieurs à l'époque où le reste a été écrit. On leur a prêté ici une date vraisemblable : et l'intérêt de ces essais n'ayant rien de transitoire, nous les avons conservés comme les épanchemens d'un esprit qui par ses vœux politiques était déjà contemporain de l'avenir. — ÉDIT.

I.

Est-cè encore un enfant ? est-ce un ange, une femme ?
Bondissante et joyeuse, à dix pas c'est l'enfant ;
Puis d'un regard profond interrogez la flamme,
C'est du ciel à nos maux l'envoyé triomphant ;
Enfin touchez sa main... sa main révèle à l'âme
La femme, qui provoque et déjà se défend.

Dans les trois attributs quel que soit ton partage,
A mes jours d'avenir ne sois plus étranger;
Si tu n'es qu'un enfant descends dans mon verger:
J'ai des fruits, des oiseaux, des fleurs pour ton bel âge.
Accours sur mes genoux folâtrer jusqu'au soir.
Ta couche étroite et blanche, on l'ornera d'images;
J'irai t'ouvrir le livre où passent les Rois-Mages,
Pour clore ta paupière à ton chevet m'asseoir.
Si tu n'es qu'un enfant, reste ma frêle idole!
Quand renaîtra le jour j'irai, si tu le veux,
Sur ton front velouté, dans l'or de tes cheveux,
De mes chastes baisers te faire une auréole
Et le son de la flûte ouvrira tes yeux bleus.

Mais si la femme en vous vivait, timide encore,
Brisez la chrysalide, efforcez-vous d'éclore.
Le monde et le bonheur s'ouvriront à nos vœux.
Allons, constans de cœur mais dans nos goûts volages,
Livrer nos jours nouveaux à l'aile des voyages:
Viens! d'un rapide esquif vois flotter l'appareil.
L'Écosse te promet ses grands monts, ses vieux arbres;
Rome ses souvenirs et la splendeur des marbres,
Athènes son soleil!

Peu soucieux du bruit, du bal et du théâtre,
Nous fuirons, aux clartés de l'astre au front d'albâtre.
Il est dans les vallons des échos assoupis,
Le fleuve a des concerts, la mousse des tapis,
Dans les heureuses nuits le rossignol soupire.
Viens! viens avec deux mots éclos dans un sourire
Faire un dieu de qui t'aime, et savoir de mon cœur
Que le bonheur consiste à donner le bonheur.

Quel es-tu? parle enfin, quelle est ta destinée?
Dis-moi la mission que le ciel t'a donnée.
Avec tous ses périls je te soumets mon sort:
Et si, deux fois trompant l'espoir que je réclame,
Tu n'étais le premier ni le second trésor,
Sois un ange du moins; mais l'Ange de la mort;
Et dans ton vol sauveur viens emporter mon âme
Loin d'un monde, où tu n'es ni l'enfant ni la femme.

II.

L'ÉCLUSE.

J'irai revoir la terre où ma mère sommeille,
Aux feux du jour naissant la haute tour vermeille,
La fumée à flots bleus s'exhaler des hameaux:
Entendre au coin des bois le frisson des rameaux,
Et cueillir, ô Crozan, sur tes fauves collines,
Quelques traditions, cette fleur des ruines.

Mon âme à ce besoin, longtemps impérieux,
Veut céder ; puis demain que se ferment mes yeux
Dans le deuil des cités où le destin m'exile.

Mon village est assis sur un plateau stérile
Ceint de grands châtaigniers, de brandes et de fleurs :
Des steppes de l'Ukraine on dirait les couleurs.
J'irai. Je veux rêver, quand la prière tinte,
Dans les larges chemins qui bordent son enceinte.
Ces vieux sentiers gaulois d'ajoncs d'or étoilés
Étonnent par l'ampleur de leurs flancs isolés.
Sans vestiges humains l'herbe épineuse et drue
A peine est entamée au soc de la charrue,
Et l'on dirait l'abord de fastueux remparts
Où viendront se croiser et se heurter les chars.

Allez, si Dieu vous parle, et vers l'heure où s'élance
Au front du clocher gris l'étoile du silence,
Côtoyer avec moi, loin, bien loin du manoir,
Nos indigens sillons du seigle et du blé noir ;
Essayer à franchir ces brandes sans rivages,
Océans de verdure et de parfums sauvages.
Là, quand la perdrix rouge à ses douces clameurs
Aura su rallier tous ses enfans dormeurs,

Sur vos fronts, dans la nue, encore au-dessus d'elle
Il passera, le soir, un frémissement d'aile :
Ce sont les bataillons des oiseaux pélerins,
Voyageurs comme nous dans des airs plus sereins ;
Quand les ombres déjà pèsent sur la chaumière,
Eux, du soleil encor poursuivent la lumière.
Enfant, je les croyais l'essaim d'anges heureux
Qui de la terre au ciel allaient porter leurs vœux.

Quand l'astre du pasteur à l'occident s'incline,
Souvent, chasseur distrait, j'allais sous la colline
Écouter du moulin le bruit frais et jaseur.
Deux frênes l'abritaient sous leur molle épaisseur.
Là j'avais un ami, mon précepteur unique,
Le meunier. Du Berri c'était l'enfant rustique :
OEil bleu, cheveux flottans. A son trésor caché,
A son mouvant royaume il vivait attaché.
Un faune antique ainsi palpitait sous l'yeuse.
Cadet, de son rivage était l'âme pieuse ;
Sa trémie et son cœur battaient d'un seul accord.
L'eau comblait rarement son écluse à plein bord,
Mais avec plus d'ardeur que le sang dans ses veines
Le meunier l'appelait de vœux et de neuvaines.

Trop avare, il n'advient ce bienfait inconstant

Que des pleurs du côteau, du ciel, ou d'un étang
Qu'emprisonnait la forge en son farouche empire.
De l'Ondine aux yeux verts l'absence ou le sourire,
L'avénement des flots généreux ou tardifs
Variaient du meunier les jours contemplatifs.
Était-il seul et veuf au pied de la montagne,
Amoureux fiancé qu'oubliait sa compagne?
On le trouvait assis, le regard sans objet,
Sur le tronc renversé d'un saule. Il s'affligeait;
Sous les dards de l'été plaignait l'onde amaigrie;
Priait Sainte Solange ou la vierge Marie.
Souvent, après des jours brûlés de longs ennuis,
Il errait sans sommeil dans la langueur des nuits.
A peine si, charmant son attente inquiète,
Des mondes étoilés il suivait la retraite,
Car il n'avait appris qu'à lire au front des cieux.
Il connaissait David, Vesper silencieux,
Suivait d'Aldébaran la torride carrière,
Mais avec moins d'étude encor que sa rivière.
Il savait pour cet hôte, amour de ses foyers,
Arrondir en berceaux l'aulne et les coudriers.
Des caillous desséchés quand la morne étendue,
Sa roue inerte en vain sous le soleil fendue
Venaient languissamment attrister son regard,

Il la nommait ingrate, il pleurait son retard,
La grondait, l'invoquait. Il croit fasciner l'onde:
A l'ourlet qui blanchit la robe vagabonde
Il va la deviner..... Tel un pâtre enchanté
Reconnaissait Diane à son voile argenté.

Lorsqu'à ses rendez-vous hésitait l'infidèle,
L'impatient hermite allait au-devant d'elle.
Il remonte les prés, le front pâle et rêveur;
L'oreille sur la grève écoute avec ferveur
Puis s'arrête et tressaille en sa halte soudaine,
Car il a cru saisir la voix encore lointaine.
Eh! de l'objet aimé qui de vous ne sait pas
Pressentir les parfums, reconnaître les pas?
« Voilà, voilà l'essor de ses flots! son murmure
« Si joyeux! » Trop souvent sous la saulée obscure
C'est l'aveugle hibou que l'aurore bannit,
La mésange frileuse éveillée en son nid;
Ou, comme un cœur enfant qu'un premier rêve agite,
Sous la brise des nuits le tremble qui palpite.

Le pauvre délaissé, jusques au jour vermeil
S'endort-il? la fantasque arrive en son sommeil.
Averti par l'écho des rives qu'elle creuse,

Il descend l'accueillir sur la berge écumeuse.
Il lui rouvre un passage, et puis deux, et puis tous...
Car, vive à s'emporter dans son riant courroux,
Elle veut, la coquette, à ses digues franchies
Echapper et courir sur l'émail des prairies.

Oh! si comblant parfois un si constant espoir,
D'elle-même à l'écluse elle arrivait le soir,
Transparente et chanteuse; agitant pour couronne
Les feuilles que déjà laisse égarer l'automne,
Embaumant le vallon des esprits dispersés
De la menthe et du thym sur ses bords caressés,
Il lui tendait les bras. « C'est toi, capricieuse. »
Et ses doigts sur son front marquaient la croix pieuse.
Comme un tendre jaloux plein d'amoureux désirs
Il escorte ses pas, répond à ses soupirs.
Il se laisse un moment vaincre par la folâtre,
Puis devance à son tour l'écume au vol d'albâtre,
Et la nuit dans son lit de cristal, bien longtemps
Il entre délasser ses membres palpitans.
Quelle harmonie alors, ou docte ou florentine,
Eût égalé pour lui ta voix, ô pèlerine!
Ta voix, qui fait bondir d'un essor diligent
Le vieux disque endormi frangé de flots d'argent!

Trop heureux compagnon! lui, sur nos chastes rives
Exempt d'une autre ardeur aux angoisses plus vives,
Il n'a vu ni changer ni vieillir ses amours.
Il dort aux bords des prés refleuris par ton cours,
Source pure! Et fidèle à l'âme consolée,
Tu reflètes la croix de son vert mausolée.

III.

De la ferme de Lanorville, — juillet 1815.

Armée de la Loire! voilà donc quel nom est réduit à prendre un sanglant débris que l'Europe appelait il n'y a pas longtemps : La grande armée! Rien n'est grand ici que le fleuve auquel nous sommes appuyés, et à qui nous racontons nos peines, comme autrefois les Hébreux à l'Euphrate : *Super flumina Babylonis.*

Quelques uns de ces consternés soldats ont vu le Nil, franchi le Danube, protégé le Niémen, traversé la Bérésina vainqueurs et fugitifs, et après avoir fait trembler toutes les sources où s'abreuve le monde, on les exile derrière cette mouvante limite qui coupe en deux la France et sépare les frères ennemis: républicains du nord, royalistes méridionaux.

Hommes de la vieille garde, venir de Waterloo à Gien en trente jours! Qu'aura pour châtiment de votre abandon le chef qui répétait encore à Ligny: « Vaincre ou mourir, » et n'a su faire ni l'un ni l'autre? — Il passera des Tuileries sur le pont d'un navire anglais. Justice dont vous n'avez pas mérité l'amertume!

Je t'écris, capitaine*, d'une chétive métairie de la rive gauche d'où l'on aperçoit encore le château royal de Genabum, aujourd'hui sous-préfecture, et le cours très prolongé de cet antique Liger, que sillonnent toujours avec la même lenteur qu'au temps d'Agricola les voiles latines qui remontent de Nantes. Quel calme après nos agitations! Que je suis attristé d'un si majestueux silence! Au bruit de l'ar-

* Lauval, apparemment.

tillerie a succédé le murmure du vent dans les saules, le soupir du flot qui ne ride pas même sa surface. Tu verrais au tomber du jour les bonds argentés du gardon qui descend la Loire pour suivre le soleil.

Le pont de cette petite ville est dans sa moitié rustique coupé en travers d'une palissade de planches de bateaux. Les Prussiens occupent la tête qui regarde Paris, et deux de nos vedettes à cheval, le pistolet au poing, montent la garde à cette issue qui débouche sur les routes d'Aubigny, Angillon et Bourges. La Sainte-Alliance gouverne Gien ; l'empire français, royaume d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, commence aux lisières de la Sologne. Où sont les frontières que la république avait laissées aux mains de Napoléon Bonaparte ? La France libre était donc plus redoutable après la bataille si contestée de Zurich qu'à l'issue des triomphes d'Eylau et de Wagram, si stérilement pompeux ! La première lutte avait été engagée pour le pays, les autres au profit de quelques comparses dynastiques. Des princes au dix-neuvième siècle ! — Eh ! ma grand' foi, ma loi, disait ce soir le propriétaire de la grange où ma compagnie est logée, en tout il faut considérer la fin. Qu'importe d'avoir

fait incendier Moscou, Monsieur, si l'on évacue Orléans, Beaugency et Gien?

Ces paysans toutefois nous aiment, nous autres soldats : l'armistice permet aux indigènes de la rive droite de passer à notre bord, de venir visiter le pauvre camp des demi-solde, et c'est là que le dimanche au soir les danses s'établissent à la vue des grand's gardes. Joie bien mélancolique, accord bizarre de cornemuses et de trompettes ! La jeunesse du pays conquis appelle cela venir en France. Les Giennoises, qui ont plus de fierté pudique que quelques grandes dames de Paris, préfèrent au buis vert, au houx, à toutes ces branches fanfarones que portent les shakos saxons, le bonnet de police de nos chasseurs. Des mains assez blanches viennent encore se poser avec orgueil dans la main mutilée d'un compatriote. Pauvres Gaulois ! ce n'est pas sans peine qu'ils sont revenus à des sentimens de confiance envers leurs frères. Quelques prêtres leur disaient charitablement que nous arrivions pressés de haine et de vengeance contre nos frères du centre, à cause de leur indifférence pour toute résistance nationale et leur prédilection envers une famille dont la ville prochaine a été longtemps un féodal

apanage. Les saintes gens qui glorifient cette honnête restauration leur enseignaient à nous haïr avant les Kalmouks. La richesse assoupit-elle donc tout dévouement? est-ce que le commerce a partout horreur du courage?

Hélas! nous avons traversé la Loire, nous autres à qui on donnait sourdement le nom de brigands, sans nous arrêter même pour casser le pain de l'étape. Le bourgeois a pu voir tel escadron commandé par un maréchal des logis; tel groupe d'officiers marcher sans soldats; six hommes composer les restes de tout un corps. Cette armée n'a pas même vidé une coupe avant de franchir la barrière qui lui est imposée. Il n'a été épanché peut-être que quelques larmes secrètes devant la statue de Jeanne d'Arc: une fille de laboureur à qui il a été donné de sauver la patrie. On a pu voir à Orléans sur la place du Martroy quelques joues humides essuyées furtivement par de vieux chevrons.

J'erre quelquefois dans les environs de mon cantonnement: et plus j'étudie les ressources, c'est-à-dire la stérilité d'une contrée si centrale et si sauvage, plus je me persuade que la résistance ne serait pas impossible sur un pareil terrain. Ce n'est pas que

la troupe dût trouver de vigoureux auxiliaires dans les naturels de ce pays : valétudinaires et dévorés par leurs fièvres endémiques, abrités à peine sous leurs bâtiments en torchis, cabanes de boue et de bois recouvertes de joncs, ils sont frappés de froid et d'inertie, enveloppés de brume et de routine. Mais cette terre désolée n'offrirait aucune chance d'établissement à l'invasion étrangère. Des tombelles antiques disent partout que des combats meurtriers y ont été soutenus déjà au temps des Romains. Des camps de César, fortifiés, attestent des craintes même après la victoire. Tous ces monticules factices élevés à la mémoire des morts devraient rappeler leurs devoirs à quelques enfans dégénérés.

Les légions qui poursuivaient Vercingétorix ont voulu s'établir non loin de là, simuler même l'établissement d'une colonie, et elles ont donné en diminutif le nom de leur patrie à un fantôme de ville essayé à quelques lieues d'ici : Roma minor (Romorantin). Mais rien n'a voulu garder, dans ces sables nus, la trace de la domination exotique. Vous n'apercevriez à l'horizon de ce désert ni cirques ni aqueducs. Des bruyères, des genêts couvrent seuls ce sol, qui pourtant recèle une marne fertile dans ses entrailles.

Quelques milliers d'étangs se joignent par d'invisibles ruisseaux voilés de nénuphars. A voir du haut d'une colline ou du chancelant clocher d'un village le nombre infini de ces miroirs mats, on dirait une pléiade de marécages : une autre voie lactée tombée sur la Sologne.

La chasse, sans limites, doit être ici le meilleur emploi des jours. On y tuerait mieux que le temps, je suppose, à voir la perdrix grise rasant constamment de ses ailes le serpolet court et odorant. On peut reconnaître à une lieue de distance le profil d'un lièvre gravissant le côteau pour aller chercher sa remise dans un bouquet d'arbres verts. Ces forêts naissantes sont semées là par une industrie toute contemporaine.

J'ai été envoyé hier... — Mais notre réserve de la Loire compte encore quarante mille hommes ! Et ils n'ont pas fait leur soumission au roi ! On pourrait nous adjoindre les divisions Lamarque et Travot. Quels prodiges de courage et de désespoir n'obtiendrait-on pas de cette poignée de vaincus commandée par Excelmans, Vandamme, Clauzel, Compans, Labédoyère! Et j'entends dire qu'on va signer à Paris des traités infâmes! que l'émigré qui s'intitule

prince par la grâce de Dieu, au lieu de chercher une fois à s'abriter dans des rangs français, signera sa honte et la nôtre devant les caissons de Blücher. Le roi de Navarre ne sera donc jamais roi de France? Et Paris qui se laisse dépouiller, sous le nom de restitution, des monumens des arts! comme si chacun des tableaux de Raphaël acheté au pape n'avait pas été évalué et payé plus d'un million par les traités de Tolentino ! Mais Paris ne rend inviolables ni ses femmes ni ses musées : n'a-t-il pas pour intérêt plus noble la hausse ou la baisse des fonds! C'est pour cette molle cité qu'Henri IV écouta la messe. Louis XVIII se résignera-t-il à porter les trois couleurs, ne fût-ce que pour venger les funérailles de Waterloo ?

Hier donc j'ai été envoyé, te disais-je, en reconnaissance dans l'intérieur de ces terres, afin d'examiner l'état du château de Chambord comme point de résistance et position militaire. Au retour je me suis égaré parce que j'avais, je crois, les yeux fascinés de cet appareil monumental, faisceau de tours mauresques, orgie d'architecture, comme je l'ai entendu dire à une femme belle et poète. Heureux d'entrevoir dans un crépuscule déjà épaissi de brouillards

la lointaine lumière d'une ferme, je suis entré là pour laisser une heure reposer mon cheval. Quel contraste entre cette tannière de vassal et la splendeur du louvre voisin, le faste d'un François Ier, les rêveries sculptées du Primatice! Deux chouettes écartelées décoraient seule le péristyle du paysan; image moins fabuleuse que la salamandre voisine et les symboles d'amour de Diane et d'Henri II. Au coin de l'âtre, allumé en juillet, j'ai été l'objet d'une hospitalité d'abord défiante et curieuse. Que de questions à subir, pendant que deux fagots de genêts assemblés pour me faire honneur étaient excités avec le souffle de la ménagère au moyen d'un long canon de fusil! La place d'honneur était devant les hauts landiers de fonte, au milieu d'un cercle composé de jeunes filles bien pâles, de fort insoucians chevriers et de chiens maigres au museau pointu comme en ont les renards de leurs chétifs taillis.

— On peut vous offrir du vin de Sandillon, me dit le maître : nous ne le cachons que pour les Cosaques.

— Vous avez tort, c'est un moyen de les repousser.

— Ces Cosaques de malheur, ajouta-t-il, ils n'ont été les plus forts qu'à cause de leur enragé de pays.

— Je ne vous demande qu'une chose, mes amis, c'est de n'interrompre pas vos occupations, ni les jeux de la veillée.

Au silence qui continua, aux regards avides qu'on adressait à mon uniforme, je vis bien que c'était moi dont on voulait s'occuper, et qu'on brûlait d'interroger, mais je feignis plus de fatigue encore que je n'en éprouvais pour me dispenser de répondre à des questions comme celle-ci, déjà ébauchées :

— Et où est-il donc, LUI, mon commandant? N'est-ce pas que les Anglais ne l'emmèneront pas sur leurs pontons?

Il s'agissait de l'Empereur. Ainsi vont encore à lui ces imaginations dépravées! On se préoccupe de l'avenir d'un homme et non des destinées du pays. Mais le pays existera-t-il pour la génération qui s'achève après avoir subi tant de maîtres? Ce peuple avait cru avec Bonaparte remonter sur le trône. Longtemps ce seront là ses uniques souvenirs. Le poète qui les aura chantés sera immortel.

Puis, comme j'étais à me demander ce qui peut, au milieu de cette thébaïde, faire supporter l'ennui de la vie, et attacher des hommes à ce marâtre climat, je surpris un regard entre la bergère au chéret brun,

filant sa quenouille, et le garde-chasse de la closerie prochaine.

— Allons, meneux de loups, fit au jeune homme le vieux métayer : chante un peu un noël, ou quelque refrain de la Saint-Hubert à c'te jeunesse ; tu achèveras d'endormir le commandant qui se débat sur sa chaise, faute d'un lit à lui pouvoir offrir.

D'une voix rude et émue, le forestier commença. Aux premières paroles : « Le mouton vit d'herbettes, le papillon de fleurs, et vous jeunes fillettes..... je n'écoutais plus, mais j'avais compris. Il n'y a donc point de sol déshérité et maudit ? Il est donc une plante qui croît sans soleil là où l'oranger refuse de fleurir, le miel d'être recueilli, la germandrée de naître entre les ronces ? Le connaîtrai-je, moi, ce prestigieux trésor ? Aimer, n'est-ce pas ? Vivre deux dans un seul cœur ? C'est cet état que Dante appelle, peut-être, « la vie nouvelle. »

Mais bien qu'entre ces pensées et les inquiétudes sur les plaies qui déchirent la patrie, je sentis ma nature vaincue. La fatigue a ses droits, la tyrannie de cette faiblesse exerçait sur moi tout son empire. Mes yeux se fermèrent devant les reflets du foyer, miroitant sur quelques ustensiles de cuivre attachés

au dressoir; j'étais bercé par les battemens égaux de l'horloge de bois.

Alors des sommets d'une colline que dans mes souvenirs je reconnus pour être située entre les Herbiers et Torfou, au milieu de ce Bocage où les soldats du Nord n'oseront jamais pénétrer (hommage de respect et de terreur), je vis s'avancer l'une vers l'autre deux armées. Elles portaient des étendards divers, des cocardes opposées; mais avec une égale assurance et du même pas accéléré, elles abrégeaient la distance et dévoraient l'intervalle qui les tenait séparées. La première portait des drapeaux criblés de balles, des restes d'aigles fracassés. L'autre montrait des écharpes blanches et des croix pieuses sur les poitrines avancées. Ici, on marchait en silence: là, on psalmodiait des cantiques. Je vis les bataillons sans uniformes, quelquefois sans chaussures et coiffés de chapeaux rabattus, mettre un genou en terre devant des autels de gazon. Les vétérans bleus présentèrent les armes en défilant devant un trophée élevé au souvenir des victoires de Hoche. Un même cri partit en même temps des deux avant-gardes, et la même réponse se fit entendre.

— Qui vive?

— Amis.

— Qui se rend garant de l'alliance?

— Lamarque.

— Qui s'offre à chasser l'étranger de France?

— Larochejaquelein.

Et les deux généraux se parlèrent la main dans la main.

— Les Prussiens, Monsieur, dit le royaliste, abusent lâchement de nos discordes. Ils devaient ne faire la guerre qu'à un conquérant, un fléau ; et ils dictent d'ignominieuses conditions à un vieillard. Leurs canons entourent la demeure d'un allié. Unissons-nous, pendant qu'arrêtés dans de courtes délices les étrangers oublient vos garnisons laissées en arrière. Qu'ils soient écrasés entre deux feux. Cette France qu'ils estiment leur proie, qu'elle devienne leur tombeau.

— Unis, dit Lamarque, nous saurons vaincre ; mais entre deux dynasties dont l'une marche à l'exil quand l'autre en arrive, maintenons d'abord la France. Avant la royauté, quelque chose est légitime : la liberté.

Je m'éveillai.

Allais-je voir les vieux adversaires s'avancer fraternellement et prendre pour même mot d'ordre : Des cartouches et des Prussiens ?...

Hélas ! je n'avais fait qu'un rêve ! J'apprends ce soir que le fils d'Henri IV nous licencie par ordre même de l'invasion. On prépare de l'or pour l'ennemi, non du fer pour nous. Un roi coûte cher !

Et c'est le nom de Macdonald qui sera, dit-on, attaché à cette action de licencier l'armée de la Loire !

— C'est, dit le soldat avec amertume, la première armée qu'il aura défaite.

IV *.

C'était un vieux Romain du parti de Pompée.

Des restes d'une vie à la guerre échappée,
Aux bords égyptiens Codrus cachait l'exil.
Qu'a-t-il appris? Un meurtre ensanglante le Nil.
Ce forfait dont l'horreur souille un roi (Ptolémée)

* Cette imitation d'un passage de Lucain nous a paru faire allusion au sort du maréchal Brune, assassiné après la seconde restauration et jeté dans le Rhône. — ÉDIT.

Jette en vain la terreur sur Peluse opprimée :
Quand tout tremble ou se tait, Codrus a le premier
Osé franchir le seuil de son humble foyer.

Le pieux vétéran qu'appesantissait l'âge,
Porte un pied consterné vers la déserte plage;
C'était l'heure où des nuits, sur ces rocs écartés,
L'astre pâle épanchait ses douteuses clartés.
Codrus, aux rayons froids de l'étoile naissante,
A cru voir sur les flots s'agiter blanchissante
La dépouille mortelle : il frémit; mais son cœur,
D'un passager effroi sent le devoir vainqueur.
Seul, il entreprendra d'arracher aux abîmes
Ce débris, tiède encor, des grandeurs et des crimes;
Seul, il veut, au mépris des tyrans et du sort,
Rendre à son général les honneurs de la mort.
Il nage, il le saisit sur la mouvante arène
Et le presse et combat l'Océan qui l'entraîne...
Puis trop faible, il attend que le flot protecteur
Du rivage avec lui franchisse la hauteur.

Là, du malheur public, quand ses larmes sont sûres,
Du noble capitaine il lave les blessures;
Il compte, épouvanté, les coups de l'assassin,

Touche ce cœur glacé, l'échauffe sur son sein ;
Repaît son désespoir des restes d'un grand homme,
Et les yeux vers le ciel :
— « O fortune de Rome !
Le voilà ce consul autrefois ton orgueil !
Il ne réclame hélas ! autour de son cercueil
Les parfums ni l'encens qu'hier le capitole
Eût prodigués, servile, à sa récente idole;
Il ne demande point, sur un char sépulcral,
De tes patriciens l'appareil triomphal;
Ni qu'une armée en deuil et la lance abaissée,
Du trépas d'un seul chef occupe sa pensée;
Mais accorde, ô fortune, à ses mânes errans
Les honneurs du soldat qui tombe aux derniers rangs.
C'est assez pour ta honte, ô mobile Italie !
Qu'il manque à ce tombeau les pleurs de Cornélie. »

Il a dit. Près des flots, il voit sous un rocher
D'un jeune homme inconnu s'éteindre le bûcher.
Nul ami d'autrefois, nul soin cruel et tendre
Ne veille impatient de recueillir la cendre,
Les vents seuls de minuit ranimaient quelques feux.
Codrus y va puiser l'humble objet de ses vœux,
Et s'armant d'un rameau qui dans l'ombre rayonne:

« Qui que tu sois, dit-il, ombre qu'on abandonne,
Sans doute aux tiens peu chère, et que les dieux pourtant
Atteignent dans la mort d'un coup moins insultant,
Pardonne à l'exilé d'oser dans ces ténèbres
Dérober quelque faste à tes pompes funèbres.
Pardonne ! Et s'il survit au-delà du trépas
La pitié du malheur, tu ne te plaindras pas.
Infortuné, mes mains ne sont point sacriléges ;
Et veux-tu du tombeau garder les priviléges,
Quand de Sertorius ce front victorieux
De sa pâleur sanglante épouvante les cieux?
Il t'implore, il attend. Cède, ô mort solitaire,
Une part de ta gloire au vainqueur de la terre. »

La main du vétéran unit de toutes parts
Les débris d'un esquif sur le rivage épars.
Elle y place le dieu qu'a révéré le Tibre.
Et, dit-il : — « Dernier fils de Rome autrefois libre,
Si les soins d'un banni te semblent plus amers
Que l'insulte du glaive et le courroux des mers,
Songe qu'un frère d'arme osa seul te les rendre.
L'iniquité du sort m'a confié ta cendre,
Et j'ai dû t'affranchir des affronts du hasard,
De la faim des vautours et des coups de César.

Mais si le ciel me rend aux champs de l'Étrurie,
Je promets à ta cendre, au nom de la patrie,
Je promets à ta veuve insultée en ses pleurs
D'offrir ton urne sainte à ses saintes douleurs.
Adieu; la liberté s'exile avec ton âme. »

Et d'un reste de souffle il attisait la flamme
Trop lente à dévorer ce qui fut son héros.
Il se hâte. Au milieu de ses furtifs travaux
La nuit froide a marché. Noble proscrit! l'aurore
Peut joindre son trépas au trépas qu'il honore;
Avec le jour naissant les bourreaux vont venir
Et sa pieuse fraude est un crime à punir.
O déserts de Peluse, il confie à vos sables
Du vainqueur de l'Ister les restes périssables.
Il presse d'un rocher le tombeau refermé
Et sur les flancs d'un mât à demi consumé,
Il creuse, avec le fer de sa fidèle épée,
Ces mots couverts de pleurs : Ci-gît l'heureux Pompée.

V.

Sait-on bien pourquoi de grands talens et de nobles vertus demeurent souvent dans l'obscurité? C'est qu'à ceux qui les ont possédés il manquait encore une condition.

— Allez-vous avancer un paradoxe?

La vertu et les talents ne suffisent pas, chez la plupart des hommes, à l'essor nécessaire pour se

produire, à l'énergie qui mène au succès. Le vice, avouons-le non sans amertume, est le complément constitutif de toute organisation agissante. Il est le lest qui emporte le ballon ou le navire, l'alliage qui donne à tel morceau d'or pur, mais non apprécié encore, la condition d'une monnaie courante et recherchée. L'or doit son prix à sa valeur altérée. Le mérite s'élève-t-il jamais par ses propres et uniques ressources? Ajoutez des vertus à des vertus dans une âme : quelle que généreuse qu'elle soit, elle pourra rester inerte. Jetez un vice dans cette combinaison, tout marche. Ainsi l'a donc voulu notre étrange nature. Le bien sans le mal n'est point un élément de puissance complète. Est-ce blasphémer que reconnaître qu'en toutes ses œuvres le créateur ne les a jamais voulu séparer? Ils sont l'oxygène et l'azote de notre atmosphère moral.

Un élan, par qui tout se décide, n'est jamais puïsé à des sources calmes. Otez l'ambition à la carrière civile; au courage militaire la témérité ; à tel officier l'amour des grades et des futiles honneurs, tirera-t-il l'épée aussi résolument? Ce négociant est dans sa prudhommie temporiseur et timide ; alliez à son intelligence des calculs l'amour du gain : c'est Rothschild.

Ce magistrat de province allait enterrer son savoir dans une petite ville, car il n'a que la mesquine tâche d'accomplir un devoir; il sait estimer à leur valeur le suffrage des hommes, il apprécie leur reconnaissance et la popularité. Il va végéter, et il mourra en famille. Qu'il survienne à son côté un rival; que l'envie entre une fois dans son sommeil, il caressera des électeurs et deviendra député; il vendra son vote et deviendra ministre; enfin il parviendra peut-être à gouverner, non très moralement, mais assez brillamment son pays: voyez Decazes. Un vice, c'est le fumier qui fertilise les pauvres âmes humaines.

La beauté même a quelquefois besoin d'un défaut pour plaire. La vertu veut une mauvaise pensée pour écarter d'elle la paresse. Sans sa démarche boiteuse, La Vallière n'eût pas charmé un grand roi, (style d'historien pensionné.) Otez à Alexandre son enthousiasme de fou, à César l'idée si impatiemment supportée de n'être que le second à Rome, à Pizarre sa rage de richesses, à Napoléon sa soif de conquêtes, vous en ferez des bourgeois.

Si vous aviez retranché à Mirabeau ceux de ses vices qui lui assuraient de si nombreuses sympathies, et

prêté de l'ambition à Vergnfaud, vous auriez changé les rôles.

— Et la morale de tout cela, Monsieur, est-elle qu'il faut faire éclore en soi un vice, ou cultiver curieusement celui qu'on a?

— Du tout; la morale consiste à établir que si l'on se sent peu propre à l'intrigue et engagé vers un but sans une volonté double et des passions fiévreuses, il faut s'abstenir, vivre dans la retraite. Car le mérite, sans le véhicule dont nous parlons, pourrait donner une fois de plus aux médiocrités turbulentes l'avantage de penser qu'il est, lui, sans aptitude; que la vertu toute seule n'est bonne à rien, et que la probité est une ennemie de la fortune.

VI.

Frère, si dans ton cœur, d'une agreste patrie
Tu gardes comme moi la sainte idolâtrie;
Si tu crois un Éden ce village écarté
Où ton premier regard vers le ciel a monté,
Crains l'âge, où de tes yeux éclairant la justesse,
Les voyages, le goût, mûriront ta sagesse.

Alors, malgré la soif d'un désir assidu,
Ne va jamais revoir le sol natal perdu.
Redoute de soumettre à l'épreuve indiscrette
La poésie ardente où le regret nous jette;
N'ose pas confronter le vrai ni le grand jour
A l'image lointaine où dormait ton amour.
Oh! respectant le charme, erreur, où tu nous plonges,
Ne va pas au hameau, par pitié pour tes songes.
Tout ce que nous rêvions plein d'espoir et de fleurs
Changera sous tes yeux d'aspect et de couleurs.
S'il en est temps encor, point de pélerinage
Qui brise entre tes mains le prisme du jeune âge.
Admirons le hameau, mais du sein des remparts
Où gronde la cité. Voyageur! tes regards
De loin reconnaîtraient le plateau, les futaies,
Le sentier qui serpente entre les vieilles haies,
Mais crains d'aller plus loin. Qu'il va s'évanouir
De prestiges passés, trésors du souvenir!
Du paradis chrétien c'est l'habile défense,
Personne ne l'a vu qu'aux rêves de l'enfance.

Non! ne va pas plus loin! Le charme est aboli.

Au sol jeune et natal tout est vieux, démoli.
Tu ne reverras plus tes ormeaux : la prairie
De mauve et de colchique incessamment fleurie.
Hélas ! tout change aussi tandis qu'à notre front
L'argent au lieu d'ébène attache son affront.
Redoute deux flatteurs, toi qui pourrais m'en croire,
L'imagination, poëte, et la mémoire.
Seuls, ils avaient orné nos stériles coteaux,
Paré tant de misère et fleuri les tombeaux ;
De la brande épineuse embaumé la bruyère,
Transfiguré les bois, débordé la rivière.
Eux seuls, ces créateurs de factices appas,
Fascinaient donc nos yeux ! Retiens, retiens tes pas.
Des ruines partout, tristesse, ennuis, masures :
Un pré sans violette, un ruisseau sans murmures.
La vigne est effacée au versant chauve et nu,
A peine au cimetière un mort qui nous connût !

Oh ! ne demande plus, sous la tour qui chancelle,
S'il revient à minuit un Lusignan fidèle.
Où le manoir guerrier jetait ses tours au ciel
Fume et tonne l'usine. Un âpre industriel

Marchande ses sueurs à l'enfance flétrie.
Là, loin de rajeunir l'illusion chérie,
Des vœux désenchantés t'attendrait le péril.

Patrie ! elle n'est pas en ce globe d'exil.
Homme, esclave abusé, le bonheur qui t'évite,
Cherché, soit dans un cœur soit dans un lieu d'élite,
Homme courbé si bas sous l'épreuve de fiel,
Est-ce au moins une fleur qui croîtra dans le ciel !

VII.

(Quelques scènes d'un drame ébauché dans les camps. Il devait être intitulé : DENYS A CORINTHE, OU LE TYRAN MAITRE D'ÉCOLE. Ce genre d'essai a singulièrement vieilli ; mais on y remarquera peut-être quelques sentimens généreux : condition devenue rare dans une poétique plus récente. L'honnêteté des intentions est le mérite le moins équivoque de la littérature de 1815.)

— Acte premier, scène première. — Paysage aux bords de la mer. — Demi-obscurité.

ARISTIPPE, seul.

Le jour enfin va luire ! Échappés du naufrage,
Nous saurons sur quels bords nous a portés l'orage.
Suis-je en des lieux déserts ou parmi les humains ?
Chez les Scythes, les Grecs, ou les noirs Africains ?
Déjà les compagnons de mon humble infortune
Qu'un même et frêle esquif a sauvés de Neptune,
Excités par la faim, sur ces bords dispersés,
Cherchent des pas humains et des sentiers tracés.
Puissent-ils voir fumer quelque toit sur la plage !
Quel œil reconnaîtrait en ce mince équipage,
Sous ce manteau grossier par les flots outragé,
Aristippe, un savant de Plutus protégé,
Le brillant favori du tyran de Sicile ?
Subissons ma disgrâce et sa rigueur utile :
Vertu, mets à profit mes jours humiliés !

Il s'avance.

Que vois-je ? des compas, des crayons oubliés,
Les signes révérés de la géométrie ?
Voilà des traces d'homme et voilà ma patrie !
Quels que soient les mortels sur ces bords retirés,

Sans doute ils sont humains puisqu'ils sont éclairés.

Mais, dans l'ombre, à pas lents, s'avance un personnage :
Il a la mine étrange et l'air un peu sauvage.
Seigneur, êtes-vous Grec?

UN INCONNU.

Je suis homme.

ARISTIPPE.

Et mais, quoi!
Diogène, est-ce vous?

DIOGÈNE.

Aristippe, est-ce toi?

ARISTIPPE.

Je rends grâce au destin qui, dans ses catastrophes,
A pris soin d'assembler ici deux philosophes !

DIOGÈNE.

Ne te hâte jamais d'applaudir au destin.

ARISTIPPE, à part.

Il faut l'interroger sur mon sort incertain.
Il va, sur un malheur assez peu respectable,
Exercer tous les traits de sa langue implacable,
Jupiter soit un Dieu si je sais où je suis !

Haut.

Eh bien! avez-vous trêve à vos graves ennuis?
Êtes-vous en ces lieux plus satisfait des hommes?

DIOGÈNE.

Hélas ! où sommes-nous ?

ARISTIPPE.

Dites-le moi.

DIOGÈNE.

Nous sommes...

Sous un climat barbare, en un pays affreux
Dont tous les habitans se déchirent entre eux.
De revers, de malheurs ils composent leur joie :
Vient-il un étranger? c'est toujours une proie;
Ils attaquent, en paix, les gens les mieux famés,
S'armant de traits cruels, l'un de l'autre affamés,
Qui les connaît craindra d'aborder ces rivages !

ARISTIPPE.

Grands Dieux! suis-je tombé chez les antropophages?

DIOGÈNE.

Honneur, vertu, les Dieux, ils ne respectent rien.
De changer leur nature il n'est aucun moyen.
Pour ne rien retrancher de ta trop juste crainte,
Nous sommes, en un mot, nous sommes... à Corinthe.

ARISTIPPE.

Les Dieux en soient loués ! De ce récit trompeur
Laissez-moi respirer ; vous m'avez fait grand peur.
Nous sommes à Corinthe ?

DIOGÈNE.

Apparemment.

ARISTIPPE.

J'arrive
Et n'avais entrevu qu'un désert sur la rive.
Je ne suis pas bien sûr d'être entré par le port.
Mais en effet je vois, avec un doux transport,
Le dôme des palais resplendir de lumières,
Et plus près, des pêcheurs j'aperçois les chaumières.

DIOGÈNE.

Viens partager le toit de mon vieux compagnon
Hermontime, autrefois soldat de Xénophon.

ARISTIPPE.

Mais vous même en ces lieux, quel intérêt vous guide?
(Entre un autre personnage).

DIOGÈNE.

Tu vois cet étranger qui baisse un front livide :
Apprenti philosophe et disciple ennuyeux,
Ce turbulent oisif qui m'escorte en tous lieux
Porte impatiemment l'obscur nom d'Érostrate.

ARISTIPPE.

Je ne le connais pas.

ÉROSTRATE.

O renommée ingrate!

Je n'entends que ces mots : Je ne le connais pas!

DIOGÈNE.

Je ne sais quel complot l'attache à tous mes pas.
Avec lui revenu des rives olympiques,
Nous parcourons la Grèce. En ces fêtes publiques
Que cherchaient, qu'attendaient mes yeux observateurs?
Des hommes! Vain espoir : j'ai vu des spectateurs.
Je pars. En Macédoine il est temps de nous rendre.
Je vais près de ce jeune et fatal Alexandre,
A qui déjà sa cour donne le nom de Grand,
Voir enfin ce que c'est qu'un futur conquérant.

ÉROSTRATE.

Attendant que des Dieux la justice imprévue
M'offre d'un autre roi la majesté déchue.

DIOGÈNE à Aristippe.

Et toi?

ARISTIPPE.

De vœux pareils je suis fort innocent.
Des états de Denys depuis trois mois absent,
J'ai trop long-temps peut-être à la cour de Syrie
Bu dans les coupes d'or l'oubli de la patrie.
Satisfait d'épuiser dans ce séjour riant
Toutes les voluptés qu'assemble l'Orient,
Je partais. Mon navire aux voiles blanchissantes

Revenait chargé d'or, d'esclaves ravissantes.
Aux accords de la lyre, aux chants des matelots,
Ma poupe sillonnait l'azur serein des flots.
Mes yeux, pleins de ce Dieu dont le nectar abuse,
Au sortir du festin croyaient voir Syracuse,
Quand les méchans tritons de l'Océan thébain...

DIOGÈNE.

T'ont brusquement offert les délices du bain.
Rends-leur grâce!

ARISTIPPE.

Eh pourquoi?

DIOGÈNE.

Va, mortel incrédule,
Ils t'ont, par un malheur, sauvé d'un ridicule.
Mais tu vas manquer d'or, et tes jours sans appas...

ARISTIPPE.

L'or que j'ai possédé ne me possédait pas.
On pourra me voir suivre et sans faste et sans gêne
L'école de Bias, la vôtre, Diogène.

DIOGÈNE.

Toi! qui voulais passer, effronté courtisan,
De la cour d'un satrape à la cour d'un tyran!

ARISTIPPE.

Le sage vit aux lieux où l'exemple est utile,

Le médecin se doit au malade indocile.

DIOGÈNE.

Caresser un Denys, flatter un oppresseur!

ARISTIPPE.

Et je l'ai désarmé. Quelque feinte douceur
Peut empêcher souvent qu'un maître ne sévisse.
Le mensonge qui sert est-il encore un vice ?

DIOGÈNE.

Pour sauver tes amis, bassement généreux,
Denys t'a vu ramper à ses pieds dédaigneux.

ARISTIPPE.

C'est sa faute! Des cours c'est là le vain usage :
Dois-je pour l'amitié m'épargner un hommage ?
Platon l'a dit : Courbons nos fronts humiliés,
Si l'oreille des rois n'est souvent qu'à leurs pieds.

DIOGÈNE.

De Pythagore ainsi tu fais rougir l'école.
Le maître n'eût jamais encensé ton idole.
Au peuple qui ne sait que trembler et haïr,
Moi, j'aurais inspiré la vertu de punir.
Échappé sans bassesse à son fatal empire,
Je l'aurais abordé, sans le faire sourire.

ARISTIPPE.

Oh!... peut-être!

DIOGÈNE.

A sa cour fuyant ses voluptés
J'aurais raillé ses vers, haï ses cruautés.

ARISTIPPE.

Et qu'aurait obtenu ce fastueux courage?
L'honneur de le braver : dangereux avantage!
De joindre un nouveau crime au crime déjà fait :
Je lui sauve un remords et j'épargne un forfait.

DIOGÈNE.

Dis plutôt que sans force et du plaisir esclave,
Pour jouir, il n'est rien que ta fierté ne brave.
Tu craindrais le trépas moins que l'austérité.

ARISTIPPE.

Les plaisirs n'ont jamais vaincu ma liberté.
Des fêtes de Denys j'ai partagé l'ivresse,
Mais j'y portai la grâce et la délicatesse.
A de chastes leçons j'accoutumai sa cour :
Ma présence épurait ce profane séjour.
Tel courtisan des mœurs eût bravé le principe
Qui trembla d'offenser le bon goût d'Aristippe :
Le bon goût sous mes lois protégeait la pudeur.
Du prince quand la joie amolissait le cœur,
Je l'ai par la pitié conduit à la justice,
Et j'arrachais de lui des vertus... par caprice.

DIOGÈNE, à Érostrate.

Quelle idée a-t-il donc de ce jeune Denys?

ARISTIPPE.

Mille traits de grandeur en lui sont réunis.
Peu fier du premier rang, peu semblable à son père,
Il présage à l'histoire un règne encor prospère.
Denys l'Ancien d'un sage écartait la leçon,
Son fils s'est honoré des conseils de Platon.
Sa cour s'est, comme aux arts, ouverte à la sagesse,
Et la philosophie a nourri sa jeunesse.
Vainqueur des préjugés et des Carthaginois,
Syracuse applaudit ses armes et ses lois.
J'accorde que s'ouvrant sous de meilleurs auspices,
La suite de son règne en dément les prémices;
Mais il peut revenir au but qu'il a quitté,
Averti par les ans ou par l'adversité.

DIOGÈNE.

De ton aveuglement je ris malgré moi-même.
Et tu l'as donc laissé?...

ARISTIPPE.

Dans la splendeur suprême,
Enivré d'espérance, et comptant sur les Dieux.

DIOGÈNE.

Tu l'amusais donc bien! — Quel emploi glorieux!

ARISTIPPE.

Dans un plus libre état vous pourriez être utile :
Aristippe lui seul a su l'être en Sicile,
Souffrez qu'il y retourne. Un peuple, je le veux,
Serait plus grand sans roi, sans être plus heureux;
Faisons-nous des vertus pour la place où nous sommes,
On peut, sous un tyran, servir encor les hommes.
Denys a des vertus...

DIOGÈNE.

Il en aura besoin!

ARISTIPPE.

Qu'il veille sur son peuple!

DIOGÈNE

Un autre en a pris soin.
Des princes détrônés lui lisais-tu l'histoire?

ARISTIPPE.

Il défendra son sceptre. Il aime encor la gloire,
N'en désespérez point! D'un grand nom défendu,
Il mourra... sur le trône...

DIOGÈNE.

Il en est descendu.

ARISTIPPE.

Qu'entends-je?

DIOGÈNE.

A l'instant même où ton servile hommage
Vante ici son pouvoir, de rivage en rivage
Il erre ; et comme moi content d'un peu de pain
Savoure l'eau du ciel dans le creux de sa main.

ARISTIPPE à Érostrate.

Que dit-il?

ÉROSTRATE.

De Dion c'est l'immortel ouvrage.
Associant leurs vœux, unissant leur courage,
Dion, Timoléon, ces fiers républicains
Ont brisé dans un jour le sceptre entre ses mains.

DIOGÈNE.

Des princes méprisés la défaite est rapide.
Qui veut mourir pour eux? quel cœur leur sert d'égide?
Ils emportent, fléau de leurs anciens sujets,
La vengeance, un vain titre, et jamais leurs regrets.
Mais il est beau d'aimer ceux que le sort accable:
Quel dommage qu'un voile encore impénétrable,
De ce roi fugitif nous ait caché les pas!
Aristippe l'eût joint; — tu n'hésiterais pas.
Voyageant sur la terre où s'instruit sa jeunesse,
Tu suivrais ce héros qui suivit ta sagesse.

ARISTIPPE.

Mais... si je dois sans fruit m'affliger de ses maux
Pourquoi par mon aspect agiter son repos,
Lui retracer des jours que sans doute il regrette?

ÉROSTRATE.

Encore si ce prince eût vengé sa défaite!
S'il avait fui, le glaive et la torche à la main!
Mais céder sans combat le pouvoir souverain!
Si j'avais ce pouvoir et le sceptre à défendre,
Avant que de mourir, avant que de les rendre,
Je serais Érostrate! Et l'univers surpris
Lirait, après mille ans, mon nom sur des débris.

DIOGÈNE.

Voilà l'autre insensé! Qu'importe à sa mémoire
Un nom vil ou sacré, s'il s'écrit dans l'histoire.
Il veut être fameux par un éclat nouveau :
Sera-t-il des humains l'amour ou le fléau?
N'importe. Il s'en irait, tant son oubli lui pèse,
Allumer des flambeaux sous le temple d'Éphèse,
Disant : Le monde en parle et je le détruirai.

ÉROSTRATE, en sortant.

L'idée est assez belle, et j'y réfléchirai.

VIII.

(Denys, caché sous le nom de Philoclès, tient école publique. Un père de famille vient lui confier deux enfans. — Acte 2 — Scène 3.)

LE PÈRE.

Philoclès, j'ai des soins à commettre à ta foi :
Je vais quitter Corinthe. Aujourd'hui la Sicile
De ses champs aux proscrits peut rendre enfin l'asile.
Denys tombé du trône y va laisser en paix

Rentrer les malheureux que ses lois avaient faits.
N'apprends jamais combien loin de notre patrie
Tous les jours sont amers, combien l'âme est flétrie!

DENYS.

Je le sais.

LE PÈRE.

Mais on dit qu'en faveur de ce roi,
Quelques séditieux semant encore l'effroi,
Amis intéressés du pouvoir despotique,
Menacent de troubler la liberté publique :
Le peuple est agité, je pars seul; et je veux
Te laisser le dépôt le plus cher à mes vœux :
Mes enfans. Depuis peu tu viens sur ce rivage,
Mais déjà dans Corinthe on t'a proclamé sage;
Ton école s'élève; et j'ose avec raison
Te confier mon fils et celui de Damon.
Élève à la vertu leur fraternelle enfance.
Je connais ta doctrine et ta saine éloquence;
Tes vertus, tes discours attirant les regards
Chaque jour sont l'honneur du cercle des vieillards.
Poursuis-donc; prends l'emploi qu'un père te résigne
Et je pars satisfait de l'offrir au plus digne.

DENYS.

J'y consens. Sous les lois d'un maître trop vanté

Croissez, de la vertu noble postérité!
Oui, j'espère accomplir le devoir que j'accepte :
L'exemple des vertus est le plus sûr précepte,
Je mettrai sous leurs yeux l'exemple paternel.

LE PÈRE.

Que dis-tu?

DENYS.

Dévoûment digne d'être immortel!
Offrant un trait sublime à leur jeune mémoire,
De leur père souvent je leur dirai l'histoire.

LE PÈRE.

Comment?

DENYS.

Je leur dirai : Damon dans les combats
Guidait d'un roi haï les timides soldats.
Il perdit la victoire aux remparts d'Agrigente.
Du monarque vaincu la terreur exigeante
Osa, de ses flatteurs écoutant les accens,
Punir d'un vil soupçon des revers innocens.
On accuse Damon; son supplice s'apprête :
« Seigneur, que ta justice et m'écoute et s'arrête,
A-t-il dit. Je demande à revoir mon foyer;
Vers Corinthe une fois daigne encor m'envoyer;
Que je revoie encor les cheveux blancs d'un père

Et mes fils orphelins dans les bras de leur mère.
Dix jours fuiront à peine, et ta victime au port
Reviendra sans murmure et fidèle à la mort.
— Tes sermens, dit le roi, quel en serait le gage ?
— Moi! répond Pythias ; ma vie est ton ôtage ;
Dans dix jours que mon sang te venge de tous deux.
Le despote accepta l'échange hazardeux.
Peut-être il se flattait que l'amitié parjure
Aux soupçons de son cœur ne ferait point injure ;
Car douter des vertus console un mauvais roi!
Damon s'éloigne alors ; il a vu, plein d'effroi,
S'égarer son vaisseau ; la tempête fatale
L'écarte obstinément de la rive natale.
Brisé sur des écueils il change de péril,
Et sur un roc désert : — Neptune, disait-il,
Tu sais si c'est pour moi que mon malheur t'accuse,
Ferme à mes vœux Corinthe et rends-moi Syracuse.
D'un secours généreux punis-tu l'amitié ?
Ah! conserve de moi la plus chère moitié,
Ce Pythias! Des Dieux c'est la vivante image.
Pour me rendre au tyran sauve-moi du naufrage.
Et la dixième aurore éclatait dans le ciel :
Pythias, inquiet jusques au jour mortel.
Hâtant tous les apprêts dans son impatience,

S'élance à l'échafaud rayonnant d'espérance.
Il monte, un cri l'arrête ; échappé du trépas,
Un pâle voyageur s'est traîné sur ses pas ;
Il fend les flots du peuple, il paraît, il s'écrie :
— Brisez ses nobles fers, je rapporte ma vie.
Le monarque étonné fit grâce aux deux amis :
— Dans vos nœuds fraternels que mon cœur soit admis,
Leur dit-il ; et qu'un roi soit compté le troisième.
Mais d'un respect altier payant le diadême,
Le couple au même instant, calme, silencieux,
S'écarta du monarque en détournant les yeux.

PYTHIAS.

Oui, touchant souvenir ! Damon reprit sa route ;
Il fuit ; heureux et fier au tyran qu'il redoute
D'arracher cet ami sous le glaive expirant...
Moi, j'étais cet ami !

DENYS.

Moi, j'étais ce tyran.

IX.

Même acte, scène 7.

PYTHIAS à Denis.

. . . . . .

Malheureux ! loin des Grecs soupçonneux et jaloux,
Fuis...

DENYS.

Je ne saurais.

PYTHIAS.

Fuis. Nécessaire à ta vie,
Ton secret....

DENYS.

Tu l'as seul ; à toi seul je me fie.

PYTHIAS.

Je le respecterai. C'est un arrêt des Dieux.
Mais tu sais quel dessein m'a conduit en ces lieux :
A l'obscur citoyen de qui la vertu brille
J'allais....

DENYS.

J'accepte encor le soin de ta famille.

PYTHIAS.

A des leçons sans prix je n'ose recourir...

DENYS.

Inexorable cœur, n'as-tu rien à m'offrir ?

. . . . . .

PYTHIAS.

Oui, tant d'adversité vient désarmer ma haine :
Roi, de mon amitié tu réclamais l'appui,
Je te l'ai refusé ; je te l'offre aujourd'hui.

DENYS.

Va, j'ai fait sur ton cœur une infaillible épreuve.
Mais si tu m'appartiens, j'en veux déjà la preuve.
Écoute ! et d'un ami si j'ai su m'enrichir,
De l'un de mes tourmens consens à m'affranchir.

PYTHIAS.

Parle.

DENYS.

Sais-tu quel toit ton Philoclès habite?
Celui d'une famille au désespoir réduite.
Là, les pleurs d'un vieillard redemandent son fils.

PYTHIAS.

Et quel monstre inhumain l'en a privé?

DENYS.

Denys.

PYTHIAS.

Quoi! le sort t'a fait vivre auprès de ta victime?

DENYS.

Et quel lieu, Pythias, ne me reproche un crime?
Monarque, j'ai semé mille arrêts odieux.
Proscrit, j'ai recueilli des remords en tous lieux.
Hermontime et son fils venus dans la Sicile
Y portaient l'industrie et le commerce utile;
Et riches et nombreux leurs vaisseaux dans nos ports
De la féconde Égypte échangeaient les trésors.
Je dus les protéger: mais leur noble richesse
D'un courtisan cupide excita la bassesse,
Damoclès m'effraya de leurs libres discours;
Je ne sais quel complot tramé contre mes jours

Fut le prétexte vain dont il arma ma crainte ;
Et sans juger leurs droits, sans écouter leur plainte
Damoclès vit ses vœux sans réserve accomplis
Et chargea de mes fers le vieillard et son fils.
Je voulus voir ce fils qui fier en sa disgrâce !
D'un âge téméraire avait montré l'audace.
Il parut à mes yeux : Evenor est son nom...

PYTHIAS.

Je le connais.

DENYS.

Eh bien ! loin d'attendre un pardon,
De se justifier, de fléchir ma colère,
Il m'osa reprocher les larmes de son père.
Inflexible à ses vœux, sourd à des cris plaintifs,
Je fis dans les cachots séparer mes captifs.
Le vieillard, dépouillé, n'inspira nulle crainte
Et fut obscurément reconduit vers Corinthe ;
Du fils qui m'outragea sais-je quel fut le sort?
J'ordonnai son exil... ou peut-être sa mort :
Car dans l'affreux dédale où m'a plongé le crime
Peut-être un mot, un geste ont frappé la victime.
Cependant ! quand le ciel, indulgent et vengeur
M'amena sous ce chaume, ouvert au voyageur,
Ce récit qui m'accuse, il a fallu l'entendre

Et m'attendrir aux pleurs que j'avais fait répandre.
Que de fois dans les nuits le coupable entendit
Dans les cris d'un vieillard son nom royal maudit.
Cet auguste vieillard, qui, sans biens, sans famille,
De ses trésors perdus n'a gardé que sa fille,
Dans les loisirs du soir, il nous conte en pleurant
Ses maux déjà connus, leur détail déchirant.
A me les retracer il a trouvé des charmes :
Sur ce cœur criminel il épanche ses larmes;
Il prend pour l'intérêt qu'excite sa douleur
Mes remords, mon silence, et ma morne pâleur.
Qui lui dirait, grands Dieux! que ce mortel profane
Ce ravisseur cruel est là, dans sa cabane;
Qu'il sent couler ses pleurs sur des cheveux blanchis,
Qu'il vient presser la main qui l'a privé d'un fils!
Et j'adore Eucharis! et je tremble auprès d'elle
Que quelque instinct d'horreur, un mot ne me révèle.
Je veux fuir et ne puis; tu me vois tour à tour
Banni par mes remords, enchaîné par l'amour.

PYTHIAS.

O destin!

DENYS.

La Sicile a pleuré ton absence :

Toi qui peux l'aborder, sers ma seule espérance.
Peut-être d'Eucharis ce frère infortuné
N'a point subi ma haine et péri condamné.
S'il vivait! si du moins épargnant ma victime
Les Dieux, dans leur pitié, m'avaient sauvé ce crime!
Cherche dans les cachots, dans les antres déserts,
Interroge d'un roi les ministres pervers.
Si je pouvais... des Dieux, ô faveur implorée,
Rendre aux vœux paternels cette tête adorée,
Pour moi dans l'univers il est peut-être encor
Quelque paix, quelque espoir, si j'obtiens Evenor.

X.

(Eucharis vient d'apprendre que des ambassadeurs de Sicile cherchent le tyran pour lui rendre la couronne. Elle croit encore parler à Philoclès).

Acte III. — Scène V.

EUCHARIS.

Lui ! Denys ! son nom seul m'a coûté tant de pleurs !
Dès mes plus jeunes ans trop instruite à le craindre,
J'appris à le haïr.

DENYS.

Apprenons à le plaindre.
Ton cœur à mes leçons s'est déjà confié :
La plus noble vertu, crois-moi, c'est la pitié.
Des esclaves peut-être ont formé son jeune âge,
Des flatteurs sa raison, un prêtre son courage.
Quelle vertu puiser dans l'exemple des cours !
Là, trahi par les yeux, trompé par les discours,
Adoré comme un dieu sur la terre où nous sommes,
Il vit des courtisans et les prit pour des hommes.

. . . . . .

Sa misérable enfance atteignait dix années
Qu'il ne soupçonnait point ses parens ni les Dieux,
Et la première fois qu'apparut à ses yeux
L'invisible tyran qu'on lui nomma son père
C'était un jour de sang ; jour qu'ils disaient prospère :
Au moment où ce roi, tremblant mais sans remord,
Achevait de signer dix sentences de mort.
Le vieux prince en ses bras prenant l'enfant timide :
« O mon fils, lui dit-il, règne et choisis pour guide
L'exemple qu'après moi je laisserai demain :
Que le sceptre et la hache éclatent dans ta main,
Sous les coups du pouvoir que la révolte expire :
L'effroi, c'est du respect ; le sang fonde un empire. »

Eh! ma pauvre Eucharis, que voulais-tu, dis-moi,
Qu'un jeune, un faible enfant, déjà glacé d'effroi,
Écoutant comme un dieu qui pour nous se révèle
Cet oracle émané de la voix paternelle
Opposât aux conseils d'un tel aveuglement?

EUCHARIS.

Quoi! veux-tu m'entraîner à plaindre son tourment?

DENYS.

Oui. D'un injuste roi la misère est profonde.
Le monde entier le craint, mais il craint tout le monde.
Cent gardes soupçonneux pour lui veillent au loin,
Mais de les lui garder quel pouvoir prendra soin?
Les malheurs qu'il a faits, sa terreur les expie;
Partout un glaive nu pend sur sa tête impie.
Les drapeaux révoltés brillent aux monts lointains
Et l'odeur du poison s'exhale à ses festins.
Il reproche à la nuit son épaisseur obscure,
Au silence une embûche, au feuillage un murmure.
Si son ami l'embrasse, il croit avoir touché
Sous les plis du manteau quelque poignard caché.

EUCHARIS.

Juste ciel!

DENYS.

Et pourtant quand la jeune victime

Tomba, le croirais-tu, du trône illégitime,
Il se crut des mortels le plus infortuné.
Où s'enfuir? où cacher son front découronné?
Il implorait l'instant qu'un beau trépas honore...

EUCHARIS.

L'a-t-il rencontré?

DENYS.

Non.

EUCHARIS.

Où vit-il?

DENYS.

On l'ignore.
A travers la révolte et l'ombre et les clameurs,
On dit qu'un frêle esquif, avec quelques rameurs,
L'emporta vers une île enfin hospitalière...

EUCHARIS.

Que l'exilé du trône élève une chaumière!
Et sais-tu s'il gémit de regrets consumé?

DENYS.

Non; peut-être à son sort s'est-il accoutumé.
D'abord il a dû croire un trône orné d'esclaves
A ses jours nécessaire; il pleura ses entraves,
Pensait à l'avenir avec un vague effroi
Et qu'il ne serait rien s'il n'était plus un roi;

Mais enfin il s'éclaire, il sent qu'avec l'empire
On perd des ennemis. S'il vit libre, respire
Sous le toit inconnu de l'hospitalité ?
S'il partage le pain de la frugalité ?
Son cœur s'ouvre, affranchi d'un souci qui dévore,
A l'espoir...

EUCHARIS.

Se peut-il ?

DENYS.

Mais il lui reste encore
A trouver, pour fixer le bonheur sur ses pas,
Un ami, son égal...

EUCHARIS.

Il ne l'obtiendra pas!

DENYS.

Et pourtant son destin déjà moins inflexible
Lui laisse voir un être à son amour sensible.

EUCHARIS.

A ce monstre une femme aurait livré son cœur ?

DENYS.

On le dit.

EUCHARIS.

Moi je sens qu'une invincible horreur...

DENYS.

C'est vous calomnier. Quoi! sans appui, sans guide,
Si tu l'avais trouvé sur cette plage aride,
Malheureux... comme moi, délaissé, n'ayant plus
Que l'amer souvenir des biens qu'il a perdus,
Ton âme à la pitié...

EUCHARIS.

Mais cette femme ignore...

DENYS.

Il ne l'a point trompée, Eucharis. Il l'adore.
L'unique trahison qui flétrisse un amant
C'est de feindre l'amour ou d'aimer faiblement :
Il ne l'a point trompée!

XI.

(Denys a été ébranlé par les offres des ambassadeurs. Il a proposé à Pythias de retourner avec lui en Sicile. Pythias a prédit à l'exilé qu'il y redeviendrait bientôt un oppresseur. — On sentira qu'il a fallu écarter ici les péripéties d'une fable inachevée, et s'enfermer exclusivement dans les sentimens philosophiques. — Acte IV, scène 2.)

DENYS.

Le passé me rend sage et je me sais connaître.

Tyran, j'ai fait des lois pour les besoins du maître,
Je serai maître enfin pour le besoin des lois.
Les peuples reprenant leur patrie et leurs droits
Apprendront à chérir notre double présence.
De l'amour des sujets j'ai compris la puissance!
Le pouvoir dans l'état se doit dissimuler :
Devant chaque vertu je ne veux plus trembler!
Cachons pour être roi la volonté suprême,
Et sur la terre enfin imitons le ciel même.
Oui, sur l'ordre et les lois du moteur éternel,
Oui, je prétends régler mon règne paternel.
Regarde Jupiter! En son immense empire,
Blesse-t-il quelque droit de l'être qui respire?
Invisible et présent, sa tranquille bonté
Le laisse plein de force et plein de liberté;
Il s'agite, il jouit. Cependant on blasphême :
L'univers, dit l'athée, est régi par lui-même;
Où les voit-on régner, ces souverains des cieux?
Pythias, ce blasphême est un hommage aux Dieux!

PYTHIAS.

Oui, ces pensers nouveaux obtiendraient mon estime.
Je veux croire aux projets de ton cœur magnanime.
Mais, dis-moi, n'est-il pas de pouvoir plus humain,
Plus juste que les droits du sceptre dans ta main?

DENYS.

Prends garde! Ta vertu peut devenir barbare.
Tremble que l'égoïsme en secret ne t'égare.
Il est aisé sans doute à mon destin futur
De préférer la paix de ton bonheur obscur.
Mon palais, je le sais, ne vaut pas ta chaumière :
Mais du bonheur public peut-on fuir la carrière?
Fais pour l'humanité ce généreux effort,
Régnons, cher Pythias : viens partager mon sort.
Veux-tu par ton refus m'arracher la couronne,
Veux-tu m'abandonner orphelin sur un trône ?
Non, toi seul es garant de mon fragile honneur,
Toi seul d'un peuple entier peux fonder le bonheur.
Sois l'exemple chéri que ma faiblesse imite,
Je te livre en ma cour un pouvoir sans limite.
Écarte ces flatteurs assemblés sur mes pas,
Dispose de mon or, commande à mes soldats ;
Que par tes soins le jour, la nuit quand je sommeille,
L'austère vérité s'attache à mon oreille.
Du cercle des vertus si je sors un moment,
Si je pouvais, parjure à mon libre serment,
Des leçons du passé mépriser la sagesse,
Du pouvoir corrupteur sentir encor l'ivresse,
De mes erreurs, ami, tranche l'indigne cours.

Je confie à toi seul et mon peuple et mes jours :
En m'estimant encor sois-moi fidèle et frappe :
Punis sur un tyran ton ami qui t'échappe ;
Offre à nos nœuds brisés l'hommage de mon sang,
Frappe du coup mortel ce cœur reconnaissant.

PYTHIAS.

Eh bien ! que du poison des grandeurs souveraines,
Nul ferment recelé ne survive en tes veines ;
Deviens, je le veux même, un roi juste et vanté :
Le plus juste des rois vaut-il la liberté ?
Le pouvoir d'un seul chef répugne à la Sicile,
Ce peuple qui s'éclaire, à ton joug indocile,
S'est aux lois de Dion sans peine accoutumé.
Vois ce républicain, d'un saint zèle animé,
Retremper dans les mœurs la liberté flétrie :
Au rang des grands états replacer la patrie !
Regarde quel parti vient mendier ta loi,
Juge enfin les amis de Dion et du roi :
J'aperçois Damoclès....

(Les ambassadeurs font un dernier effort sur le prince. Il avait demandé du temps pour réfléchir. Eucharis et Pythias ont refusé de le suivre. C'est le plus maltraité des anciens courtisans qui a la parole. — Acte V. — Scène dernière. Tous les personnages sont présents.)

DAMOCLÈS.

. . . . . .

Il n'est plus un rebelle à ton auguste loi :
Les Denys sont toujours nos légitimes maîtres
Et ce peuple te fut légué par tes ancêtres.
Chaque jour Syracuse avec un deuil nouveau
Vient aux mers de Crissa demander ton vaisseau.
Cet espoir seul l'anime, et mille cris d'ivresse
Élancent jusqu'aux cieux sa touchante allégresse ;
Ce peuple est affamé du retour de son roi.
Viens, mon maître, mon Dieu...

DENYS.

Vil courtisan, tais-toi!
Ou plutôt, Damoclès, pardonne à ma colère,
A ce dernier retour du royal caractère.
Le courroux dans mon cœur fait place à la pitié.

. . . . . .

Quoi ! ne serais-tu rien si tu n'étais esclave ?
Sache envier mon sort et viens le partager,
Je te cède une part des soins de mon verger.

(Aux ambassadeurs.)

Adieu tous. Laissez-moi du sort bénir l'offense,
Et gouverner ici la studieuse enfance :

J'y possède la paix : avec ce premier bien
Eucharis, un ami, les droits de citoyen.
Laissez-moi sans sujets loin d'un rang qu'on renomme.
Le hasard me fit roi, le malheur m'a fait homme.
J'étais enfant royal, près du trône enchaîné,
A vous servir de maître en naissant condamné;
Des revers, la révolte et des Dieux la sagesse
Du malheur de régner dispensent ma vieillesse.

Eh ! quel libre mortel reprendrait sans effroi
Ce sceptre redoutable et le métier de roi?
Du faîte des grandeurs on découvre un abîme :
Le trône est un autel, le prince est la victime.
Que sait-il du bonheur ? Connaît-il ces plaisirs
Qui d'une vie obscure enchantent les loisirs?
La douce confidence aux plaintes indiscrètes
Et de deux cœurs égaux les voluptés secrètes,
Il perd tout. Seul, captif, il ne vit qu'à demi
Et vous vous étonnez s'il possède un ami !
Les pleurs de l'indigent l'accusent dans vos temples :
Qu'il tremble ! tous ses jours deviendront des exemples.
Il répond de son siècle aux siècles à venir,
Et l'inflexible histoire attend pour le punir.
Le silence, l'oubli, lui ferment leurs refuges,

Sa voix a des échos, son sommeil a des juges.
De lui-même un instant s'il cherche à s'éloigner,
Ce cri l'atteint partout : — Sois roi, songe à régner !

Je voue aux noirs serpents que nourrit Tysiphone
Le front qui reprendra ma fatale couronne.
Partez ! Consacrez-la, dans un temple écarté,
Aux Dieux de la concorde et de la liberté !

XII.

J'ai entendu, l'autre jour, la conversation suivante entre un auteur et son ami.

L'ami : Vous voilà, mon très cher? Que je suis heureux de vous rencontrer aujourd'hui !

L'auteur : Eh ! pourquoi aujourd'hui, Monsieur, plutôt qu'hier?

— Parce que j'ai à vous exprimer combien je suis satisfait de votre dernier ouvrage. C'est une œuvre

morale et un modèle de style. Il doit conquérir le plus incontestable succès.

— Vous êtes bien honnête !

— Que disent donc vos envieux, que c'est un livre sans portée, d'une philosophie dangereuse et qui ne se vend point du tout!

— On dit cela ?

— L'ignorance, l'esprit de parti. Que voulez-vous ? Peut-il naître une feuille sur laquelle il ne tombe une chenille ? Vous ne savez donc pas qu'il a paru ce matin... dans un journal...

— Un article contre moi ? Je l'ignorais.

— Laissez-les dire, allez ! Les ennemis honorent. Le mérite d'un écrivain se mesure sur le mal qu'on en dit. Qui est-ce qui fait avancer le plus souvent un vaisseau ? Les vents contraires. Le public se soucie bien d'un éloge ! L'éloge glisse sur lui comme la pluie d'avril sur la toile cirée. Mais une diatribe ! on s'en souvient. Un nom se retient par les épigrammes dont il est illustré. C'est de la gloire semée à l'envers : elle n'en pousse que mieux !

— Cet article contre moi, dites-vous...

— Est infâme.

— Est-ce qu'on y attaquerait ma probité, mon honneur?

— Il n'est pas question de cela. L'article est tout littéraire; mais d'une injustice révoltante, criante, outrageante.

— Mais vous m'assurez qu'il ne porte nulle atteinte à l'estime que je veux toujours mériter, à ma susceptibilité d'honnête homme? Alors...

— C'est bien pis que cela. On en veut à votre esprit, à votre logique: on vous dénie l'ombre du talent: on tourne votre fable et vos personnages en ridicule. Votre manière est celle d'un niais. On vous prête des phrases qui ne sont ni claires, ni élégantes, ni même françaises.

— Eh bien! permis à eux. Qu'ils tâchent de le prouver; et s'ils ont raison, nos jeunes écrivains profiteront de mes fautes.

— Il faut vous venger, mon cher.

— De quoi?

— Du mauvais goût.

— Ah!... ce serait protester contre la liberté de la presse. Et ils trouvent mon livre mauvais?

— Oui.

— Et moi donc! Que je cherche querelle à des

gens qui pensent comme moi, une fois par hasard! Quand je compare ce que j'ai exécuté à ce que je voulais faire, je suis plus mécontent qu'aucun d'eux. Qu'ils viennent à moi, mes redresseurs de style, je leur indiquerai bien d'autres défauts. J'en sais long contre mon livre!

Écoutez : je suis fort étranger aux coteries, à leur vie littéraire et hargneuse. Si vous saviez ce que c'est que la lecture d'un journal dans les bois, sous nos châtaigniers, devant le soleil qui se couche. La critique acerbe, d'ailleurs, me trouve aussi peu docile que je suis empressé et reconnaissant envers la censure affectueuse. Les avertissemens sincères et les conseils rigoureux qui ont l'art pour but donnent seuls l'encouragement et l'émulation. Je ne lirai point cet article. Heureusement que je ne sais pas même dans quel journal il se trouve, et je ne veux pas le savoir.

— C'est dans le JOURNAL DES DÉBATS.

— Bon! je vous dis de ne pas me l'apprendre et c'est la première chose que vous faites! Enfin, puisque me voilà instruit, je profiterai de l'avertissement. J'aurais pu, la première fois que l'oisiveté me poussera dans un cabinet dit littéraire, prendre

machinalement une de ces feuilles salariées qui font métier d'attaquer les indépendans, comme si leurs amis les défendaient ; je m'en abstiendrai. Je connais l'adversaire, et suis bien dispensé de m'affliger les yeux de son article.

— Le voilà. Je l'ai mis, pour vous, dans ma poche.

XIII.

A M. ***.

Devenez malheureux par sympathie, Émile :
La douleur quelquefois est noblement utile.
Elle use, elle éteindra le plus froid des tourmens,
L'ennui : fiel répandu sur tous vos alimens.
Pourquoi l'agitez-vous, la vie, à perdre haleine?
Vous errez aux plaisirs ainsi qu'une âme en peine.
Le monde est ce fruit d'or qui livre sous la dent
Des cendres, au Fellah dans son désert ardent.

L'esprit exempt de deuil laisse énerver ses flammes :
Il périt au contact de ces banales âmes,
Étrangers que pour nous espoir ni souvenir
Ne rallie au présent, n'attache à l'avenir.
Sur des fêtes sans trève en vain l'oisif spécule :
Piqué par sa mouvante et noire tarentule,
Il change incessamment ses vœux pour des regrets,
Court après l'existence et ne l'atteint jamais.
Partout il entre ou sort, nulle part ne demeure :
Comme un char mercenaire il prend la vie à l'heure.
Qui saura l'arracher, dès que le jour a lui,
Au fâcheux qui l'obsède obstinément? à lui?
Sortir de soi pour vivre! impuissante ressource!
Le bonheur, est-ce un prix qu'on obtient à la course?
Un fruit de la vapeur? Un ami dans l'exil
Accompagne un ami : mais escorterait-il
De festins en concerts l'activité malade?
Oreste des plaisirs, où trouver ton Pylade?
Le bonheur! il n'est pas dans le monde, à ce bal
Qui tournoie, en sabbat, sous l'orchestre infernal;
Il est dans ce verger où l'assidu poète,
Mal satisfait des vers que l'amitié répète,
S'efforce d'assouplir des accens encor durs,
Sait éclairer la nuit des passages obscurs;

Là, devant vos conseils ses vanités fléchissent
Et des pertes qu'il fait ses veilles s'enrichissent.

Accueillez la pensée, ami : loisirs rêveurs
Où l'âme se féconde en d'amères ferveurs.
En tout esprit d'élite une peine se mêle.
De la douleur la gloire est souvent sœur jumelle.
Prométhée a conquis le feu sacré du jour ;
Espérez dans un cœur qui nourrit son vautour !
Flotter, courir, errer, c'est moissonner l'ivraie,
C'est dépenser l'or pur en stérile monnaie ;
Aux lazzarons sans toits mendier un abri.
Plutôt que recourir à ce monde appauvri,
Faites des libres arts, loin du siècle servile,
Vos compagnons aux champs, votre honneur à la ville.
Un rêve, quel qu'il soit, peut vous instruire : et quand
S'oublier est utile, un livre est éloquent
Du moins, plus que le jeu, les propos, la gazette,
Le bal, l'esprit des sots qu'un autre sot répète.
Pour que d'un meilleur monde il germe en nous l'espoir,
Ne vivons pas, rêvons !

On raconte qu'un soir
Un errant écolier vit au coin d'une rue

Un bienheureux de pierre. Il dit à la statue :
— « Frère, si tes haillons de granit écornés
Te pèsent : si la pluie assez souvent au nez
T'a battu froide et lente ; et malgré l'enveloppe
Qui te drape à mes yeux d'un faux air misanthrope,
Si tu gardes un cœur, quelque secret amour
Des femmes, de la vie, et des clartés du jour,
Descends. Nous changerons de destin et de place.
Je monterai subir les vents, les nuits de glace ;
Toi, tu redeviendras homme aux instincts actifs. »

La statue opposa deux signes négatifs.

XIV.

UNE HEURE DE MISANTHROPIE.

Si la haine est fidèle et l'amour inconstant,
C'est qu'ils ont tous les deux une inverse origine :
L'un sentiment humain, l'autre vertu divine.
L'amour, qu'un même éclair crée ou tue à l'instant,
Des sens irréfléchis n'est qu'ardeur éphémère ;
L'autre, qui pour grandir dans sa lenteur amère,
Se recueille, s'épure au creuset du malheur,

C'est de l'âme indignée une auguste pudeur.
Sa probité rigide à la sainte innocence
Est un culte. Du mal c'est la reconnaissance!
Que sait-il de l'amour, qui facile et banal,
Hésite à distinguer d'avec le bien le mal?
N'osa jamais combattre, et dans son cœur vulgaire
Conspirer, repousser la guerre par la guerre?
Devant nos ennemis ce courroux limité
Est faiblesse, impuissance, erreur, infirmité.
L'injure ou le mépris le faible les tolère,
Mais Dieu sait amasser des trésors de colère.

Qui, sous d'injustes lois, n'aime à voir sans fléchir
Caïn déshérité travailler et haïr?
Ismaël, de sa mère escortant le silence,
Accepter le désert plutôt que la clémence?
A ses frères ingrats Coriolan fatal,
Et l'horreur des romains la vertu d'Annibal?
Ugolin dans sa tour mêle de nobles larmes
Au sang de ses trois fils... pour aiguiser ses armes!
Écoutez! il regrette en ses jours triomphans
Que le ciel à Roger n'ait point laissé d'enfans.
La mobile indulgence est volupté mortelle,
Mais le plaisir des dieux d'un autre nom s'appelle.

Honneur donc et respect au fier ressentiment
Patient, probe, exact en son engagement.
Toi qui peux oublier, la vertu t'abandonne.
Honte à qui sait fléchir, remords à qui pardonne!
Une injustice absoute? un affront sans vengeur?
C'est trahir l'innocence et parjurer l'honneur.
A tout pacte d'oubli la nature est rebelle :
L'amour est inconstant, mais la haine est fidèle.

Que le prêtre chrétien, de mollesse abattu,
Dans la mansuétude ait traîné la vertu,
Frappé sur une joue offre l'autre à l'outrage,
C'est tenter la raison, blasphémer le courage.
Avant tout, l'insulté doit frapper l'insulteur.
Et que deviendrait-il, l'illogique pasteur,
Si le soir, dans l'église où son peuple frissonne,
Prêchant aux ennemis : « Clémence! Dieu l'ordonne,»
Une voix répondait, des ténèbres sortant :
— Pardonne-t-il aux siens, ton Dieu? Je suis Satan.

XV.

Quand l'amour vous étreint sous sa mélancolie,
Si l'on s'est élevé jusques à la folie,
C'est un mal de guérir. Nul incessant poison
N'est amer et fatal autant que la raison.
Des erreurs d'un long rêve effaçant la magie,
Plus le calme a dompté ma fiévreuse énergie,

Plus je sens m'envahir le néant oppresseur.
O souffrance ! mon bien, ma compagne et ma sœur,
Ta présence implacable est du moins assidue :
Qui donc suivrait nos pas si nous t'avions perdue?
Mon unique héritage, oh! reste à mon côté.
Par toi l'homme est moins faible ; et de sa dignité
C'est toi qui lui viens rendre un mâle témoignage ;
Il te doit la vertu, le patient courage,
L'instinct qui se résigne à subir notre exil.
Et qui n'a pas souffert, ô mon Dieu, que sait-il ?
Rachel dans ses regrets, veuve et mère isolée,
« Parce qu'ils ne sont plus » veut vivre inconsolée;
Hélas! et descendu sous un deuil éternel,
Quel cœur noble est moins mort que les fils de Rachel ?

Vous qui ne comprenez les regrets ni les larmes
Qu'un monde exempt d'amour fascine de ses charmes,
Sans ardeur ni courroux, gouvernés par le sort,
Cœurs de sables mouvans, votre âme sans ressort
Est à l'enthousiasme impassiblement close :
Impuissance d'aimer quelqu'un ni quelque chose!
Oh! pitié pour vos fronts sans cheveux blanchissans!
En vain j'entends redire à vos sages accens
Jusqu'aux pieds du trésor dont l'aspect seul m'enivre :

« Défendez-vous d'aimer »... Se défend-on de vivre ?
Oh! ne vienne jamais, comme un stérile bien,
Le marbre de vos cœurs se glisser dans le mien.
Laissez-moi mon calvaire et fleurissez vos voies.
Qui pleure encor vivant l'être qui fit ses joies
Peut du destin fléchi conquérir un regard.
On dit que rencontrant Gabriel à l'écart,
Qui seul et sur ses yeux les ailes étendues,
Pleurait d'un compagnon les amitiés perdues,
Dieu s'arrêta. Cet ange habitait dans le ciel,
Et pourtant Dieu lui dit : — Je te plains, Gabriel!

XVI.

A UNE FEMME POÈTE.

Tout fleurit pour mourir. Ainsi chaque œuvre humaine
A lui chercher sa fin nous incite et nous mène.
Il faudra voir la foi s'armer de repentir,
Les secrets s'envoler, les amitiés mentir.
Du plus craintif aveu la candeur infinie

Viendra d'un blanc sourire affronter l'ironie...
Et vous les livrerez, vos vers, non sans remord,
A la publicité, c'est-à-dire à la mort.

Quoi! traîner de vos nuits ces rêves diaphanes,
Au grand jour des oisifs, des méchans, des profanes!
Autant vaudrait au Czar aller vendre un banni,
A l'enfant sans pitié l'oiseau tombé du nid.

Ce qui n'est pas est beau! Nos erreurs nous font vivre!
Était-ce à ce vain bruit que te rapporte un livre
Public! tyran distrait, plein d'envie et d'orgueil,
Que s'adressait l'espoir du virginal recueil?
C'était à rencontrer au foyer solitaire
Quelque frère inconnu souffrant avec mystère,
Toucher un cœur blessé, relever un front pur,
A qui sont les beaux vers un dictame si sûr!

Rappelez-vous ces soirs, où votre sympathie
Trouvait l'âme écouteuse à votre âme assortie,
Lorsqu'ils prenaient, vos vers, au tiède coin du feu
L'air de la confidence et l'attrait d'un aveu.
Silence et demi-jour: de leur naissant mérite
Tout fécondait l'espoir; car l'éloquence habite

Aussi bien dans les yeux ardemment attentifs
Qu'aux lèvres révélant leurs sentimens naïfs.

Eh! qui donc pourra rendre à la page muette
L'électrique intérêt de la voix du poète,
Ce traducteur ému des maux les plus cachés?
Autant vouloir produire au peuple des marchés
Des pinceaux de l'Albane un vaporeux caprice,
Enchaîner dans l'azur le nuage qui glisse,
Ressaisir du cigarre aux méandres sans fin
La spirale envolée aux souffles du matin.
A de mornes feuillets transmettre la parole ?
C'est avoir de la Sainte essuyé l'auréole.
Émouvoir des lecteurs dans la prose nourris,
C'est prétendre à l'argile arracher un souris;
C'est briser sur sa tige une fleur entr'ouverte.
Le rustre à qui, mourante, elle doit être offerte
Voudra de son esprit y greffer les travers.
Voyez-vous le bourgeois qui veut juger vos vers!
Qu'à leur bizarre aspect son attente est trompée :
Où fuir? C'est le chapon qui rencontre une épée.
Il ne sait rien comprendre, et voudrait avant tout
Imposer là ses lois, son système, son goût :
Or, le goût du bourgeois sur vos rimes écloses,

C'est toujours son tabac qu'il verse au cœur des roses.

Recherchez son oubli comme un chaste bienfait :
L'abeille sait mourir lorsque son miel est fait.
En est-il temps encor ? Fuyez l'heure fatale :
D'amours prostitués défendez la vestale !
Mais je parle et déjà l'aube dernière a lui...
L'éditeur vous attend, la critique après lui.
L'éditeur au bazar va traîner l'œuvre intime.
Le cornac et l'eunuque ont touché la victime.
Quels vers ne sont flétris d'un banal examen !
Les faire était l'amour, les publier l'hymen.

XVII.

L'AUBE.

Il est jour. — Des ramiers j'entends le gai réveil
Et dans mes yeux blessés rentre encor le soleil !
Pourtant j'avais prié. J'avais, avec des larmes,
Dit à l'heure où minuit assoupit vos alarmes,
J'avais dit à genoux : « N'éveillez pas demain,
Mon Dieu, le voyageur fatigué du chemin. »

Et reprendre la vie, et pour souffrir encore,
Aimer ! Quand viendra-t-il le repos sans aurore?
Que faire des ennuis qu'on appelle nos jours,
Tourmens sur des erreurs édifiés toujours?
Guéri des passions, de souffrance en souffrance,
Où prendre un intérêt, puiser une espérance?
Elle était l'avenir qui fuit découragé :
Ne parlez plus d'asile à mon cœur naufragé.
Sans conduire au tombeau des dépouilles rendues,
On peut donc les pleurer les amitiés perdues?
De vivans compagnons porter déjà le deuil,
Et passer devant eux comme auprès d'un cercueil !

Oh ! s'il restait du moins à mon idolâtrie
Un plus sévère amour, la France, une patrie !
Mais ingrate à son nom, sous l'autel du veau d'or,
Aux pieds d'Harpagon-Roi la France escompte ou dort.
Qu'ai-je fait à ce dieu trop clément aux parjures,
Pour qu'il ouvre en mon cœur de si larges blessures?
Quels crimes de l'orgueil me faut-il expier?
Je n'ai jamais rougi d'avoir à mon foyer,
A côté de l'étude où j'attends la sagesse,
Trouvé la pauvreté pour sœur et pour hôtesse.
Contre d'obscurs destins sans colère et sans fiel,

J'ai vieilli, le cœur libre et les regards au ciel.
Lorsque vient l'amitié s'asseoir à mon asile
Je souris, puis sans faste et le regard tranquille,
J'ai repoussé ces flots d'apostats opulens,
Soit leur dédain stupide ou leurs dons insolens.
Je hais sous les comptoirs vos richesses plongées,
Grosses du sang du peuple et de remords rongées.
Nul pouvoir, hors le sien, n'osa courber mon front!
J'ai ri de la menace ou j'ai vengé l'affront.
Dès ma rustique enfance exempt d'instincts serviles,
J'ai pleuré sur l'histoire au nom des Thermopyles;
Car si trois cents guerriers, ivres d'un sort si beau,
Vaincus et triomphans n'ont laissé qu'un tombeau,
Il parle au voyageur, il l'appelle, il lui crie
D'aller conter leur mort à la sainte patrie.

Et j'ai vécu pour voir, chez ce peuple avorté,
Le grand nom de Vergniaud mort sans postérité!
Souvent, las des douleurs qu'impose un joug de femme,
Plus las de végéter dans leur siècle sans âme,
Je vois le Suicide, un spectre aux flancs ouverts,
Se dresser devant moi. Sa main brise mes fers
Et son râle en mes nuits exhalant le blasphème :
« Tu ne crois au bonheur pas plus qu'à Dieu lui-même:

Et ton cœur, sans espoir comme il est sans remord,
N'attend rien de la vie, hélas ! ni de la mort. »

Puis j'hésite : et ma main se refuse au courage
De le frapper, ce cœur où vit sa blanche image.
Du vertige sanglant j'écarte le conseil.
Alors dans le silence et les nuits sans sommeil,
Lorsque j'ai demandé : L'homme que doit-il faire,
Ne sachant étouffer son mal ni le distraire ?
Quand il sent fuir l'espoir, qu'il ne traîne après lui
Que le deuil et l'ennui, l'inexorable ennui ?
Qu'enfin manque à sa vie, en regrets dévorée,
Le seul air qui fait vivre : une haleine adorée.
Reviens, me dit l'instinct de mes premiers penchans,
Reviens à la nature, au spectacle des champs.
Pour étancher l'ardeur de ta soif infinie,
Vas de l'œuvre de Dieu contempler l'harmonie ;
Vois les flots se calmer, les bourgeons verts s'ouvrir,
Le jour naître. Admirer détourne de souffrir.
Regarde l'hirondelle effleurant les nuages
Pour les mêmes amours chercher d'autres rivages ;
Le ruisseau qui nous fuit sans nous trahir : les fleurs
Qui n'ont jamais sur toi tourné des yeux menteurs.

Alors j'espère et pleure. Alors, loin de l'église,
Vient la splendeur de Dieu sentie et non comprise.
Je dépouille au désert la haine des humains,
Au timide affligé j'aime à tendre les mains.
Là, sous la nef des bois, je reconnais un maître
Qu'aux autels trop souvent défigura le prêtre;
Je me crois résigné, j'ose accepter mes jours...
Et puis le soir, pressé de moins tardifs secours,
A mon foyer désert je rentre avec des larmes.
Et vers l'heure où minuit assoupit vos alarmes,
Je redis à genoux : « N'éveillez pas demain,
Mon Dieu, le voyageur fatigué du chemin. »

XVIII.

HIRONDELLES.

Quoi déjà! sur le toit des granges solitaires
Le conseil noir et blanc gazouille ses mystères?
Que voulez-vous? Pourquoi préoccuper vos fils
D'archipels à franchir, de Thèbes, de Memphis,
D'une patrie en fleurs où l'hiver vous convie,
Et des vallons d'Atlas et d'un monde nouveau?
Car vous savez un monde ignoré du hameau.

Rien de l'année encor ne frappe ici la vie,
Septembre à peine hier dépouilla nos guérets.
Auriez-vous déjà vu, planant sur les forêts,
La cime du vieux chêne où doit s'asseoir l'automne
De pourpre et d'oranger diaprer sa couronne?
Le fleuve élève-t-il d'immobiles vapeurs?
Attendez, dissipant quelques effrois trompeurs,
Pour l'exil de vos fils un plus sévère augure.
Le blanc domine encor sous leur frêle envergure.
Laissez-les rassurer leur turbulent essor,
De leurs cercles volans charmer nos yeux encor;
Et sur le toit natal à leurs chants, doux auspices,
Nos sommeils du matin s'envoler plus propices.
Des souvenirs d'avril, quoi, déjà triomphans!
Fuir le nid des amours, le berceau des enfans?
Demeurez. Aux palmiers préférez les bruyères
Où fleurissent Aulnay, Meudon, Plessis, Verrières:
Vallée à qui décembre épargne l'aquilon,
Où les loups disparus n'ont laissé que leur nom.

— Mais vos pâles soleils, dites-vous, sont un piège:
L'hiver avec ses cris et son manteau de neige,
Demain dans ces bois morts, sur ces monts écartés,
L'hiver et ses corbeaux nous surprendraient. — Partez!

D'un plus généreux ciel allez chercher l'asile.

Toi, qui sur ma croisée eus ton berceau fragile,
Veux-tu vivre avec moi? J'offre, en partage égal,
La tiédeur de mon âtre et mon pain si frugal.
Laisse à l'un de tes pieds, et pour te reconnaître,
Attacher ce ruban?... Non, il serait peut-être
Fatal à ton essor, même à ta liberté;
Il le fut à la mienne! — Emporte ta fierté:
Pars. Et puissent en mer se rencontrer fidèles
Des mâts navigateurs pour reposer tes ailes.
Fuis; mais non pour jamais mon agreste séjour,
Comme ont fui deux ingrats : la jeunesse et l'amour.
Dès qu'avril renaîtra, j'ouvrirai ma fenêtre
Plus tôt et de plus loin pour te voir apparaître;
J'éteindrai sous ton vol, hôte religieux,
La bleuâtre fumée à nos foyers joyeux.

Mais si l'épais volet, resté clos à l'aurore,
Ne sait même s'ouvrir à ta voix qui l'implore,
Pense que ton ami, loin, bien loin à son tour,
Pour un autre voyage est parti sans retour.
Crains de déployer là tes ailes assoupies:
Car d'un dur successeur les servantes impies

Te pourraient disputer ta patrie en lambeaux.
Alors, vas de l'église habiter les arceaux ;
Cherche l'enclos bordé de pruneliers, de mûres,
Où la brise du soir fait pleurer ses murmures,
Et de la croix de fer où Christ a bu le fiel,
Laisse, pour ton ami, monter tes chants au ciel.

XIX.

NOVEMBRE.

Sur le froment qui germe et les plaines hersées,
Quand l'orme a répandu ses feuilles dispersées;
Que l'hiver, froid vieillard, du haut des cieux tremblans
Laisse sur nos coteaux tomber ses cheveux blancs;
Qu'au bercail des agneaux s'enferme la bergère:
Que demain l'étonné chevreuil, sous la fougère,
Verra la source errante en pierre se changer,

Il apparaît au ciel un sinistre étranger.
Il remplace l'oiseau, cher et charmant oracle,
Qui des hommes six mois protégea l'habitacle,
Épargna les moissons, chassa l'insecte impur,
Et des cieux du printemps nous ramena l'azur.

Celui-là, sous le nord, son rude essor s'augmente;
Son vol noir dans les cieux est une tache errante.
Il marche seul et grave. Il est vêtu de deuil.
Il connaît l'avenir. Et farouche, son œil
N'aperçoit dans nos champs frappés de longs ravages
Que forêts sans mystère et fleuves sans rivages.
Comme un fatal augure en tous lieux accueilli,
Toi qui lis dans le sort, hermite recueilli,
On te hait. L'on maudit la saison inhumaine,
La faim, l'hiver, l'effroi que ton vol nous ramène.
Les fils du métayer t'éloignant des sillons,
De cris imitateurs raillent tes bataillons.
Moi-même, enfant chasseur, t'ai dressé plus d'un piége
Quand d'un coin du verger effaçant bien la neige,
J'enfonçais dans un creux, fouillé par mes efforts,
Un cornet de papier englué sur les bords.
Le fond cachait l'amorce à ta faim si fatale;
Et quand ton bec plongeait au fond de la spirale,

Aux plumes du cimier l'insidieux cornet
S'attachait à ton front, pointu comme un bonnet.
Alors, risible aveugle, en circuits infidèles
Tu volais. Tes efforts, tes cris rauques, tes ailes
S'épuisaient. Nous de rire! et charmés de te voir
Retomber du soleil avec un éteignoir.

Tel, vers la liberté si son instinct aspire
Et pourtant veut d'un Roi garder l'absurde empire,
Le peuple le plus fier, le plus grand des pays
Fait sourire et pitié de tant d'efforts trahis.

L'homme qui vit un jour, oiseau des funérailles,
A tes appels de sang prépare ses batailles;
Mais un vil Atilla, plus que toi je le hais.
Ton approche au hameau signale au moins la paix.
Tu chasses vers la cour ces opulens serviles,
Esclaves de la Bourse et du vain bruit des villes.
Les longs étés subis, tu rends à leurs salons
Tous ces grands dont l'ennui fatiguait nos vallons.
A nous l'air épuré! les bois! la solitude!
Des jours inspirateurs et de la chaste étude
Tu chantes le retour au front vert du sapin.
C'est à toi qu'au désert Dieu confia le pain
Qui, dans les longs travaux de sa mélancolie,

Soutenait au carmel le blanc prophète Élie ;
Tu fus le compagnon, le pourvoyeur ailé
Du sage au char de feu vers le ciel rappelé.
C'est aux pieds du Thabor qu'avec ta plume agile
Les pêcheurs du Jourdain ont tracé l'Évangile.
Des rochers de Pathmos tu réveillais l'écho.
Sur les plombs du Spilberg où priait Pellico,
Tu conviais, berçant sa douleur affaiblie,
Sa muse au doux repos, son rêve à l'Italie.
Tu vis un siècle entier, tu verras triomphans
Des Majestés d'un jour la France et ses enfans.
Enfin, comme on le croit, si, funèbre aruspice
Tu sais prévoir la tombe, accours. Ton chant propice,
Ton chant de liberté, qu'il s'élève demain
Sous l'arbre, où sa main frêle a déserté ma main.

XX.

INFERNO, CANTO V.

Elle apparut jadis aux yeux charmés du Dante.
Dans le cercle vengeur de sa prison ardente
Il la vit, Francesca, qu'un seul jour d'abandon
Associe aux destins de l'antique Didon.
La pitié des enfers la punit enchaînée,
Du moins, près du mortel qui fit sa destinée:
Et tous deux sont errans près des mânes pervers
Qu'un éternel orage emporte dans les airs.

Esprits infortunés dont j'ai plaint la souffrance,
Arrêtez : soupira le cygne de Florence.
Répondez à ma voix, au nom de cet amour,
Au nom de ce bonheur qui vous coûta le jour.

Et comme voleraient, croisant leurs blanches ailes,
Deux ramiers, qu'un seul nid verra le soir fidèles,
A travers l'ouragan le beau couple vola
Et la plaintive amante en ces mots lui parla :

— Notre sang a rougi les fertiles rivages
Où l'Eridan, lassé du tribut des orages,
Court endormir ses flots dans les tranquilles mers.
Le voilà, cet objet de tant de pleurs amers !
L'amour, dont la faiblesse atteint les nobles âmes,
Pour ma beauté d'un jour le toucha de ses flammes :
Ma beauté ! que la mort effaça sans retour !
L'amour, ce prix si doux que l'on doit à l'amour,
Erreur digne à la fois d'épouvante et d'envie,
Nous a jetés sanglans au terme de la vie :
Mais l'enfer de Caïn attend l'époux hideux
Qui du même poignard nous immola tous deux.

— Irrésistible faute et coupables délices !

Voilà, dit le poète, hélas ! à quels supplices
Conduisent, ô mortels, vos plaisirs fugitifs.
Mais dites-moi comment, si chastes et naïfs,
Vos cœurs, avant ce jour promis à la vengeance,
S'étaient-ils révélés leur double intelligence ?

— Un soir, et pour tromper l'ennui brûlant des jours,
Du tendre Lancelot nous lisions les amours.
Nous étions sans témoins, nous étions sans allarmes.
Plus d'une fois nos yeux s'étaient voilés de larmes,
Et leur timide éclair accroissait à la fois
La rougeur de mon front, le trouble de sa voix.
Un instant nous perdit. Et lorsqu'en son délire,
De la fille des rois baisant le doux sourire,
Lancelot cueille un prix tant de fois mérité,
Celui qui dans mes bras bénit l'éternité,
Celui qu'à mes côtés votre pitié contemple,
Me vit trembler, rougir, s'enhardit par l'exemple,
Osa presser ma bouche, embrasser mes genoux : —
Le livre, ce jour-là, ne s'ouvrit plus pour nous !

XXI.

Pâle et frêle trésor ! La paix, à ses côtés,
Eût rouvert l'avenir à mes jours rachetés.
Quel lac, où transparent l'azur du ciel se mire,
A la sérénité de son chaste sourire ?

Elle était pour mon deuil, après les longs hivers,

Avril, les chants d'oiseaux, l'aube, les buissons verts.
Quelle fée a surpris sur sa joue enfantine
La pourpre d'un moment pour parer l'églantine?
Près de quelle fontaine, aux bords de quels taillis
Ses yeux, parmi les fleurs, ont-ils été cueillis?

J'admirais ce front pur où sourit l'indulgence.
Chargé de la pensée, empreint d'intelligence
Il semble rayonner d'un feu surnaturel,
Comme pour expliquer par quel art, Raphaël
A su naïvement, dans ses merveilles peintes,
Orner d'un cercle d'or le front des vierges saintes.

J'écoutais ses projets s'animer sur les miens :
Déjà je vivais moins de mes jours que des siens.
A voir cet avenir m'enlacer dans sa chaîne,
A sentir le roseau s'appuyer sur le chêne,
Je retournais crédule à des pensers chrétiens.
J'allais recommencer, erreur toujours trop vaine,
A croire à l'espérance, à croire à la pitié,
A croire même en Dieu qui m'a tant châtié!
Je me disais: Les maux qu'a bravés ma constance.
Ils étaient le tribut que j'acquittais d'avance.
Elle était la rançon de mon bonheur futur :

Pour arriver enfin jusqu'à ce cœur si pur
Qu'il fallut traverser d'amitiés périssables !
Mais Dieu met l'oasis dans les déserts de sables :
Et pour payer des jours qu'épure un repentir,
Elle est la palme verte accordée au martyr.

. . . . . .

XXII.

ADIEU *.

Demain l'arrêt de mort. — Mais sais-tu, jeune femme,
Quel doux ou sombre exil habitera mon âme
A l'heure où sur ces mots naîtront tes pleurs amers?
Cherche-moi dans la brume, à l'horizon des mers,
Dans la senteur des prés qui suit ta marche errante:
Dans la brise enchaînée à ta robe flottante;

* Trouvé dans les papiers de Lauval.

Dans le nuage au soir par les vents combattu;
Mais jamais sous la terre où nul cœur n'a battu.
Dieu n'aura pas voulu mon étroite patrie
Dans la fange sanglante et sous l'herbe flétrie,
Quand sur un frère, là, par leurs balles jeté
Mes frères écriront : « Mort pour la liberté ! »

Pense à moi quand viendra s'éveiller au village
Avril ; quand notre avril, couronné de feuillage,
Se fera célébrer par son oiseau chanteur,
L'amoureux rossignol, son assidu flatteur.
Quand les bois verdiront, quand la brune hirondelle
A tes vitraux connus viendra heurter son aile;
Quand tu verras aux champs, près du joyeux glayeul
Et des bluets, la fève ouvrir sa fleur en deuil;
Et lorsque de ton schall épaississant les voiles,
Le soir dans nos vergers te couvrira d'étoiles.
Pense à moi quand tes pas, rêveurs, irrésolus,
Te mèneront au temple où monte l'Angelus.
Vivant, j'ai tant aimé les hautes basiliques,
Des dômes recueillis les murs mélancoliques:
C'est un refuge ouvert aux cœurs purs et troublés,
Le tranquille oasis de nos déserts peuplés.
Aime encor la splendeur de ces forêts de pierre,

L'ogive au cintre aigu que perce la prière.
Dedans, le nard sacré parfume les arceaux
Enveloppés dehors par le vol des oiseaux :
Car n'avons-nous pas vu la colombe ingénue,
L'été, sur la croix d'or, se poser dans la nue,
Et des oiseaux d'hiver le vol rude approcher
Pour monter en spirale aux flèches du clocher ?

Et tu me demandais, vive et prompte à tout croire,
En voyant sur la neige errer la horde noire,
Quel augure envers nous présageaient les cris sourds
Ils nous disaient : Enfans, usez, comptez les jours :
Demain de vos destins le sort fermant le livre,
Le mieux aimant des deux aura cessé de vivre.

FIN.

TABLE.

Pages.

Ier Chapitre. 1
II. 18
III. 31
IV. 50
V. 63
VI. 72
VII. 86
VIII. 95
IX. 98
X. 118
XI. 131
XII. 147
XIII. 160
XIV. 168
XV. 179
XVI. 187
XVII. 202
XVIII 219

FRAGMENS. 231

Élégie Ire. *Est-ce encore une enfant?* 235
L'Écluse. 239
Armée de la Loire, ... 247
Un passage de Lucain. 261
Fragment V. 271
Elégie VI. *Frère, si dans ton cœur.* 267

Pages
Scène d'un drame (le Tyran maître d'école). 275
Dialogue entre un auteur et son ami. 312
Élégie XIII. *Devenez malheureux*. 317
Une heure de misanthropie. 321
Élégie XV. *Quand l'amour vous étreint*. 324
A une femme poète.. 327
L'Aube. 331
Hirondelles 336
Novembre 340
Un passage de Dante 344
Élégie XXI. *Pâle et frêle trésor*, ... 347
Adieu. 350
Table 353

ERRATA.

Page 48, ligne 4, au lieu de : avait été le second *au* jeune comte, lisez : du jeune comte.

Page 42, ligne 15 : au lieu de *s'anima*, lisez s'avança.

Page 241, vers 8, au lieu de : *leurs* vœux, lisez : les vœux.

Page 340, vers 3, au lieu de : *froid* vieillard, lisez : dur vieillard.

OUVRAGES DE L'AUTEUR.

Léo . . . . . .

Aymar. . . . . .

France et Marie. . . . . .

Grangeneuve . . . . . .

La Reine d'Espagne, drame en 5 actes. . . . . .

Vallée aux Loups. . . . . .

Fragoletta (3e édition) . . . . . .

Clément XIV et Carlo Bertinazzi (5e édition). . . . . .